This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

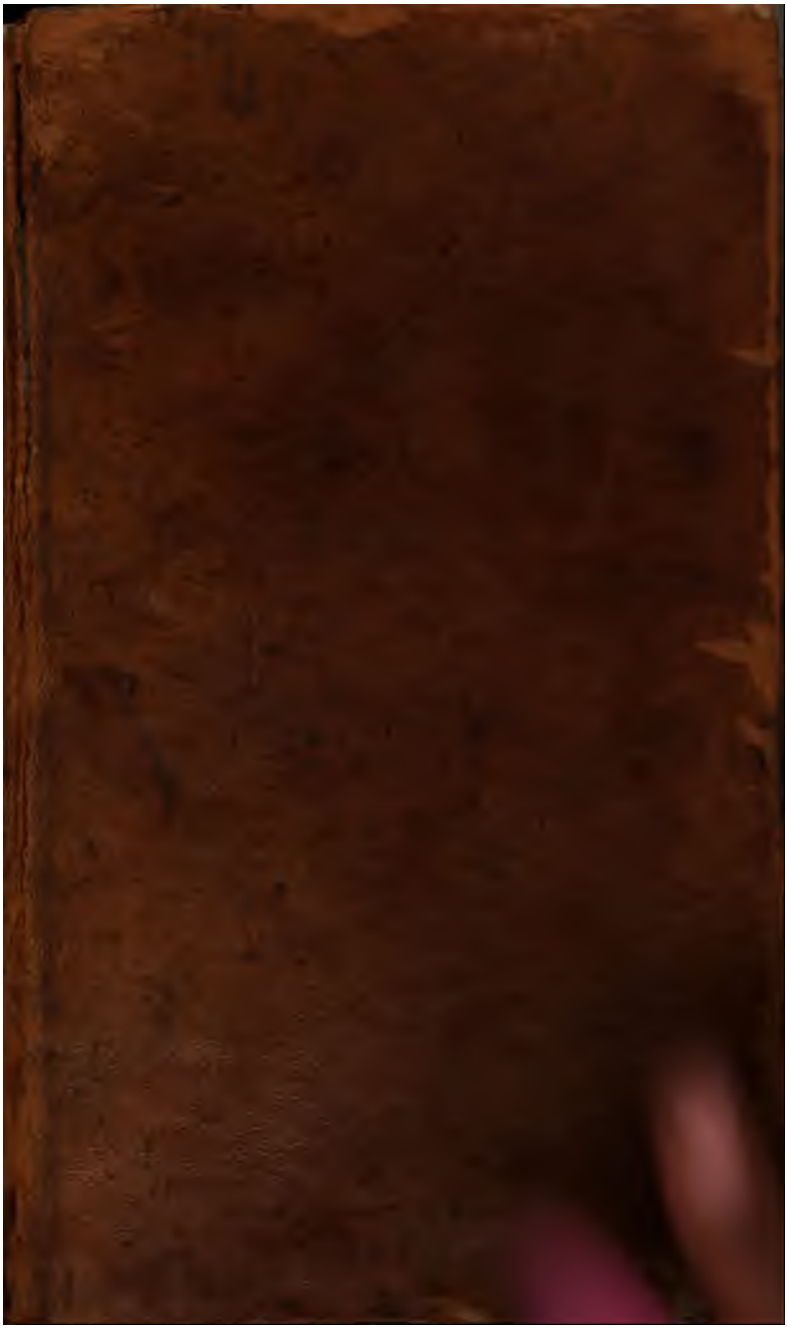
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

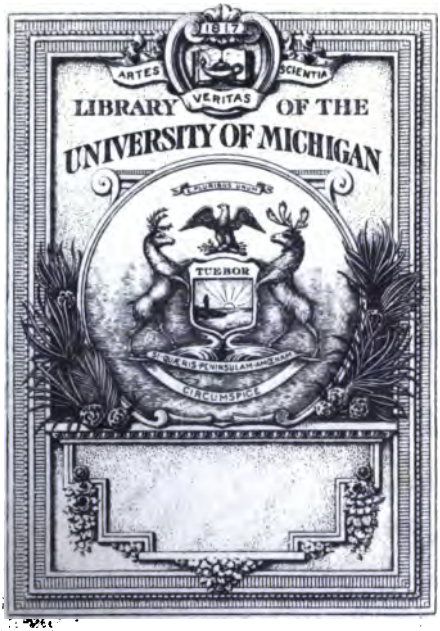
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
12.11
.A2
B58
1924

PQ
12.11
.A2
B58
1

Pièces contenues dans ce Volume.

Vendanges. (les)
Vérité. (la) Fabuliſte.
Yphis.
Zaire.
Zulica.
Zulime.

BIBLIOTHÈQUE DES THÉATRES,

Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies, Drames, Comedies-Lyriques, Comédies-Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertissemens, Parodies, Tragi Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poëtes ou Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joués à tous nos Spectacles, avec un Jugemens de leurs Ouvrages & de leurs talens.

Lettres V. Y. Z.

TOME XLIII.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784

Dancourt, Florent Carton, sieur d'Ancourt

LES VENDANGES,

COMÉDIE.

Représentée pour la prémiere fois le 30 Septembre 1694.

3-24-34

ACTEURS.

LUCAS, *riche Vigneron.*

MARGOT, *femme de Lucas.*

CLAUDINE, *niéce de Lucas.*

ERASTE, *Amoureux de Claudine.*

L'OLIVE, *Valet d'Eraſte.*

LE COLLECTEUR.

Troupe de Vendangeurs & de Vendangeuſes.

La Scene eſt à Bourgeuville auprès de Mante.

DIALOGUE

DE MANON ET DE MIMI,

Qui préſente la Comédie DES VENDANGES.

A

SON ALTESSE ROYALE

MADAME.

MANON.

NON, ma ſœur, vous avez beau faire,
Je ne veux point ceder mes droits;
Je ſuis votre ainée, une fois,
Et je veux parler la premiere.

MIMI.

Bons Dieux, ma ſœur, que vous faites la fiere,
Pour avoir plus que moi treize ou quatorze mois!
Quand une fille prétend plaire,
Ce n'eſt pas là pour l'ordinaire
Ce qui lui donne plus de droits.
Si de l'âge ſur moi vous avez l'avantage
Un peu plus de beauté m'eſt tombé en partage,
Je n'ai pas moins que vous d'agrémens & d'eſprit;
Et MADAME, à ce qu'on m'a dit,
M'aime aſſurément d'avantage.

MANON.

Votre beauté, ma ſœur, ne me fait point d'ombrage,

Mon cœur n'en eſt point envieux ;
Vous êtes belle, & je ſuis ſage,
C'eſt ce que MADAME aime mieux.

MIMI.

Vous vous piquez déjà d'une vertu diableſſe,
Ma ſœur, il n'eſt pas encore tems.
Ce n'eſt qu'à l'âge de quinze ans
Qu'il eſt permis de vanter ſa ſageſſe.
Pour moi mon mérite eſt de plaire à la Princeſſe.

MANON.

Mais que faites-vous donc pour lui gagner le cœur ?

MIMI.

Je lui fais des mines, ma ſœur ;
Je ſçai d'un air tendre & flateur
Tourner les yeux, faire la doucereuſe ;
Elle en rit, c'eſt aſſez, je me crois trop heureuſe.

MANON.

Votre mérite eſt grand aſſurément,
En eſt-ce un de ſçavoir grimacer joliment,
Ma chere ſœur, quel caractere !

MIMI.

Ce n'eſt donc rien de divertir les Grands,
Hélas ! ma ſœur, combien de gens
Tâchent tous les jours de le faire,
Qui bien ſouvent font le contraire.

MANON.

Ma ſœur, finiſſons des débats,
Dont la Princeſſe n'a que faire :
Profitons du bonheur qu'ont produit vos appas.
Vous lui plaiſez, moi je cherche à lui plaire :
Uniſſons-nous, faiſons qu'elle daigne accepter
Cette petite Comédie
Que nous oſons lui préſenter,
En attendant qu'un jour, ſuivant notre génie,
Nous ſçachions en repréſenter ;
Et que nous puiſſions mériter,
Moi l'honneur d'en être applaudie,
Et vous celui de m'imiter.

Dram. Fd.
Dépt. de Rom. Lauzo.
3-7 f 38

LES VENDANGES, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

MARGOT, CLAUDINE.

MARGOT.

QU'EST-CE donc que tu as, Claudine, tu es bien de mauvaise humeur, mon enfant!

CLAUDINE.

Tenez, ma Tante, voulez-vous que je vous dise ma penſée, je ne ſuis point contente de me marier.

MARGOT.

Tu n'eſt pas contente? Tu es donc fole, & tu es la premiere à qui çà faſſe peur.

CLAUDINE.

Je ſuis la premiere, ſi vous voulez; mais ſi mon Oncle me vouloit faire plaiſir....

MARGOT.

Hé bien?

CLAUDINE.

Il romproit tout net ce mariage-là, ma Tante.

MARGOT.

Mais voirement, fille, tu perds l'eſprit. On te baille un Collecteur, le coq du village, il nous a rabattu vingt écus de t'aille pour t'avoir, & tu veux que je l'y manquions de parole !

CLAUDINE.

Oui, fort bien, ma Tante, vous me donnez donc pour vingt écus, je vous ſuis bien obligée. Oh ! je vaux d'avantage, s'il vous plaît, & quand mon Oncle me devroit tuer, je ne ſerai jamais la femme du Collecteur.

MARGOT.

Hé dequoi t'aviſes tu de dire ç'à ſi tard ? Tu le voulois bien il n'y a que deux jours. J'alliſmes enſemble à Paris acheter les étoffes, on s'eſt mis en dépenſe.

CLAUDINE.

Hé bien, ma Tante, velà juſtement ce que c'eſt, puiſqu'il faut vous le dire, je n'avois jamais été à Paris, vous m'y avez menée, je ne veux plus de Collecteur.

MARGOT.

Le beau raiſonnement, elle ne veut plus de Collecteur, parce qu'on l'a menée à Paris ; quelle cervelle !

CLAUDINE.

Oh ! Je l'ai fort bonne, & je ne prétens pas toute ma vie n'être qu'une Payſanne moi.

MARGOT.

Comment donc ?

CLAUDINE.

Je veux devenir Madame, afin que vous le ſçachiez.

MARGOT.

Devenir Madame ; miſéricorde ! ah ! le vilain Paris. On dit bien vrai, que l'air de ce Pays-là ne vaut rien pour les jolies filles de Village.

CLAUDINE.

Ma chere Tante, laiſſez-moi devenir Madame, je vous prie.

MARGOT.

Hé ! comment feras-tu, malheureuſe, pour te faire Madame ?

CLAUDINE.

N'êtes vous point traitreſſe, je vous le dirai ma Tante ; mais ſi vous jaſez....

MARGOT.

Je ne jaſerai point, dis.

CLAUDINE.

Vous vous ſouvenez bien de cette grande Boutique, dans cette grande rue, où vous achetâtes du brocard pour me faire une jupe.

MARGOT.

Hé bien.

CLAUDINE.

Hé bien, ma Tante, il y avoit un beau jeune Monſieur tout doré.

MARGOT.

Celui qui nous regardit tant ?

CLAUDINE.

C'étoit moi qu'il regardoit, ma Tante, ce n'étoit pas vous ; & tenez je ſuis ſure qu'il étoit plus aiſe de me voir, que toutes les Madames qu'il a jamais vues.

MARGOT.

Mais il ne nous diſit mot, Claudine.

CLAUDINE.

C'eſt qu'il n'oſoit pas à cauſe de vous ; mais il nous a fait ſuivre, & depuis ce matin il eſt dans le Village.

MARGOT.

Oh ! mon enfant, je ſommes perdues.

CLAUDINE.

Point, ma Tante, il me veut faire Madame, je lui ai déjà parlé, c'eſt lui qui me l'a dit.

MARGOT.

Il ſe moque de toi.

CLAUDINE.

Point, vous dis-je. Voici mon Oncle, ne lui parlez de rien. Quand il n'y ſera plus, je vous dirai encore autre choſe ; mais ſi vous êtes une cauſeuſe, vous ne ſçaurez plus rien.

SCENE II.

MARGOT, LUCAS.

LUCAS.

OH ça Margot, tu eſtois avec notre Niéce; morgué, dis donc, depuis quelques jours à qui en a-t-elle? elle enrageoit d'être fille, elle n'avoit pas tort: elle avoit la rage d'être mariée; on la marie, elle enrage encore. Il faut qu'elle ſoit bien enragée cette créature-là.

MARGOT.

Tiens, Lucas, veux-tu franchement que je te diſe choſe.

LUCAS.

Pargué tu me feras plaiſir, car je n'y entens goute.

MARGOT.

Mais ç'à te fâchera peut-être.

LUCAS.

Palſanguenne, eſt-ce que rien me fâche? di.

MARGOT.

Elle a peur d'être malheureuſe en ménage.

LUCAS.

Hé pourquoi, malheureuſe?

MARGOT.

Que ſçait-on, ce Collecteur eſt peut-être un yvrogne comme toi; comprens-tu Lucas?

LUCAS.

N'eſt-ce que çà ? La vela bien malade.

MARGOT.

Aſſûrément, eſt-ce que tu crois que je ne veux pas bien du mal à mon pere & à ma mere, de m'avoir mariée avec un homme qui ne fait que boire ?

LUCAS.

Oh ! pour çà, Margot, vous êtes une ingrate ; car je remarcie tous les jours notre Curé de m'avoir marié moi.

MARGOT.

Tu crois te moquer, mais....

LUCAS.

Je ne moque point, vous êtes une fort jolie femme Margot ; mais vous n'êtes pas bonne.

MARGOT.

Je ne ſis pas bonne, que veux-tu dire ?

LUCAS.

Tu me fais toûjours quelque piece, & ſtanpendant çà n'y fait rien, je t'aime aſſez comme ça, je t'aimerois trop ſi tu étois meilleure, & les maris qui aimons trop leurs femmes ne s'en trouvont pas mieux, le plus ſouvent. Tien Margot, ta mauvaiſe humeur me fait quelquefois plaiſir, le diable m'emporte.

MARGOT.

C'amon voirement, tu te ſoucies bien de quelle humeur je ſis, tu ne ſonges qu'au vin.

LUCAS.

Parguć c'eſt mon métier de le faire venir, Margot,

il faut bien que j'y ſonge, il eſt bien raiſonnable que j'en boive.

MARGOT.

Hé bien, mais que n'en bois-tu chez toi ? Tu-es depuis le matin juſques au ſoir au Cabaret.

LUCAS.

Oh ! pour çà Margot, ce n'eſt pas ma faute, c'eſt la tienne.

MARGOT.

C'eſt la mienne ?

LUCAS.

Oui, tu n'aimes pas le monde, je connois trop de gens, & tu es fâchée que j'aye des amis, toi Margot.

MARGOT.

Velà de beaux contes. Tu as des amis, mais tu paies toûjours.

LUCAS.

C'eſt pour qu'ils m'aimions d'avantage. Ils venont me chercher pour entretenir connoiſſance, & moi je paye pour entretenir l'amitié, ç'à n'eſt-il pas juſte ?

MARGOT.

Fort bien, ne vas-tu pas t'enyvrer encore aujourd'hui ?

LUCAS.

Écoute, Margot, je fons demain vendange, vela le vin nouveau, il faut vuider le vieux, j'ons beſoin de futailles.

MARGOT.

Oui, fort bien, & le Couſin Dubois s'enyvrera à tes dépens, pour entretenir connoiſſance.

LUCAS.

Chut Margot, ne parle de lui qu'avec reſpect, c'eſt le Docteur du Pays que le couſin Dubois : tu me fais ſonger qu'il m'attend pour une petite affaire. Je vais lui payer pinte.

MARGOT.

Quoi ?

LUCAS.

Paix, Margot, ç'a me baillera de l'eſprit, laiſſe faire.

MARGOT.

Que veux-tu dire ?

LUCAS.

Il n'y a rien qui baille de l'eſprit comme d'abreuver des gens qui en avont : il y a tout plein de perſonnes riches qui s'en trouvont bien ; & quoi qu'ils ne diſions de bons mots que par bricolle, ſtanpandant Margot an les admire ; mais que demandons ces gens-ci ? Vela des Garçons d'aſſez bonne façon.

MARGOT.

N'as-tu point envie de les mener boire ?

SCENE III.

MARGOT, LUCAS, ERASTE, L'OLIVE *en Payſan.*

L'OLIVE.

A Votre phiſionomie brillante & enluminée, il n'eſt pas mal-aiſé de deviner qui vous êtes, ſieur Lucas.

LUCAS.

A votre ſervice de bien mon cœur.

ERASTE.

C'eſt le bruit de votre réputation, Monſieur Lucas, qui nous attire en ce Pays-ci.

LUCAS.

Ma réputation, Margot!

MARGOT.

Je croi, Dieu me pardonne, que c'eſt ce Monſieur de Paris, qui veut faire Claudine Madame.

L'OLIVE.

Il eſt vrai pour cela que la réputation de Monſieur Lucas eſt extrêmement en réputation, & M. Lucas a la réputation d'avoir toûjours le meilleur vin de France; auſſi je meure d'envie d'en boire, ou le diable m'emporte.

LUCAS.

Vous ne me ſçauriez faire plus de plaiſir. Margot, que l'on tire du meilleur, & qu'en en aporte à ces Meſſieurs.

MARGOT.

La Niéce Claudine n'eſt pas menteuſe. Il ne faut rien dire.

SCENE IV.

LUCAS, ERASTE, L'OLIVE.

ERASTE.

CE n'eſt pas la ſeule envie de goûter votre vin, qui nous fait vous rendre viſite : nous venons voir comment vous le faites, Monſieur Lucas, vous êtes dans le tems des vendanges.

LUCAS.

Palſangué vous ne pouviez mieux venir, je commencerons demain. Mais qui êtes vous, s'il vous plaît ? Vous avez bonne mine franchement, & je n'ons point de garçons dans le Village qui en approchions.

ERASTE.

Quand nos habillemens ne ſuffiroient pas à nous faire connoître, il ſeroit difficile de cacher notre condition ; & pour vous parler franchement, nous ſommes nés comme vous l'un & l'autre en bonne & franche payſannerie.

LUCAS.

Oh ! bien pargué je vous en aime mieux. Touchez donc là ſans façon, frere ; je vous ai pris d'abord pour de ces apprentifs Conſeillers, qui venons pendant les Vacances faire les libartins dans les Villages.

ERASTE.

Non, nous ſommes de bons enfans qui ne cherchons qu'à nous réjouir. Nous aimons le bon vin préférablement à toutes choſes ; mais comme nous nous ferions un ſcrupule d'en boire, ſi nous n'aidions pas à le faire, c'eſt pour cela que nous venons vous offrir nos ſervices.

L'OLIVE.

Nous avons la conſcience fort délicate, & nous voulons gagner le vin que nous beuvons nous autres.

LUCAS.

Margué je fis comme vous, je me baille de la peine pour le faire venir, mais j'en veux boire à proportion.

L'OLIVE.

Il n'y a rien de plus juſte.

SCENE V.

LUCAS, ERASTE, L'OLIVE, MARGOT *avec un pot & des verres.*

LUCAS.

OH ! bien donc, ſans ſarimonie, vela le lait dont j'nous nourriſſons ; à votre ſanté.

L'OLIVE.

Grand merci.

LUCAS.

Hé bien, qu'en dites-vous, il eſt de note cru.

ERASTE.

Voilà d'excellent vin, Monſieur Lucas, & il n'y a qu'honneur & plaiſir à travailler à vos vignes, à ce que je vois.

LUCAS.

Oh ! palſangué je vous bouterons à même ; mais combien voulez-vous gagner par jour, s'il vous plaît ? Quelque bonne mine que vous ayez ; je ne veux

pas bailler un ſou davantage, je vous en avartis ; la mine ne ſert de rien en vendanges, & les perſonnes qui ont la meilleure façon, ne ſont pas toûjours ceux qui faiſont le plus de beſogne.

ERASTE.

Nous ne ſommes point intereſſez, vous avez de bon vin, nous en boirons avec vous tant que dureront les Vendanges, nous ne vous demandons point autre choſe.

LUCAS.

Palſangué vous êtes de braves gens, touchez-là, c'eſt une choſe faite.

L'OLIVE.

Mais nous gîterons auſſi chez vous, M. Lucas.

LUCAS.

Je l'entens bien comme ç'a ; la grange eſt grande, j'ons de la paille fraîche, les nuits ſont un tantinet froides ; mais quand j'aurons bien bû, j'aurons la poitreine chaude, c'eſt le plu principal, n'eſt-ce pas ?

ERASTE.

Aſſurément.

LUCAS.

Oh ç'a, j'ai une petite affaire avec le couſin Dubois, je vais la terminer : & je reviens vous joindre : en attendant vela note minagere qui a les clefs de la cave, ſi le vin vous duit, l'épargnez pas, & tâchez de mettre Margot en train, ç'a m'froit bien rire.

SCENE VI.

ERASTE, L'OLIVE, MARGOT.

L'OLIVE.

SI Madame Margot étoit d'humeur à ſe mettre en train, il y auroit preſſe à boire avec elle.

MARGOT.

Pas tant que vous croyez, je n'avons pas le vin tendre.

ERASTE.

Monſieur Lucas eſt bien heureux d'être le mari d'une ſi aimable perſonne.

MARGOT.

Oh ! voirement vous le trouveriez bien plus heureux, s'il étoit le mari de notre Niéce Claudine.

ERASTE.

L'Olive.

L'OLIVE.

On vous reconnoît, Monſieur.

MARGOT.

L'autre jour dans cette grande Boutique, vous ne me regardites preſque pas, & Claudine me l'a fort bien ſçu dire.

ERASTE.

Oh ! pour celà, mon cœur & mes regards étoient également partagez entre l'une & l'autre, je vous aſſure.

MARGOT.

Point, point, vous trouvâtes Claudine la plus gentille, & franchement vous avez raiſon : Oh ! Je ſis bien changée en ménage ; ſi vous m'aviez vuë quand j'étois fille, vous m'auriez pour le moins autant regardée que Claudine, oui.

L'OLIVE.

Par ma foi, fille ou femme, je vous trouve de fort belle regardure moi, & ſi vous voulez pendant que mon Maître regarde Claudine.... Car c'eſt-là mon Maître, afin que vous le ſçachiez, & je ne ſuis que le Valet de chambre de ce Payſan-là au moins.

MARGOT.

Oh ! vraiment je vous ai bien reconnu tous deux ; mais avec tout ç'a, il n'eſt pas ſi gentil avec ſtabit-là qu'avec ſti qu'il avoit l'autre jour ; & je ne m'étonne pas ſi nos filles aimons mieux les Monſieurs de Paris, que les Garçons du Village. Stanpendant comme vous voyez, au pourpoint près, c'eſt bien la même choſe.

L'OLIVE.

Aſſurément.

MARGOT.

Écoutez, vous avez bien fait de ne point venir ici avec un habit de Monſieu, on en eût marmuré ; & quoique Lucas ne ſoit pas défiant, il ne vous eût jamais pris pour travailler à nos vaignes.

L'OLIVE.

Oh diable ! S'il ſçavoit quelle eſpece de Vendangeurs nous ſommes, nous ne couchetions pas dans la grange, ſur ma parole.

MARGOT.

Je vous en répons.

ERASTE.

Or ça ma chere Margot, puiſque vous avez deviné la paſſion que j'ai pour votre Niéce, je veux bien vous en faire confidence, ſûr que vous ne refuſerez pas de m'y rendre ſervice.

MARGOT.

Hé comment vous rendre ſarvice ? Quand on aime les parſonnes, c'eſt pour le mariage, ou pour autrement. Si c'eſt pour autrement que vous aimez Claudeine, je ſis vote ſarvante, ça n'ſe peut pas. Si c'eſt pour le mariage, il n'y a encore rien à faire.

ERASTE.

Il n'y a rien à faire pour le mariage, que voulez-vous dire ?

L'OLIVE.

Il faudra l'aimer pour autrement, ce ſera votre pis aller, je vois bien cela.

ERASTE.

Expliquez-vous donc, Margot, je vous prie.

MARGOT.

Eſt-ce que Claudeine ne vous l'a pas dit ?

ERASTE.

Non vraîment.

MARGOT.

Hé bien tenez, la vela, qu'elle vous le diſe.

SCENE VII.

MARGOT, CLAUDINE, ERASTE, L'OLIVE.

ERASTE.

VOus voyez, aimable Claudine, un homme que votre Tante met au déſeſpoir.

CLAUDINE.

Qu'eſt-ce qu'il y a donc ? Eſt-ce qu'elle vous gronde : a-t-elle dit quelque choſe à mon Oncle ?

ERASTE.

Elle me veut perſuader, Claudine, que vous ne pouvez être à moi.

CLAUDINE.

Hé pourquoi mentez vous, ma Tante ? Vous êtes traitreſſe, je m'en étois bien doutée vraîment.

MARGOT.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ? Je ſuis traitreſſe ! N'eſt-tu pas promiſe au Collecteur ! Que veux-tu dire.

ERASTE.

Vous êtes promiſe à quelqu'un, Claudine ?

CLAUDINE.

Qu'eſt-ce que cela fait, je ne ſuis pas livrée, vous n'avez qu'à me prendre avant lui, cela finira la diſpute.

ERASTE.

Oh ! pourvu que vous y conſentiez, Claudine, je me moque de ſes prétentions.

MARGOT.

Lucas ne voudra jamais lui manquer de parole.

L'OLIVE.

Oh ! qu'à cela ne tienne, j'ai dans la tête une petite idée pour faire faire à Monsieur Lucas tout ce que nous voudrons.

CLAUDINE.

Oui, laissez-le faire seulement, ma Tante, les Messieurs de Paris ne sont pas des bêtes.

MARGOT.

Lucas est diablement entêté, il y a plus de dix ans que je fais ce que je puis pour l'empêcher d'aller au cabaret, je n'en sçaurois venir à bout. Quand il s'est mis quelque chose en tête, rien ne l'en fait démordre.

CLAUDINE.

Oh ! vraîment mon Oncle n'aime pas tant le Collecteur que le Cabaret, ma Tante ; il y a bien à dire.

L'OLIVE.

Nous viendrons à bout de lui, vous dis-je, & je prétens aussi par le même moyen, lui faire passer le goût du cabaret, ne vous mettez pas en peine.

MARGOT.

Si vous faites ç'à, vous ferez une belle cure.

L'OLIVE.

Je le ferai, vous dis-je ; pourvu que de votre côté vous vouliez faire tout ce que je vous dirai.

MARGOT.

Si je le voudrai faire ! j'avalerois de la poison pour corriger Lucas, tant je l'aime.

L'OLIVE.

Dites-moi un peu, avant toutes choſes, eſt-il jaloux, Monſieur Lucas?

MAGOT.

Jaloux! Non : je ne lui baille point ſujet de l'être.

L'OLIVE.

Tant pis vraiment, il faut qu'il le devienne.

MARGOT.

Qu'il le devienne! A Dieu ne plaiſe, c'eſt bien aſſez qu'il ſoit yvrogne.

L'OLIVE.

L'un le corrigera de l'autre, laiſſez-moi faire.

MARGOT.

Hé bien, que faut-il que je faſſe?

L'OLIVE.

Que vous lui donniez de la jalouſie. Un peu de jalouſie guérit bien un homme de la débauche.

MARGOT.

Ecoutez : Un peu ce n'eſt guére; & comme les perſonnes de Village ſont mal aiſez à émouvoir, m'eſt avis qu'il faudroit que la médecine fut forte.

L'OLIVE.

Cela dépendra de vous, vous êtes la maitreſſe.

CLAUDINE.

Mais dequoi ſervira cette jalouſie-là, pour m'empêcher d'épouſer le Collecteur?

L'OLIVE.

Comment, dequoi elle ſervira ? Je veux qu'elle vous faſſe épouſer mon Maître.

ERASTE.

Je ne comprens point ton deſſein.

L'OLIVE.

Je vous le ferai comprendre ; que Margot faſſe ſemblant ſeulement d'être éperduement amoureuſe de vous, je répons du reſte.

CLAUDINE.

Comment ſemblant ! s'ils alloient s'aimer tout de bon ! je ne veux point de ce ſemblant-là moi, cherchez quelqu'autre choſe.

MARGOT.

Paix, tai toi ; voici le Collecteur.

CLAUDINE.

J'ai bien affaire de lui, qu'il ſe promene.

MARGOT.

Garde-toi bien de lui faire la mine, il eſt ſoupçonneux, il ſe douteroit de quelque choſe. Et vous promenez-vous à l'entour d'ici, ſans faire ſemblant de nous connoître.

SCENE VIII.

MARGOT, CLAUDINE, LE COLLECTEUR.

LE COLLECTEUR.

SARVITEUR, nôtre Tante, ou peu s'en faut; car il ne s'en faut plus que de petites ſarimonies, que je voudrois bien qui fuſſians faites. Nôtre oncle Lucas veut remettre ça après Vendanges, ce n'eſt morgué par de mon avis, au moins, Claudeine; mais paſſangué qu'eſt-ce donc que vous avez! Eſt ce que vous êtes fâchée d'attendre, vous n'avez qu'à parler, l'Oncle aura beau dire, je ſerons mariée quand il vous plaira.

MARGOT.

Répons-lui donc?

CLAUDINE.

Que voulez-vous que je luy réponde, rien ne preſſe.

LE COLLECTEUR.

Si fait pargué, je ſuis haſté moy. J'aurons bien de la joye quand je ſerons tous deux dans nôtre ménage.

CLAUDINE.

Nous n'y ſommes pas encore.

LE COLLECTEUR.

Au moins, Claudeine, il faut ſonger dès-à-préſent à bien élever les enfans, que je ferons, s'il vous plaît.

CLAUDINE.

CLAUDINE.

Quel animal !

LE COLLECTEUR.

Il faudra bien prendre garde, quand elles ſeront grandes, à ne les pas marier contre leur inclination.

CLAUDINE.

Oh ! pour cela je croy que c'eſt un enfer que le mariage, quand on marie des filles malgré elles.

LE COLLECTEUR.

Vraiment j'ay vu mon pere & ma mere ſe battre comme des enragez, parce qu'ils ne s'aimoient quand ils s'épouſirent.

CLAUDINE.

Je n'y puis plus tenir, ma Tante.

MARGOT.

Patience.

LE COLLECTEUR.

Tout petit que j'étois, j'ay reçu plus de deux cens coups de poing en ma vie, en voulant les empêcher de s'en bailler.

MARGOT.

Parguenne ſi par malheur vous êtes fils de vôtre pere, vela une belle eſpérance pour nôtre Niéce.

LE COLLECTEUR.

Oh ! je ne nous battrons pas nous, car je nous aimerons. Quel plaiſir j'aurons, quand je ſerons grand-Peres !

SCENE XI.

MARGOT, L'OLIVE.

L'OLIVE.

OH ç'a, Madame Margot, il faut ici de la réſolution.

MARGOT.

A propos dequoi ? De la réſolution.

L'OLIVE.

Il faut riſquer que Lucas vous frote pour rendre ſervice à votre Niéce.

MARGOT.

N'eſt-ce que ç'a. Vela bien de quoi ? Je nous ſommes déja frotez plus de cent fois depuis que je ſommes en ménage ; que faut-il faire ?

L'OLIVE.

Paroître bien amoureuſe de mon Maître, mais il eſt queſtion d'outrer la choſe, au hazard d'être roſſée, comme je vous dis.

MARGOT.

Vous moquez-vous, c'eſt moi qui roſſe Lucas, vous dis-je.

L'OLIVE.

Je vous en félicite.

MARGOT.

La derniére fois qu'il s'enyvrit, il s'endormit ſur une

bancelle ; une de mes Camarades & moi, je lui attachiſmes les bras & les jambes, & le frotiſmes comme tous les diables.

L'OLIVE.

Et quand il fut lâché ?

MARGOT.

Je le détachîmes quand il dormit, & le lendemain je lui fîmes accroire qu'il avoit rêvé.

L'OLIVE.

La peſte quelle deſſalée.

MARGOT.

J'entens Lucas.

L'OLIVE.

Laiſſez-moi préparer la choſe, & allez trouver mon Maître, nous venons de convenir enſemble du perſonnage qu'il faut que vous faſſiez, il vous fera répéter votre rôle.

SCENE XII.

LUCAS, L'OLIVE.

LUCAS *à demi yvre.*

LA, la, la, la, la.

L'OLIVE.

Monſieur Lucas ſe porte un peu mieux que quand i nous a quittez.

LUCAS.

Ah, ah, Monſieur le vendangeur, vous velà tout ſeul, où eſt votre camarade ?

L'OLIVE.

Je ne ſçais, il eſt avec votre ménagere Margot, & avec cette Niéce que vous allez marier, je penſe; pour moi qui n'aime que le vin, je laiſſe là les femmes.

LUCAS.

Pargué je vous aime bien de cét humeur là. Auſſi c'eſt une méchante engeance que les femmes.

L'OLIVE.

Aſſûrément.

LUCAS.

Tenez morgué, pour avoir ſeulement rêvé de la mienne, je me réveillis tout moulu de coups; croiriez-vous celà ?

L'OLIVE.

Celà eſt admirable.

LUCAS.

Oh ! C'eſt une méchante carogne que Margot, elle me fait enrager à la maiſon, auſſi en revanche quand je n'y ſuis pas, & franchement je n'y ſuis guere, je m'en baille à cœur joie.

L'OLIVE.

Vous faites fort bien.

LUCAS.

Quelque ſot ſe fâcheroit contre elle; mais moi, point du tout, rien ne me fâche, je me gobarge de

tout, ſans ſouci, c'eſt-là ma deviſe, & velà ma Chanſon, accoutez :

Quand Margot fait la diableſſe,
J'ai pour m'en guerir un bon ſecret,
Je m'en cours droit au Cabaret,
Où j'n'engendre point de triſteſſe,
Et j'n'entens point le bruit qu'alle fait.

Ah morgué l'heureuſe maniére,
N'eſt-ce pas avoir bon eſprit,
Que de ſçavoir mettre à profit
Les defauts de ſa ménagere.

Hé bien morgué, qu'en dites-vous ? N'eſt ce pas l'entendre ; c'eſt le Couſin Dubois qui a fait la Chanſon, n'eſt-elle pas drole ?

L'OLIVE.

Oui vraiment ; & celà eſt admirable, comme toutes choſes ont deux faces ?

LUCAS.

Comment donc deux faces ?

L'OLIVE.

C'eſt que Margot a un Couſin, qui de ſon côté a fait auſſi pour elle une Chanſon, à peu près ſur les mêmes rimes que la vôtre.

LUCAS.

Margot a un Couſin qui a fait une Chanſon !

L'OLIVE.

Oui parbleu, je vais vous la dire.

Si tôt que Margot querelle,
Lucas en mari discret,
Pour éviter noise avec elle,
S'en court tout-droit au Cabaret,
Et le galant vient voir la belle;
Lucas n'a-t'il pas un beau secret.

Il changera sa maniere,
S'il m'en croit;
Une femme peut tout faire,
Pendant que son mari boit.

Hé bien, Monsieur Lucas, que vous en semble?

LUCAS.

Parguenne, je ne connois point ce Cousin là; mais sa Chanson en a menti; il ne viant point de galant voir Margot; elle est diablesse, mais elle ne m'en baille point à garder, je bourrois ma main au feu pour elle.

L'OLIVE.

Vous auriez chaud, Monsieur Lucas; ne jurons de rien: Elle ne vous croit pas si prêt à revenir, cachons-nous un peu, nous en apprendrons peut-être plus que vous n'en voudrez sçavoir.

SCENE XIII.

L'OLIVE, LUCAS *cachez*, MARGOT, ERASTE.

MARGOT.

ALLEZ, vous êtes pire qu'un loup ſarvier, de me vouloir faire un tour comme ſti-là.

L'OLIVE.

Monſieur Lucas, hem?

LUCAS.

C'eſt votre Camarade le Vendangeux qui lui a fait piéce, car elle pleure.

MARGOT.

Baillez-moi queuque bonne raiſon du moins, pourquoi vous marier, pourquoi ne m'aimer pas, moi qui vous aime tant?

LUCAS.

Comment donc morguenne, qu'eſt-ce que ç'a ſignifie?

L'OLIVE.

La chanſon n'a pas trop menti, Monſieur Lucas?

LUCAS.

Il faut voir, baillons-nous patience.

MARGOT.

Vous ne répondez non plus qu'une ſouche, cœur dur, cœur ingrat, cœur parfide.

LUCAS.

La carogne ; où diable a-t-elle peſché ce jargon, & queu temps prend-elle pour l'aprendre.

L'OLIVE.

Le temps que vous paſſez au Cabaret, Monſieur Lucas.

MARGOT.

Dites-moi donc quelque choſe, ou je t'étranglerai, ſerpent.

ERASTE.

Que voulez-vous que je vous diſe ?

LUCAS.

Taſtingué comme elle le bourre, velà une maitreſſe femme, n'eſt-il pas vrai !

L'OLIVE.

Oui vraiment.

MARGOT.

Tu es bien heureux que je t'aime autant que je fais, je t'aurois déjà déviſagé pour ta perfidie.

LUCAS.

Alle le relance tout comme moi, je ne ſis pas le ſeul, Dieu marci, queu diableſſe ! Le vela morgué bian embaraſſé.

L'OLIVE.

Oui vraiment, & vous ne l'êtes guere, vous ?

MARGOT.

Inhumain que tu es.

ERASTE.

Ma chere Madame Margot, vous avez beau m'aimer, cela n'a rien de ſolide. Il faut que je ſonge à un établiſſement; permettez de grace....

MARGOT.

Madame Margot, tu m'appelles Madame, & tu en tutayes d'autres à ma barbe, barbare.

LUCAS.

Barbe, barbare, où prend-elle tout ce qu'elle dit, cette maſque-là.

ERASTE.

Que voulez-vous que je faſſe? Monſieur Lucas me reçoit chez lui, il me fait boire de ſon vin, il me donne ſa grange, il me retient pour travailler à ſes vignes, Madame Margot, je ſuis honnête homme.

LUCAS.

Il a morgué raiſon, ce n'eſt pas ſa faute.

MARGOT.

Tu es honnête homme, & tu ne m'aimes point! cela ſe peut-il maginer, tygre?

LUCAS.

Tygre! Je m'en vai morgué me montrer: elle le débaucheroit peut-être à la fin, ſi on la laiſſoit faire.

L'OLIVE.

Voilà l'affaire en aſſez bon train; allons faire venir Claudine pour le dénouement.

SCENE XIV.

LUCAS, MARGOT, ERASTE.

MARGOT.

NE te maries point ſi-tôt, petit monſtre, ne te maries point, Lucas mourra, c'eſt un yvrogne, je nous marierons enſemble.

LUCAS.

Margot.

MARGOT.

C'eſt un ſac à vin, qui faut qu'il créve.

LUCAS.

Holà donc, Margot?

MARGOT.

Si je puis une fois l'entarrer, dès le lendemain je ſerai ta femme.

LUCAS.

Je me donne au diable ſi tu m'entarres, je me porte à merveilles: me voilà, Margot, regarde-moi donc?

MARGOT.

Ah! c'eſt vous, notre homme, j'en ſis bien aiſe.

LUCAS.

Et j'en ſis morgué bien fâché moi, à qui en as tu donc? Je crois, Dieu me pardonne, que tu rêves, comme je rêvis l'autre jour, Margot.

MARGOT.

Non vraîment je ne rêves point : tien, Lucas, voilà un vaurien à qui j'ai baillé mon cœur, il me l'emporte ; eſt-ce que tu ſouffriras ç'a, mon pauvre Lucas ?

LUCAS.

Non, morgué, je ne le ſouffripai pas, je veux qu'il te le rende.

MARGOT.

Oh ! non, non, puiſque je lui ai baillé, je ne veux point le reprendre.

LUCAS.

Mais je me donne au diable, Margot, vous n'y ſongez pas, me vela, te dis-je, je ſuis ton mari, tu me reconnois, & tu vas toûjours le même train.

MARGOT.

Il ne m'aime point, Lucas, & je l'aime plus que ma vie.

LUCAS.

Mais tai-toi donc, Margot, il ne faut pas que je ſça che rien de ç'a moi. N'as-tu pas de honte ?

MARGOT.

Non, je n'en ai point, je veux que tout le Village le ſçache, moi ; il me fait piéce, mais j'aurai la conſolation de m'en plaindre.

LUCAS.

Mais palſangué, Margot, vela le Collecteur, es-tu folle ?

SCENE XV.

LE COLLECTEUR, LUCAS, MARGOT, ERASTE.

LE COLLECTEUR.

OH ! palſanguenne vela la Bande joyeuſe, les Vendangeux & les Vendangeuſes venons ſur mes tallons ; j'allons nous divartir comme des Princes.

MARGOT.

Promets-moi donc que tu m'aimeras, petit parfide.

LE COLLECTEUR.

Oh, oh ; qu'eſt-ce que c'eſt donc que ç'a ; Monſieur Lucas ?

LUCAS.

Ce n'eſt rien, ce n'eſt rien, ne prenez pas garde à ç'a : quand Margot ſe met des folies dans la tête, il faut que ç'a l'y paſſe.

LE COLLECTEUR.

Tatigué queux folies !

MARGOT.

Ce ne ſont point des folies, je n'aime que lui, il a mon cœur, & tant que j'aurai queuque eſpérance de devenir veuve, je ne veux point qu'il ſe marie.

LE COLLECTEUR.

L'eſpérance d'être veuve, Monſieur Lucas !

LUCAS.

Morgué, que voulez vous que je faſſe, je ſuis trop bon : il faudroit la battre, je ſçais bien ç'a.

LE COLLECTEUR.

Comment morguenne, y a-t'il tant de façon, c'eſt ce drôle-là qu'il faut aſſommer, baillez-moi une fourche.

ERASTE *lui préſentant un Piſtolet.*

Doucement, Monſieur le Collecteur.

LE COLLECTEUR & LUCAS.

Des Piſtolets, allarme, allarme.

ERASTE.

Si vous faites le moindre bruit, je tuerai quelqu'un.

LE COLLECTEUR & LUCAS.

Miſéricorde.

SCENE XVI & *dernière.*

LUCAS, MARGOT, LE COLLECTEUR, L'OLIVE, CLAUDINE, ERASTE.

L'OLIVE *le piſtolet à la main.*

LE premier qui branle, je fais la mains baſſe.

LUCAS.

Morgué queux Vendangeux, la peſte !

ERASTE.

Mon pauvre Monſieur Lucas, je ſuis fâché de cette avanture. Je ſuis homme de condition, j'aime votre Niéce, mais dans la veuë de l'épouſer.

LE COLLECTEUR.

C'eſt Claudine à qui ils en voulont.

L'OLIVE.

Paix, taiſez-vous, Monſieur le ruſtre.

ERASTE.

Je me ſuis introduit chez-vous ſous ce déguiſement; votre femme a pris de l'amour pour moi, vous êtes malheureuſement témoin d'une Scene un peu fâcheuſe, je vous l'avoue, conſentez que j'épouſe Claudine, & je vous rends le cœur de Margot.

MARGOT.

Eſt-ce que tu y conſentiras, Lucas ? Me feras-tu ce chagrin-là, mon enfant ?

LUCAS.

Oui, palſangué, je te le ferai, en duſſes-tu crever, Margot.

LE COLLECTEUR.

Qu'eſt-ce à dire, Claudine à moi, vous me l'avez promiſe.

LUCAS.

Oh morgué je vous la dépromets, j'aime mieux qu'il épouſe ma Niéce que ma Femme.

LE COLLECTEUR.

Mais Claudine n'eſt pas de cet avis là, elle.

CLAUDINE.

Si fait vraîment, je l'aime bien mieux que vous : vous voulez vivre trop longtems, & j'ai peur de m'ennuyer en ménage.

(On entend une ſymphonie champêtre.)

LUCAS.

Ah ! ah ! que voulons ces gens-là, je ſommes bien en train de rire ma foi.

LE COLLECTEUR.

Ils ne voulont rien, je les avois amenez pour nous divertir, mais je les remmene, & je ne ſuis point d'humeur à payer les violons pour faire danſer les autres.

ERASTE.

Sans emportement, Monſieur le Collecteur, prenez vous-même part à la fête, il ne vous en coûtera rien, je vous aſſûre. Ce ſont des gens à moi, Monſieur Lucas, que j'ai amenez de Paris pour contribuer [illegible]

ſirs de Claudine pendant les Vendanges : ils ſe ſont joints à quelques perſonnes du Village, voyons ce que produira ce mélange, & que tout le monde prenne part à ma joie.

LUCAS.

Écoutez, pour moi je ne me ſçaurois réjouir, ſi Margot ne me rend ſon cœur franchement.

MARGOT.

Je ne te le rendrai point qu'ils ne ſoient tout-à-fait mariez, & à condition encore que tu n'iras plus au Cabaret.

LUCAS.

Oh ! pour ſtila je t'en répons, puiſqu'il te faut garder, je ne te quitterai plus, laiſſe-moi faire.

DIVERTISSEMENT DE VENDANGEURS.

PREMIERE PAYSANNE.

Claudine quel eſt ton bonheur,
Un beau Monſieur plein de flamme
Te ſauve d'être la femme
D'un magot de Collecteur :
Claudine quel eſt ton bonheur !

Il eſt digne, par mon ame,
Que tu l'aimes de bon cœur :
Il va te faire Madame,
Claudine quel eſt ton bonheur !

PREMIER PAYSAN.

Ah ! qu'ils feront un bon ménage,
Si dans le temps du vin nouveau
Ils achevont le mariage,
Je vuiderons plus d'un tonneau,
A leurs Nôces je ferons rage,
Que je boirons le vin ſans eau :
Tope à qui plus en boira dans ſa piau.

Launay, de

LA VERITÉ
FABULISTE
COMEDIE.

ACTEURS.

LA VERITE.
MERCURE.
LE GENTILHOMME de Province,
ET
L'AMI DU GENTILHOMME.
L'AMBITIEUX.
ARLEQUIN EN GASCON.
LE POETE,
ET
LE PROTECTEUR.
LA CAPRICIEUSE.
LE FASTUEUX.
LE FAUX POLITIQUE.

La Scéne eſt dans un bois conſacré à la Verité.

LA VERITÉ FABULISTE.

COMEDIE.

Jouay 1731

SCENE PREMIERE.

LA VERITE', MERCURE.

LA VERITE'.

OUI, Mercure, c'eſt un parti pris; je ne veux plus reſter dans cette triſte ſolitude; ce que j'aprends tous les jours du deſordre des humains ne me permet pas davantage de demeurer oiſive, & quoi que ces ingrats m'aient bannie d'entr'eux, je ne ſçaurois me réſoudre à les voir ainſi ſe détruire eux-mêmes.

MERCURE.

Mais quel remede pourez-vous y aporter ? les hommes ne changeront point ; l'habitude de tant de siécles a confirmé un égarement qui leur est, pour ainsi dire, devenu nécessaire ; c'est du moins à présent la forme de leur société ; & elle ne se soutient que par toutes les erreurs que vous voulez leur reprocher.

LA VERITE'.

Non, Mercure, je ne veux plus avec eux me jetter dans les reproches : je veux au contraire m'accommoder à leur foiblesse, & prendre un nouveau tour pour me montrer à eux & pour leur parler. Je sens que dans les dispositions où ils sont, ils se révolteroient infailliblement si la verité se présentoit sans voile ; j'ai résolu d'en prendre un.

MERCURE.

Et de quel voile prétendez-vous vous servir ?

LA VERITE'.

C'est une envelope naïve, une image prise dans les différentes propriétés des animaux, & même dans les choses inanimées ; & dans des peintures variées, je leur représenterai diverses actions qui leur feront sentir leurs erreurs, & ils pouront dans la suite devenir moins criminels ou moins ridicules.

MERCURE.

Ce seront aparamment des Fables ?

LA VERITE'.

Oüi, & c'est le seul déguisement que puisse emprunter la Verité.

MERCURE.

Mais ce moyen est usé il y a long-tems. Esope

votre premier député s'en ſervit autrefois en Phrygie ; mais quels riſques n'y a-t-il pas couru ? & quels gains vous a-t-il faits ?

LA VERITE'.

Il n'a pas laiſſé de remedier à beaucoup d'abus.

MERCURE.

Je le veux croire : mais ceux qui l'ont ſuivi n'ont rien avancé du côté de la correction des mœurs. Sçavez-vous ce qui leur eſt arrivé ? les hommes, qui depuis long-tems ne vous aiment plus, n'ont cherché dans ces Fables que la Fable même, & ils ont laiſſé à part la Morale & la Verité. Ils ont épluché ſcrupuleuſement la fineſſe de l'invention, la préciſion du tour, & la juſteſſe de l'expreſſion. Les unes de ces Fables ont plû univerſellement, & plairont à jamais ; les autres moins heureuſes ont eſſuyé mille traits de ſatire.

LA VERITE'.

Je tâcherai de rendre les miennes les plus ſimples que je pourrai, du moins du côté de l'expreſſion ; il ſeroit beau que la Verité parlât un autre langage ! quant au fonds, je ferai enſorte qu'il aille droit au point de Morale que j'aurai à traiter : voilà mon but, voilà tout mon art, & il y aura des hommes, croyez-moi, qui voudront peut-être bien s'en laiſſer toucher.

MERCURE.

Vous êtes bien attachée à votre projet !

LA VERITE'.

Je n'en tiens pas pour cela le ſuccès plus aſſuré : mais je ne veux rien avoir à me repro-

cher ; & pour vous montrer que cela réuſſit quelquefois, écoutez la Fable du Sultan & du Viſir.

MERCURE.

Très-volontiers.

LA VERITE'.

LE SULTAN ET LE VISIR.

FABLE.

UN Sultan furieux portoit par tout la guerre,
Et n'étoit pas content que les lointains climats
Sentiſſent l'éfort de ſon bras ;
Il ravageoit ſa propre terre,
Ruinoit ſes propres Etats.
Son Viſir déploroit ce funeſte ravage,
Sans oſer lui rien témoigner ;
Et quand il l'auroit fait, qu'auroit-il pû gagner ?
Il ne l'eût qu'aigri davantage.
Il arriva pourtant un jour,
Que tous deux étant à la chaſſe,
Et loin du reſte de la Cour,
Le Viſir s'aviſa d'un tour
Qui ſçut colorer ſon audace.
Sire, je ſçais, dit-il, la langue des oiſeaux,
Roſſignols, Fauvettes, Moineaux,
J'entends clairement leur langage ;
Un habile Dervis, caballiſte & demi,
Honnête homme, & fort mon ami,

M'a procuré cet avantage.
Si Votre Majeſté veut en voir des effets ;
Ses vœux vont être ſatisfaits.
Le Sultan à cette merveille
Prêtoit une attentive oreille.
Le ſoir en s'en allant, ils virent deux Hibous ;
Perchés ſur un arbre, en preſence :
Hé bien Viſir, nous direz-vous,
De ces deux animaux quelle eſt la conférence.
Le Viſir s'aprocha de l'arbre, & quelque tems
Fit ſemblant d'écouter ce qu'ils paroiſſoient dire ;
Puis rejoignant ſon Maître, ah ! Sire,
Je ne redirai point ce que ces inſolens
Sur Votre Majeſté viennent de faire entendre.
Parle, dit le Sultan, & ne me cache rien,
Mot pour mot je veux tout aprendre.
Hé bien, dit le Viſir, voici leur entretien.
Ils parlent d'unir leur famille,
L'un eſt pere d'un fils, & l'autre d'une fille
Qu'ils veulent enſemble établir ;
Et voici ce que l'un diſoit à l'autre pere :
Ecoutez, je prétends, mon frere,
Que nos enfans ſoient bien, qu'ils ne puiſſent faillir ;
Et pour que leur état ſoit durable & tranquile,
Je n'accorderai rien, ſi vous ne leur donnez
Trente villages ruinés,
Item quelque petite ville.

Oh ! frere, a répondu l'autre Hibou, d'accord ;
Cinq cent ſi vous voulez, allez je vous proteſte,
Que, ſi le Sultan vit, nous en aurons de reſte,
Il eſt pour les Hiboux d'un merveilleux raport,
Que ſon régne ſoit long, nous aurons pour aziles,
Tous les villages & les villes.
Le Sultan avoit de l'eſprit,
Il ſentit bien le trait, il le mit à profit,
Et s'arrêta enfin dans ſa courſe.
Que dans les gens d'eſprit on trouve de reſſource !
Il n'en eſt point de ſi fort entêté,
Même dans le cas de la haine,
Qu'avec du tour on ne raméne ;
(*A Mercure.*)
Il faut, vous le voyez, orner la Verité.

MERCURE.

J'aurois tort de n'en pas convenir : je me rends : que m'ordonnez-vous ?

LA VERITE'.

D'aller tout préſentement publier aux mortels que la Verité s'eſt rendue fabuliſte, qu'ils peuvent en toute ſureté venir à elle, que ſa rigueur eſt entierement bannie, & qu'ils trouveront dans la douceur de ſes réponſes, des moyens infaillibles pour devenir heureux.

MERCURE.

J'obéis : puiſſe le Deſtin favoriſer votre entrepriſe !

SCENE II.

LA VERITE' *ſeule.*

MErcure par la force de ſon Caducée va faire promptement paroître ces coupables, qui me ſont ſi chers. Dieux! ſecondez mes deſſeins, & donnez à mes paroles le charme de la perſuaſion. Voici déja quelqu'un.

SCENE III.

LA VERITE', LE GENTILHOMME, ET SON AMI.

L'AMI.

VEnez, vous dis-je, nous voici arrivés.

LE GENTILHOMME.

Où m'amenez-vous donc? & quel eſt votre projet ridicule?

L'AMI.

De grace laiſſez-vous conduire.

LA VERITE' *à part.*

C'eſt un Gentilhomme d'une Province éloignée qui paſſe ſa vie à tourmenter ſes vaſſaux.

L'AMI.

Grande Déeſſe, vous voyez devant vous deux hommes que les liens du ſang & ceux de l'amitié ont unis dès leur enfance.

LE GENTILHOMME.

O Ciel ! que vois-je, & d'où vient que je friſſonne ?

LA VERITE'.

Aprochez, aprochez, la Verité ne veut pas vous effrayer.

L'AMI.

Sur le bruit que votre retraite étoit ouverte aux mortels, j'ai employé la ruſe & les efforts pour amener à vos pieds ce malheureux Ami, que la violence de ſon caractere rend odieux à tous ſes ſujets ; mes ſoins & mes remontrances n'ont jamais pû rien gagner ſur la fougue de ſon tempérament, & je viens reclamer pour lui la douceur de vos expreſſions pour rendre le calme à ſes eſprits, & le remettre dans la voie de l'humanité & de la juſtice.

LA VERITE'.

Ce ſoin eſt généreux, & j'en ſuis touchée.

LE GENTILHOMME.

Quoi donc ? & que voulez-vous dire, de quelles violences m'accuſez-vous ? quoi ? parce que je me fais obéir, que je me fais ſervir plus régulierement qu'un autre par des ſujets qui y ſont obligés, vous me trouvez répréhenſible ? ma naiſſance & mes droits ne m'y autoriſent-ils pas ?

LA VERITE'.

Si votre naiſſance établit cette autorité, elle fonde en même tems l'obéiſſance des autres, & je ſuis ſure qu'ils s'y portent naturellement ſans que vous ayez beſoin de force pour les y réduire.

LE GENTILHOMME.

Oüi, Madame ; mais ils l'oublieroient bientôt, cette obéiſſance, ſi je me relâchois de ma ſévérité.

L'AMY.

Vous l'entendez grande Déeſſe.

LA VERITE'.

Et j'en frémis. (*Au Gentilhomme,*) Mais Monſieur....

LE GENTILHOMME.

Comment donc ? ma naiſſance....

LA VERITE'.

Oh ! Monſieur, permettez-moi de vous dire que quelqu'un qui n'a que ce mot dans la bouche, témoigne qu'il n'a rien de plus dans l'eſprit : d'ailleurs ſe la procure-t-on à ſoi-même, cette naiſſance ? Pourquoi donc tant s'en glorifier ?

De ſa naiſſance on n'eſt point maître,
L'orgueilleux, bouffi de ſon être,
Ne veut point ſçavoir que la part
En appartient toute au hazard :
On juge cependant ſur les noms, ſur les tîtres ;
Maudites à jamais ſoient les premieres vîtres,
Qui ſe chargérent d'un blazon,
Pour indiquer une Maiſon !

Si la Vertu pour lors eût tenu les regîtres,
On ne connoîtroit pas tel & tel écuſſon.

Mais revenons à vous, ces excès auſquels vous vous livrez, vous procurent-ils le bonheur, & n'en jouiriez-vous pas plus ſurement ſi votre cœur étoit tranquile ? il y a plus, pouvez-vous être ſans crainte ?

LE GENTILHOMME.

Moi de la crainte ? ah ! vous ne me connoiſſez pas.

L'AMY.

C'eſt nous qui la reſſentons pour lui.

LA VERITE'.

LE LION, LE RENARD, ET L'HOMME.

FABLE.

DAns un fonds de forêt un Lion furieux
Accabloit ſes Sujets d'un joug impérieux ;
Et ſur la moindre bagatelle,
Par un affreux rugiſſement
Il prononçoit d'abord la Sentence mortelle
Que l'exécution ſuivoit dans le moment.
Eſt-ce par l'effroi que l'on régne ?
Faut-il toujours punir, & toujours alarmer ?
Non non, un Roi qui veut ſeulement qu'on le craigne,
Eſt moins Roi que celui qui ſçait ſe faire aimer.

Cette maxime juſte & ſage
N'étoit point du goût du Lion ;
On n'oſoit pas pourtant faire rebellion,
C'eût été s'expoſer au plus affreux carnage.
Les animaux n'avoient pas tort,
Le Lion étoit le plus fort ;
Il fallut employer l'adreſſe.
Maître Renard voulut bien s'y prêter,
Il étoit expert en fineſſe ;
Et le Lion par fois daignoit le conſulter.
Sire, dit-il, votre pouvoir ſuprême
Doit par tout l'univers vous faire reſpecter
A l'égal de Jupiter même ;
Je ſçais pourtant qu'on y veut attenter,
Et je ne puis plus vous le taire ;
Certain animal téméraire
Vient roder autour de ces bois ;
Et voulant s'ériger en maître de la terre,
Il doit vous déclarer la guerre,
Et vous faire ſubir ſes lois :
Je ne ſçais pas trop bien encor comme on le nomme,
Je crois pourtant qu'on l'apelle Homme.
Mais je l'ai vû, tout comme je vous vois,
Il s'eſt même deux fois aproché de l'enceinte
Où Votre Majeſté repoſe quelquefois,
Et même votre garde a marqué de la crainte.
Miſerables ſujets, dit le Lion en feu,
Je dois ſeul, il eſt vrai, ſuffire à ma défenſe,

SCENE V. *

L'AMBITIEUX, LA VERITE'.

L'AMBITIEUX.

QUel changement, Déeſſe, vous venez d'operer dans le Gentilhomme qui ſort de ces lieux ! il étoit inacceſſible à tous ſes voiſins, & il vient de me prévenir d'honnêteté.

LA VERITE'.

Il ne tiendra qu'à vous d'éprouver de pareilles faveurs ; car aparemment vous avez vos raiſons pour venir me trouver ?

L'AMBITIEUX.

Ce ne ſont pas tout-à-fait les mêmes, Déeſſe ; & je ſuis dans un cas un peu different ; j'ai une terre voiſine de la ſienne, auſſi conſidérable pour le moins ; j'y goûte une tranquilité parfaite, j'y ſuis auſſi chéri que reſpecté ; mais cet état m'ennuye, il eſt trop borné pour un homme comme moi, & je ſens que je ſuis né pour quelque choſe de plus grand.

LA VERITE'.

Mais ſi vous convenez que vous êtes heureux, que voulez-vous de plus ?

L'AM-

* Cette Scéne a été ajoutée depuis les premieres repreſentations.

L'AMBITIEUX.

Sortir de cette obſcurité, qui ne convient point à quelqu'un qui ſe ſent un certain talent, & me mettre dans la route de la fortune & des grandeurs.

LA VERITE'.

Prenez-y garde; cette route eſt périlleuſe, & puiſque vous êtes tranquile, croyez-moi, ne changez point votre ſituation.

L'AMBITIEUX.

Je ne ſçai que vous dire, Déeſſe; mais il me ſemble que ſi j'étois à la Cour, j'y pourois faire mon chemin, je ſerois à la ſource des graces, & je ſçaurois comme un autre me mettre à portée d'en obtenir.

LA VERITE'.

Si vous me diſiez que vous voulez ſervir dignement votre Prince, & vous rendre utile à votre Patrie, j'aprouverois vos intentions; mais aller à la Cour, pour y être confondu avec une certaine eſpéce d'inutiles, qu'on y regarde comme un fleau, croyez-moi encore une fois, tenez-vous-en à la vie que vous menez, elle eſt plus ſatisfaiſante, & moins orageuſe.

LE SERIN.

FABLE.

DAns un riant boſquet, un Serin retiré,
Goûtoit le ſort le plus tranquile,
Souverain d'un charmant azile

Des oiſeaux d'alentour il étoit adoré :
Nul embarras, nulles allarmes,
Chaque jour mille nouveaux charmes ;
Si l'amour quelquefois allumoit ſes deſirs,
Les échos confidens de ſes flâmes ſecrettes
N'étoient jamais ſes interpréses
Que pour célebrer ſes plaiſirs.
Que pouvoit-il enfin deſirer davantage ?
Mais quoi ? faut-il que le plus ſage
Par la poſſeſſion ſe laſſe du bonheur ?
Il voulut à la Cour être plus en honneur.
Il entreprend donc le voyage ;
Mais dans le trébuchet d'un Courtiſan huppé
Le crédule Serin fut bien-tôt attrapé ;
Ample proviſion fut d'abord préparée,
Le millet, le biſcuit, rien ne fut épargné ;
Mais pour quelqu'un né libre, & qui même a régné,
Qu'eſt-ce qu'une cage dorée ?
Chaque eſclave de la maiſon,
Maint Perroquet, mainte Perruche,
Lui cherche querelle, & l'épluche,
Tous jaloux du nouveau mignon,
Il eût même plus d'un lardon
De la Pie & de la Guenuche ;
Eſt-ce tout ? un Chat du complot
Un beau matin en fit pâture :
A quoi le vieux matois donna telle tournure,

Que le maître n'en ſonna mot.

(A l'Ambitieux.)

Etes-vous curieux de pareille aventure?

L'AMBITIEUX.

Voilà qui eſt fort bien; mais je ne me tiens point battu, & je vais raſſembler mes fonds pour aller faire une tentative.

LA VERITE'.

Vous êtes bien le maître; mais je vous attends au retour, ſi quelque Chat ne s'y oppoſe pas.

SCENE VI.

LA CAPRICIEUSE, LA VERITE'.

LA CAPRICIEUSE.

AH! Déeſſe, j'ai recours à vous, ne trompez point mon eſpérance; vous êtes la Verité, vous liſez dans tous les cœurs, accordez-moi votre ſecours.

LA VERITE'.

Parlez, ma belle enfant; qui peut vous agiter ſi fort?

LA CAPRICIEUSE.

Je ſuis la plus malheureuſe perſonne du monde, j'aime & je crains de n'être point aimée.

LA VERITE'.

Vous meritez cependant de l'être; la jeuneſſe & la beauté vous en aſſurent le privilége.

LA CAPRICIEUSE.

Et quand j'aurois ces avantages, ſuffiroient-ils pour me raſſurer ?

LA VERITE'.

Il eſt vrai qu'ils ne ſont rien ſans la douceur ; elle eſt l'ame de la beauté ; & vous avez une vivacité qui ne me paroît pas douce.

LA CAPRICIEUSE.

Je vous avouerai, grande Déeſſe, que lorſque l'impatience me prend, je ne ſuis plus la même, mais ce n'eſt jamais que lorſqu'on m'en donne ſujet.

LA VERITE'.

Cela eſt-il bien vrai ? je ne ſçais, mais je vous ſoupçonne d'avoir de l'humeur.

LA CAPRICIEUSE.

Ah ! vraiment je n'en diſconviens point ; mais quand elle eſt occaſionnée, cette humeur, ce n'eſt plus ma faute.

LA VERITE'.

C'eſt donc celle de votre Amant ?

LA CAPRICIEUSE.

Il faut bien que cela ſoit ainſi.

LA VERITE'.

J'ai bien de la peine à le croire.

LA CAPRICIEUSE.

Ecoutez ; je ne ſçais donc pas comment cela ſe fait, il me ſemble pourtant que c'eſt moi qui ai toujours raiſon.

LA VERITE'.

Comment croyez-vous cela poſſible ?

LA CAPRICIEUSE.

C'eſt que je trouve toujours matiere à lui faire querelle.

LA VERITE'.

Que fait-il pour ſe l'attirer ?

LA CAPRICIEUSE.

Tout, Déeſſe ; cela ne peut point ſe détailler ; il n'a ni attention, ni délicateſſe, & dans les choſes qui pourroient me plaire, jamais il n'a ſçu me deviner ; il n'a pas même les hazards pour lui.

LA VERITE'.

Peut-être auſſi en demandez-vous trop ?

LA CAPRICIEUSE.

Auſſi je le rebutte, & je l'humilie, il faut voir.

LA VERITE'.

Fort bien ; & comment ſuporte-t-il vos mauvais traitemens ?

LA CAPRICIEUSE.

Quelquefois il ſe juſtifie ſi doucereuſement qu'il m'en affadit : quelquefois auſſi il a l'impertinence de ne rien répondre, cela me pique encore davantage, & je finis par le chaſſer.

LA VERITE'.

Enſuite.

LA CAPRICIEUSE.

Enſuite il revient ; cela ſe paſſe ; mais cela ne tarde pas à recommencer.

LA VERITE'.

Voilà vraiment un commerce des plus doux.

LA CAPRICIEUSE.

Mais, Déeſſe, comment faire ? après tout, ne doit-il pas ſuporter mes humeurs ?.. (*tendrement.*) Si cependant il s'en laſſoit, (car voilà ce que j'apréhende,) je vous avoue que je ſerois au deſeſpoir.

LA VERITE'.

Hé bien, ne vous mettez pas dans le riſque de l'éprouver.

LA CAPRICIEUSE *changeant de ton.*

D'un autre côté auſſi, s'il ſe reburoit aiſément, il faudroit que ſon amour fût bien médiocre ; & s'il m'aime ſi peu, il ne mérite pas que je me contraigne, ni que je faſſe rien pour le conſerver. (*Vivement.*) Allons, allons, je ne veux plus le ménager, je vais lui déclarer que je ne veux plus le voir ; nos parens ſont d'accord, je vais les trouver, & rompre tout.

LA VERITE'.

Hé bien, ne voilà pas que vous vous allumez encore de vous-même ?

LA CAPRICIEUSE.

Ah ! Déeſſe ayez pitié de mon état, & de grace dites-moi ce qu'il faut que je faſſe ?

LA VERITE'.

Que vous vous calmiez ; que vous preniez des ſentimens plus doux, ſans quoi vous ſerez toujours malheureuſe ; mais il n'y a pas de tems à perdre, ſongez qu'il ſera trop tard

quand vous cesserez d'être aimable ; écoutez, pour vous en convaincre, la Fable de la Corme & de la jeune Fille.

Une Corme brillante & fraîche,
D'une jeune Fillette avoit charmé les yeux ;
Mais ce fruit qui sembloit un fruit délicieux ;
Au goût parut dur & revêche.
Quoi, lui dit la Fillette ! un si beau coloris
Cache une amertume éfroyable ;
Et pour te trouver agréable,
Il faut que par le tems tes apas soient flétris ?
Que ton injustice est extrême !
Lui répondit la Corme, eh ! n'es-tu pas de même ;
Par l'effet seul de ton humeur ?
Te voilà jeune, fraîche, belle,
Ton amant est tendre, & fidèle,
Et loin d'avoir cette douceur,
Qu'annonce de tes traits la grace naturelle,
Tu n'as qu'amertume & qu'aigreur ;
Crois-moi, n'attend pas que les rides
Amortissent ton âpreté,
Les injures du tems ne sont que trop rapides,
C'est un cruel moyen de perdre sa fierté.

LA CAPRICIEUSE.

Ah ! Déesse que vous me frapez ! vraiment je me souviendrai bien de votre Fable.

LA VERITE'.

Cela ne suffit pas : il faut que vous en profitiez.

LA CAPRICIEUSE.

J'y compte bien auſſi : cependant cela m'inquiéte.

LA VERITE'.

Et pourquoi ?

LA CAPRICIEUSE.

C'eſt que ſi je vas changer, que penſera-t-il de moi ?

LA VERITE'.

Vous le comblerez de joie, & il vous en aimera encore davantage.

LA CAPRICIEUSE.

Oui, mais je ne pourrai donc plus le gronder ?

LA VERITE'.

Vous ne le voudrez plus même.

LA CAPRICIEUSE.

Oui-dà ; je commence à ſentir que cela ſera mieux.

LA VERITE'.

Allez faire votre bonheur, & ma gloire ; allez avec confiance lui donner la main.

LA CAPRICIEUSE *en s'en allant.*

Il va être bien étonné !

SCENE VII.

LA VERITE' *ſeule.*

JE le crois : ç'eût été cependant grand dommage qu'elle ne fût pas venue ici ; mais la voila corrigée, & ſon exemple en pourra corriger d'autres. Qu'entends-je ?

SCENE VIII.

ARLEQUIN en Gaſcon, LA VERITE'.

ARLEQUIN.

OH ! taho ! taho ! par la ſandis ! ceci eſt plaiſant ! on ne trouve perſonne dans ce bois ; perſonne pour annoncer un homme de ma conſéquence !

LA VERITE'.

Oh oh ! voici un ſingulier perſonnage ! & qui êtes-vous, Monſieur l'homme de conſéquence ?

ARLEQUIN.

Qui je ſuis ? ah ! Cadedis on voit bien que vous n'êtes qu'une Provinciale : quoi ? vous ne connoiſſez pas le Chevalier de la Trichardiere, Chevalier, Seigneur de la Gourmandiere, & autres lieux ; grand homme de guerre, de jeu, de table, & de ruelle ?

LA VERITE'.

Non, & je vous assure que je ne suis pas tentée de faire connoissance.

ARLEQUIN.

Oh, oh ! en voici bien d'un autre ! & qui êtes-vous, vous-même, pour refuser tant d'honneur ? sçavez-vous bien que vous perdez tout, de ne pas connoître le plus illustre Habitant des bords de la Garonne ? je vous trouve cependant assez de mon goût : dites-moi un peu votre nom, & aprenez-moi (si vous en sçavez) des nouvelles d'une Déesse, qu'on apelle la Verité.

LA VERITE'.

Je vois bien que vous n'en avez nulle notion, puisque vous la méconnoissez quand vous êtes devant elle.

ARLEQUIN.

Quoi, vous l'êtes vous-même ? Cadedis, je vous fais excuse ; nous autres Gascons nous sommes dispensés de vous connoître.

LA VERITE'.

Je sçais qu'il y en a une espece dans le cas que vous dites, mais j'en connois une autre qui fait profession du contraire, & que je regarde comme mes plus fidéles Sujets ; mais parlons de vous, quel motif vous améne ?

ARLEQUIN.

Une affaire, qui intéresse grand nombre de mes compatriotes, & moi plus que tous les autres : je vous ai dit mes qualités en partie ; mes actions sont encore plus célebres ; mais

tre nous, on n'en croit pas un mot : or ſur bruit qui vient de ſe répandre, que vous onnez aujourd'hui une audience publique, je is venu *incognitò*, en bonne fortune, pour conenir enſemble de nos faits.

LA VERITE'.

Je crois que nous aurons de la peine à nous ccorder,

ARLEQUIN.

C'eſt que vous ne le voudrez pas : *primò*, je ouhaiterois que la connoiſſance une fois faie, vous remiſſiez la Nation en honneur ; car ue diable ! il faut parler vrai, (& gardez-noi le ſecret) on nous regarde nous autres dans ous les païs du monde, comme les antipodes le la verité.

LA VERITE'.

Ne confondons point encore une fois ; parlez de ceux de votre eſpece ; je trouve en effet que c'eſt là leur ſituation par raport à moi,

ARLEQUIN.

Vous avez tort : car enfin nous n'en ſommes pas ſi éloignés ; & voici comment cela peut ſe prouver. Nous avons dans notre païs le cœur haut, l'eſprit de même ; ce qui ſe preſente à notre imagination de grand, & d'héroïque, nous convient ſi fort, que nous ne diſons l'avoir fait, que parce qu'en effet nous ſommes très-capables de le faire.

LA VERITE'.

C'eſt à peu près la même choſe, & on a tort de vous chicaner pour ſi peu,

ARLEQUIN.

Or ce principe bien posé, je crois qu'il est de votre justice de donner crédit à nos paroles, & d'y mettre une couche de votre vernis pour qu'on les prenne pour des vérités. Nous deviendrons par ce moyen une Histoire vivante, plus frapante & plus utile mille fois que les Commentaires de César.

LA VERITE'.

Vous faites là une belle proposition à la Vérité.

ARLEQUIN.

Comment donc ? est-ce que cela ne vaut pas fait ?

LA VERITE',

Non, sans doute, & je ne reviens point de votre sécurité.

ARLEQUIN.

Hé bien, il faudra s'en consoler. C'est un pas de Clerc que j'ai fait ; ce n'est pas une affaire pour un Gascon. Mais aussi c'est ma faute, pourquoi diable avoir des scrupules ? Adieu, Madame, nous nous sommes bien passés de vous jusqu'à present, nous nous en passerons bien encore ; & cela ne nous empêchera pas de faire les délices de toutes les tables.

LA VERITE'.

Que dites-vous, je vous prie ? & que parlez-vous de tables ?

ARLEQUIN.

Que nous n'en ferons pas moins les délices, quoique vous nous refusiez votre attache.

LA VERITE'.

Comment ? eſt-ce qu'on n'eſt pas encore déſabuſé de vous y recevoir ?

ARLEQUIN.

Qu'apellez-vous, déſabuſé ? vous trouvez donc cela un abus ? hé qui voulez-vous donc qu'on y admette à notre préjudice ? nous qui ſommes l'ame de la converſation, les arcboutans de la joie, & l'exemple du grand apétit ?

LA VERITE'.

Sur ce pied-là vous ne ſortirez point d'avec moi ſans remporter quelque choſe.

ARLEQUIN.

Vous n'avez qu'à donner.

LA VERITE'.

Non, je ne vous demande que de m'entendre, le voulez-vous ?

ARLEQUIN.

Je ſuis plus complaiſant que vous. Je vous écoute.

LA VERITE'.

LES CHIENS ET LE MAISTRE-D'HOSTEL.

FABLE.

UN Maître de maiſon donnoit un grand feſtin, Dont les préparatifs étoient conſidérables ;

On devoit ſervir quatre tables
De vingt couverts, & du plus fin.
Le Barbet du logis, voyant que l'ordinaire
Ce jour-là ſeroit bien plus fort,
Crut qu'il pouvoit prier un Bracque ſon compere;
Un ami méne l'autre, aurois-je ſi grand tort,
Dit-il, ſi le voiſin prenoit part à la chére
Qu'aujourd'hui chez nous on va faire?

ARLEQUIN *interrompant.*

Hé bien, voilà un honnête homme de barbet, nous en uſons de même parmi nous autres.

LA VERITE'.

Ecoutez-moi:
Il va donc le trouver, & lui dit: Suis mes pas,
Je t'invite aux apprêts d'un ſucculent repas,
Je ne t'en dis pas davantage;
Mais aiguiſe tes dents, tu peux être certain
De manger pour le jour, & pour le lendemain.
Bon! dit le Barbet, bon meſſage!
Que tu viens à propos! car je me meurs de faim.
A ces mots l'on s'embraſſe, & pour plus d'aſſurance
Les deux amis, en diligence,
Volent à la Cuiſine, où ſans aucun danger
Ils s'aprêtoient à bien manger;
Là de plus de cent mêts, pluſieurs tables couvertes
Attendoient la derniere main;
Auſſi-tôt l'étranger, les narines ouvertes,

Quelle flatteuſe odeur ! quelles bonnes eſſences
Nous aurons tantôt, mon voiſin.
Oüi, dit l'autre, à preſent ſouffre que je te quitte ;
Je reviendrai bien-tôt, alors le Paraſite
Se mit en un coin à l'écart,
Portant ſur tous ces mêts un avide regard,
Se gardant ſur-tout de paroître ;
Mais le Maître-d'hôtel l'aperçoit en entrant,
Et ſans autre façon par la patte le prend
Et le jette par la fenêtre ;
Le Barbet demi mort ſe releve, & s'enfuit ;
Un autre le trouve & lui dit,
Quel ſaut ! d'où viens-tu donc ? Je viens de me repaître ;
Mais j'ai ſi fort mangé, que j'en ſuis étourdi,
Je me ſuis fourvoyé peut-être.
Peut-être ! oh ! pour le coup, le peut-être eſt hardi ;
Il eſt vraiment de la Garonne.
Tout Paraſite eſt dans ce cas,
Quand il eſt éconduit, il n'en parle à perſonne ;
Et quand il fait de bons repas,
Sa vanité ne conte pas
Tous les traits douloureux dont on les aſſaiſonne.

ARLEQUIN.

Hé bien c'eſt une marque de notre bon eſprit.

LA VERITE.

Oüi ; vous n'êtes diſcrets qu'en pareil cas.

ARLEQUIN.

Mais en parlant de manger, n'y auroit-il pas moyen de ſe raffraîchir ici ?

LA VERITE'.

Je ne vous le conſeille pas : ſi vous alliez trouver un Maître-d'hôtel ?

ARLEQUIN. (*Il a peur.*)

Ce ſera donc pour une autre fois. (*Il s'en va.*)

LA VERITE'.

O le grand homme de guerre ! mais qui ſont ceux que je vois arriver ?

SCENE IX.

LE POETE, LE PROTECTEUR, ET LA VERITE'.

LA VERITE'.

A Qui en voulez-vous, Meſſieurs ?

LE PROTECTEUR.

A votre air, il eſt aiſé de juger que vous êtes la Déeſſe que nous cherchons ?

LA VERITE'.

Je ſuis la Verité : à quoi puis-je vous être utile ?

LE PROTECTEUR.

J'aurai l'honneur de vous le dire dans un moment.

moment. Moi ; je ſuis un homme opulent, qui ai du goût, vous le croyez ſans peine ? je ſuis en état de raſſembler chez moi ce qu'on apelle la bonne compagnie, & on en eſt ſûr, en faiſant bonne chére, auſſi j'ai tous les jours ce qu'il y a de mieux. J'aime Monſieur ; c'eſt un des grands Auteurs de notre ſiécle ; je l'aime, j'en fais les honneurs, & la mode en eſt venuë parmi nous autres ; il n'y a point de Maître de maiſon aujourd'hui qui ne doive avoir ſon bel eſprit. Monſieur eſt donc le mien ; je le prône, je le protége. Quand il eſt queſtion de faire réüſſir quelqu'un de ſes Ouvrages, je ne m'y épargne point, & nous ſommes un certain nombre de gens, qui, lorſque nous l'avons entrepris, faiſons le deſtin des Pieces, & déterminons le public à joindre ſes aplaudiſſemens à nos ſuffrages.

LA VERITE'.

Comment ! le bon ne réüſſit plus par lui-même ? il lui faut le ſecours de la brigue. J'avoüe que je ne m'attendois pas à cette nouveauté.

LE PROTECTEUR.

Oh ! c'eſt qu'il y a long-tems que vous n'avez vû ce Païs-ci, vous conviendrez cependant que cela eſt plus ſéant. Il eſt vrai que nous ne proſpérons pas toûjours ; le public prend quelquefois le travers ; & comme il a la multitude de ſon côté, Monſieur a eu la mortification de voir ſouvent ſiffler des Ouvrages, que nous avions admirés dans notre ſocieté, & qui effectivement étoient dignes de notre admiration. Or, j'ai voulu vous le preſenter pour vous prier de lui accorder, à

ma conſidération, quelques préſervatifs qui le miſſent à l'abri de ſemblables accidens.

LA VERITE', *au Poëte.*

Mais qu'eſt-ce qu'on vous reproche, Monſieur ?

LE POETE.

Un beau défaut, grande Déeſſe, d'avoir trop d'eſprit.

LA VERITE'.

Je ne m'attendois pas à celui-là.

LE POETE.

Je ne veux rien dire de commun, ni ramper avec le vulgaire : je veux du neuf, du ſinguliet, de l'extraordinaire. Quand il ſe preſente, par exemple, une idée ſimple à placer, je dis ſimple comme oüi & non, ne croïez pas que je la rende de même. Je l'envelope, je l'entortille, & je la rends ſi compoſée, qu'elle en devient toute ſublime. Vous me demanderez peut-être comment je m'y prends ? le voici : j'imagine d'abord un tour bien eſcarpé, enſuite je choiſis les mots les moins propres, & les moins faits pour aller enſemble ; & cela bien exécuté, produit néceſſairement ce beau déſordre qui fait le mérite des Pindares.

LA VERITE'.

Pour-lors il eſt dans les mots, ce deſordre, & je ne crois pas que ce ſoit le beau. Voilà pour moi des choſes bien nouvelles ! Et le public ?

LE POETE.

Le public n'y entend rien.

LA VERITE'.

Je le crois.

LE PROTECTEUR.

Mais nos amis partent auſſi-tôt d'exclamations & de battemens de mains, & l'Ouvrage va aux nuës.

LA VERITE'.

Vous convenez cependant qu'il vous eſt arrivé de petits malheurs ?

LE PROTECTEUR.

Il eſt vrai ; mais il nous eſt arrivé auſſi d'y mettre ordre.

LA VERITE'.

Et comment faiſiez-vous ?

LE PROTECTEUR.

Nous allions de maiſons en maiſons, ſur tout dans celles qui ſont engagées à ſoutenir notre parti ; nous preſſions tout le monde de retourner à la Piece en queſtion ; & on étoit tout étonné de voir à la deuxiéme repreſentation d'une Piece qui avoit été bien ſifflée le premier jour, cette affluence de gens de connoiſſance qui ſont les oracles du goût, & les arbitres du ſuccès.

LA VERITE'.

Voilà bien des peines pour ſoutenir de mauvaiſes choſes ; & ces gens-là ſont bien dupes de s'ennuyer de gaieté de cœur.

LE PROTECTEUR.

Il y a bien quelque choſe de cela ; & c'eſt pour marcher à pas plus ſûrs que nous venons vous implorer.

LA VERITE' *au Poëte.*

Voudriez-vous entendre une Fable ?

LE POETE.

Vous me ferez bien de l'honneur.

LA VERITE'.

L'OISELIER ET LE ROSSIGNOL.

F A B L E.

UN Oiſelier fameux tenoit des magaſins,
De Perroquets & de Serins.
Aux uns il enſeignoit un aſſez plat langage,
Aux autres, quelque méchant air;
Mais qu'importe au Marchand : il les vendoit bien cher.
Un jour, quelqu'un lui dit que c'étoit grand dommage,
Qu'il n'eût pas entrepris encor
D'inſtruire un Roſſignol; que ſon tendre ramage
Le deviendroit bien davantage,
Et qu'il lui vaudroit un treſor.
Le Marchand auſſi-tôt court au prochain bocage,
Y tend en hâte un trébuchet;
L'Oiſeau chantant y fut pris net,
Et dès le ſoir fut mis en cage.

Le lendemain dès le matin,
La troupe aîlée, avec emphaſe,
Fit bruire, l'un ſon refrain,
Et l'autre ſa méchante phraſe;
Ce bruit, du Roſſignol redoubla le chagrin,
Il en fit à l'Aurore une plainte ſi tendre
Que l'Oiſelier dans le moment
Vit les autres goſiers ſe taire pour l'entendre,
Lui-même fut ſaiſi d'un doux raviſſement.
L'oiſeau flatté de ce ſilence
Fait encore de nouveaux efforts
Et ſoutient ſes divins accords
D'une plus brillante cadence.
Le public vint en foule à ces concerts nouveaux,
Et le Marchand convint qu'avec ſa tablature,
Il eût gâté des chants ſi beaux.
Les plus parfaits accens ſont ceux de la nature.

LE PROTECTEUR.

Oh! Monſieur n'aura pas de peine d'en faire autant; & je vous le garantis dans peu le Roſſignol de votre Fable.

LA VERITE'.

Tant mieux, quand Monſieur puiſera dans le ſein de la nature, il y poura parvenir. Mais plus de clinquant, plus d'extraordinaire.

LE PROTECTEUR.

Non, non, ne vous mettez pas en peine. Je

vais d'avance l'annoncer pour tel, & en même tems dire merveilles de vous.

LA VERITE'.

Non, Monſieur, croyez-moi, attendez ſur cela l'aveu du Public; laiſſez-lui la liberté d'en juger, & retenez bien la Fable que je vais vous dire, elle vous convient aſſez.

LE PROTECTEUR.

A moi auſſi, une Fable.

LA VERITE'.

Vous en méritez bien la façon.

L'AURORE, ET LE COQ.

FABLE.

UN Coq au lever de l'Aurore,
Se ſignaloit par ſes clameurs,
La Déeſſe qui vient arroſer de ſes pleurs
Les aimables preſens de Flore,
Dit au Chantre importun à quoi bon tous ces cris?
Pourquoi troubles-tu mes miſtéres?
J'annonce, dit le Coq, aux mortels endormis,
Votre lever, & leurs affaires;
Et d'ailleurs en ſujet ſoumis,
Je vous rends par mes chants des hommages ſincéres.
Laiſſe, lui dit l'Aurore, & ma gloire & tes ſoins,
Les mortels ſçavent leurs beſoins,
Leurs avides deſirs les éveillent de reſte;

Celui qui vit heureux, par toi le devient moins,
Et le malheureux te déteſte ;
Quant à ma gloire, je proteſte
Que j'y renonce pour jamais,
S'il faut la tenir de tes faits.
J'en dis autant que la Déeſſe,
Vos clameurs me font treſſaillir,
Je deſire un Laurier d'une plus noble eſpece ;
Le Public a le ſeul que je cherche à cueillir.

LE PROTECTEUR.

Vous pouviez m'épargner une pareille comparaiſon ; mais je m'en vengerai, & Monſieur & moi, nous allons faire une bonne brochure contre la Verité Fabuliſte.

LA VERITE'.

Vous ne m'étonnerez point, & vous me fâcherez encore moins ; c'eſt la ſeule façon dont je ſois bien aiſe que vous parliez de moi.

Ils s'en vont.

SCENE X.

LA VERITE' *ſeule.*

JE remarque une choſe, il eſt plus facile de détruire les vices, que de corriger les ridicules : mais pourſuivons ; j'aperçois un Homme avec une grande ſuite ; c'eſt ſans doute un grand Seigneur, ou quelque gros Financier. Je prévois que cette cure aura ſa difficulté.

SCENE XI.

LE FASTUEUX, LA VERITE'.

LE FASTUEUX *à ſa ſuite.*

TEnez-vous éloignés, vous autres, & empêchez qu'on ne vienne nous interrompre. Grande Déeſſe ! je viens à vos pieds dépoſer tout le faſte qui m'environne, & vous demander cette paix intérieure, à laquelle je ne puis parvenir.

LA VERITE'.

Levez-vous, & dites-moi qui vous êtes ?

LE FASTUEUX.

Il faut vous parler vrai ; je ſuis malheureux, & cependant je ſuis un homme comblé des biens de la fortune.

LA VERITE'.

Je n'en ſuis pas ſurpriſe ; les richeſſes ne ſont pas faites pour rendre les Hommes heureux, elles doivent néceſſairement produire le contraire.

LE FASTUEUX.

Je ne l'éprouve que trop ; cependant je fais uſage des treſors que je poſſéde, j'ai une maiſon ſuperbe, grand nombre d'équipages, de valets, une fort groſſe table, la fréquentation des Grands ; je ſuis ſans ceſſe dans les plaiſirs.

LA VERITE' *l'interrompant.*

Dites, dans ce qu'on eſt convenu d'apeller ainſi.

LE FASTUEUX.

Et malgré cela je porte dans le cœur un poiſon ſecret qui me tuë, & qui me rend inſipides les plus piquantes voluptés.

LA VERITE'.

En devez-vous être étonné ? y a-t-il rien dans ces excès qui puiſſe ſatisfaire la nature, ils ne peuvent que la fatiguer & la détruire, puiſqu'ils ſont tous ou forcés ou déplacés.

LE FASTUEUX.

Mais, Déeſſe, à quoi donc employer mes richeſſes ?

LA VERITE'.

A des choſes utiles, & au plaiſir de faire du bien.

LE FASTUEUX.

Oüi, mais vous conviendrez qu'il n'y a qu'une façon dans le monde de faire une belle dépenſe, & quand on eſt dans le cas, conviendroit-il de s'y refuſer ?

LA VERITE'.

Erreur ; on doit ſe dégager de ces uſages, puiſqu'enfin ils ne font point le bonheur, & joüir dans une vie ſimple d'une plus ſaine felicité. Vous en trouverez la comparaiſon dans la Fable que je vais vous dire.

LE CHATEAU, ET LA FERME.

FABLE.

SUr la cime d'une montagne,
Qui commandoit au loin une vaſte Campagne,
Un orgueilleux Château s'élevoit dans les Cieux ;
Les dehors preſentoient aux yeux
Cette admirable architecture
Dont la Gréce autrefois nous traça la ſtructure ;
Les dedans étoient pleins d'ornemens gracieux,
Tableaux choiſis, belle ſculpture,
Meubles galans & précieux,
Jardins fleuris & ſpacieux,
Où l'art faiſoit en maître obéir la nature,
Art, qui ſouvent la défigure,
Car le ſimple eſt toujours le mieux.
Là dans le ſein de la moleſſe
Des Habitans de toute eſpece
Se renouvelloient nuit & jour,
Et venoient varier l'yvreſſe,
Ou de Bachus, ou de l'Amour.
Un peuple de Valets, grand bruit & longue chére
Faiſoient qu'on n'y repoſoit guére.
Une Ferme, au contraire, au bas de ce Vallon,
Se tenoit humblement & bordoit la prairie,
Un ſellier ſervoit de ſallon ;

Et le ſoir quand la Compagnie
Revenoit du travail, un repas aprêté
Par la ſeule frugalité,
Répandoit ce ſommeil précieux pour la vie
Qui tempére, & qui fortifie,
Et dont jamais Château n'éprouva la bonté.

Ici c'étoit la laiterie
Où régnoit la fraîcheur avec la propreté,
Là de nombreux troupeaux dans une bergerie,
Qui faiſoient du Paſteur toute la volupté,
Et dans la cour, l'eſpece utile
De mainte & mainte volatile.

Un ſoir le Château, glorieux
De repreſenter dans la Fête
Que l'on donnoit à deux beaux yeux,
(Dont ſon Maître en payant avoit fait la conquête,)
Voyoit de toutes parts ſes murs illuminés
Attirer du Paſſant les regards étonnés;
Il contemple la Ferme, & d'un ton ironique,
Tu vas, dit-il, cacher aux yeux du ſpectateur
L'éclat de mon ordre Ionique,
Tu m'offuſques par ta hauteur;
Ferme, ma douce amie, es-tu ſi tiranique,
Que tu veuilles toujours briller à mes dépens?
Superbe, lui répond la Ferme, je t'entends,
Plus que moi tu te crois illuſtre,

Mais un faux orgueil te ſéduit,
Aprend que c'eſt à mon produit,
Que tu dois l'éclat de ton luſtre.
Ces fertiles guerets, qui les a cultivés ?
Qui moiſſonne ces grains, dont mes granges ſont pleines ?
Ton Maître & ſes Valets labourent-ils mes plaines ?
Font-ils venir le vin dont ils ſont abreuvés ?
C'eſt mon éternelle abondance
Qui fit juſqu'ici ton ſoutien,
Mais ton faſtueux entretien
De ton Maître & de toi fera la décadence.
Cette menace, hélas ! eut bien-tôt ſon effet,
Le Château fut mis en decret,
Je crois qu'aiſément on devine
Que cela veut dire en ruine ;
Tandis qu'en ſa ſimplicité,
Par un travail toujours utile,
La Ferme acquit encor plus de ſolidité,
Et voulut bien donner azile
Au Maître du Château dans ſon adverſité.

LE FASTUEUX.

Oh Ciel ! qu'entends je ? & quelle image effrayante pour moi ?

LA VERITE'.

Dites conſolante.

LE FASTUEUX.

Oüi, Déeſſe, mes yeux ſont ouverts, & je goûte d'avance les avantages de mon changement.

SCENE XII.

MERCURE, LA VERITE', LE FASTUEUX.

MERCURE.

HE' bien, Déeſſe, je viens ſçavoir où vous en êtes?

LA VERITE'.

Vous le voyez, ce mortel étoit livré aux plus grandes erreurs, & il s'eſt rendu à la Verité.

MERCURE.

Je vous améne auſſi les ſujets du Gentilhomme que vous avez corrigé; ils viennent en foule vous rendre graces du changement de leur Seigneur.

LA VERITE'.

Qu'ils entrent, je les verrai avec plaiſir.

LE FASTUEUX.

Je veux me joindre à eux avec ma ſuite.

LA VERITE' *au Public.*

C'Eſt à vous maintenant, Meſſieurs, à prononcer
Sur la Verité Fabuliſte:
Aprouvez-vous qu'elle perſiſte
Dans le genre nouveau qu'elle vient d'embraſſer;
Elle auroit bien encor d'autres Fables à faire,
C'eſt à vous à l'encourager,
Et nous avons dans cette affaire,
Moi, le ſeul deſir de vous plaire,
Vous le droit de me corriger.

SCENE DERNIERE.*

LE FAUX POLITIQUE, LA VERITE'.

LE FAUX POLITIQUE.

ENcore un moment, Déeſſe, je vous en ſupplie; je n'ai qu'un mot à vous dire.

LA VERITE'.

Vous pouvez parler; que voulez-vous de moi?

*Cette Scéne a été ajoutée depuis les premieres repreſentations.

LE FAUX POLITIQUE.

Vous voyez l'Homme de France le plus au fait des intérêts des Princes, & le Citoyen le plus zelé.

LA VERITE'.

Vous réuniſſez là deux grandes qualités; on juge cependant à votre air que vos talens ne vous ont pas mis trop à l'aiſe.

LE FAUX POLITIQUE.

C'eſt que je ne ſuis pas interreſſé, je donne mes avis *gratis*.

LA VERITE'.

Je crois auſſi que c'eſt tout ce qu'ils peuvent valoir.

LE FAUX POLITIQUE.

Que dites-vous, Déeſſe? ils vaudroient des millions s'ils étoient ſuivis; mais on eſt dans ce païs-ci d'une ſécurité qui me fait trembler.

LA VERITE'.

Et ſur quoi voulez-vous que les autres tremblent de même?

LE FAUX POLITIQUE.

Comment, Déeſſe? n'eſt-ce pas une choſe démontrée, que la jalouſie des Nations voiſines contre la nôtre?

LA VERITE'.

Je n'en crois pas un mot, je vois même tout le contraire; l'Europe aujourd'hui n'eſt plus qu'une Famille bien unie.

LE FAUX POLITIQUE.

Tant pis, vraiment; voilà par exemple ce que je voudrois empêcher.

LA VERITE'.

Et pourquoi ?

LE FAUX POLITIQUE.

Parce que cette union peut ſe tourner un jour contre nous.

LA VERITE'.

Quelle extravagance ! vous ſeriez un Homme bien dangereux ſi vous n'étiez pas un viſionnaire. Mais indépendamment des bonnes intentions de toute l'Europe, je veux d'un mot vous faire voir combien vous errez.

LE ROCHER ET LES FLOTS.

FABLE.

UN énorme Rocher, du profond de la Mer;
Elevoit juſqu'aux Cieux ſa tête ſourcilleuſe,
Et contre ſa maſſe orgueilleuſe,
Quand les Flots irrités à la fureur de l'air,
Joignoient leur fougue impétueuſe,
Ils venoient s'y briſer; & dans le ſein des Eaux
Tomboient Pilotes & Vaiſſeaux;
Lorſqu'un doux Zephire au contraire
Souffloit, & régnoit ſur les flots,
Aux Navires, aux Matelots,
Ce Rocher devenoit un abri ſalutaire.

FRANCE, vous êtes ce Rocher ;
Comme lui ſoyez immobile ;
Votre politique eſt facile,
L'éfort de vos Voiſins ne doit point vous toucher,
VOUS EN SEREZ TOUJOURS OU L'ECUEIL, OU L'ASILE.

LE FAUX POLITIQUE.

C'eſt donc là votre ſentiment ?

LA VERITE'.

Oüi, & je crois qu'il n'y en aura pas deux.

LE FAUX POLITIQUE.

Adieu, Déeſſe, je vais faire imprimer un Mémoire qui prouvera le contraire.

LA VERITE'.

Le bon marché ne le fera pas lire.

Il s'en va.

LA VERITE' *au Public.*

MEſſieurs, qu'il n'en ſoit pas de même
Des Fables, que dans peu je ferai debiter :
Faites juſqu'à la fin, honneur à mon ſiſtême,
Permettez-moi de m'en flatter.
Il ne faut point laſſer l'Auditeur bénévole,
Il eſt un certain point où l'on doit s'arrêter :
Que la lecture me conſole
Du regret que j'aurai de n'en plus réciter !
Vos aplaudiſſemens m'en ont donné parole.

FIN.

RECUEIL
DE
FABLES.

RECUEIL DE FABLES.

JUPITER, ET LES ANIMAUX.

FABLE I.

LOrsque le Maître du tonnerre
Eut formé les Cieux & la Terre,
Créé l'Homme & les Animaux ;
Il voulut à chacun aſſigner en partage
Une fonction, un uſage,
Et fixer de leurs jours le terme & les travaux :
Toi, dit il au Baudet, le deſtin de ton être
Eſt de prêter le dos aux fardeaux, que ton Maître
Deſirera de t'impoſer ;
Et tu vivras autant d'années,
Que dans le cours d'un mois j'ai marqué de journées :

Trente ans ! dit le Bandet ; ah ! daignez m'excuſer,
Seigneur, c'eſt trop de jours, pour autant de ſouffrance ;
Otez-en vingt au moins : paſſe ; je le veux bien.
Alors le Dieu s'adreſſe au Chien ;
Tu ſeras par ta vigilance,
Des Fermes, des Troupeaux commis à ta défenſe,
Gratuitement gardien ;
Car tu n'en auras pas pour cela plus de bien ;
Mais dans ces fonctions illuſtres
Tu paſſeras plus de ſept luſtres.
Ah ! Seigneur, moderez la Loi,
Sept luſtres, dans un tel emploi !
De cinq hélas ! faites-moi grace :
Volontiers, dit le Dieu. Le Singe enſuite paſſe ;
Toi qui n'eſt bon à rien, lié, plein de beſoins,
Tu ſeras le jouet des Enfans, des Eſclaves,
Et tu vivras dans les entraves,
Six olympiades au moins.
Six ! ah ! d'un tiers, Seigneur, abregez, je vous prie,
Une ſi ridicule vie.
Soit ; Puis il vint à l'Homme, & le Dieu des Humains,
Lui dit, chef-d'œuvre de mes mains,
L'Univers eſt ton apanage,
Tous ſes tréſors ſont ton partage,
Joüis-en bien, ils ſont à toi ;

Mais il faudra dans peu que tu les abandonnes ;
Tu verras au plus trente Automnes :
O Ciel ! vous me glacez d'effroi :
Eſt-il juſte, grand Dieu, qu'un bien ſi déſirable,
Qu'un bien, qui vient de vous, ſoit auſſi peu durable !
Ah ! du moins, qu'il me ſoit permis,
Puiſqu'enfin il faut que je paſſe,
D'ajouter à mes jours, pour un plus long eſpace,
Ceux que l'Aſne, le Chien, & le Singe ont remis.
Fort bien, dit Jupiter, ollà, je t'en fais largeſſe ;
Mais à condition que juſques à la mort,
Après trente ans faits, ton eſpece,
En jouiſſant des jours que chaque animal laiſſe,
Jouira d'un ſemblable ſort.

Hélas ! il eſt trop vrai ; nous paſſons la jeuneſſe,
Et nous en profitons juſqu'à trente ans au plus ;
Pendant ce tems, plaiſirs, amour, & bonne chere,
Font nos amuſemens, & nos ſoins aſſidus ;
C'eſt l'état que d'abord Jupiter nous ſçut faire.
Paſſé ce tems, grandeurs, ſoin de ménage, affaire,
Viennent nous ſurcharger de leur énorme fais ;
Pour-lors, c'eſt l'état des Baudets.
A cinquante ans & moins, nous ſentons la miſere
Du Chien, gardien des troupeaux ;
Pour conſerver les biens acquis par tant de maux,

Nous nous privons du néceſſaire,
Nous immolons notre repos:
Enfin, tels que le Singe arrêté par ſa chaîne,
Qui n'a ni paix, ni liberté,
Nous ſommes détenus par la caducité,
Et ſouvent pour ſurcroît de peine,
Nous ſommes, comme lui, les malheureux joüets,
Et des enfans, & des valets.

LES DEUX RUISSEAUX.

FABLE II.

DU haut d'une Montagne aride,
A travers des rochers, formant mille détours
Un Ruiſſeau s'échapoit, & ſa chute liquide
Enrichiſſoit un Fleuve, encore plus rapide
A chercher la fin de ſon cours.
Ce Fleuve, fier de ſa fortune,
Alloit en faire hommage au Souverain des mers:
C'eſt une loi de l'Univers,
Mais que tout Souverain rend un peu trop commune;
Ils veulent trop auſſi reſſembler à Neptune,
Et prennent là-deſſus, ce me ſemble, un travers.
Mais ce n'eſt point là notre affaire.
Revenons au Ruiſſeau, qui ſuivoit tous les jours
Sa pente naturelle, & ſon cours ordinaire,
Et n'en auroit pour rien voulu changer le cours,
Bien different d'un jeune frere,
Qu'il avoit de la même mere:
Ce cadet s'étoit mis dans ſon petit cerveau,
Qu'il ménerait plus douce vie
Si, détournant ſon filet d'eau,
Il ſe jettoit dans la Prairie.

Là, je verrai, dit-il, & mille & mille fleurs ;
Je ſavourerai les odeurs
De ces enfans de Zéphire, & de Flore,
Et pour groſſir mes eaux, j'amaſſerai les pleurs
De la belle & naiſſante Aurore ;
Là, parmi les parfums, & les vives couleurs,
Je formerai des bains, & je verrai les belles
Venir confier à mes eaux
Leurs graces les plus naturelles,
Je les embraſſerai dans le ſein de mes flots.
Il ſe laiſſe entraîner à cette fauſſe image,
Mais hélas ! quel fut ſon partage ?
Après un peu de tems le malheureux croupit ;
Au lieu que pompeux & celebre,
Son aîné ſe mit en crédit,
Autant que le Danube, & l'Ebre.

Belle leçon, pour le voluptueux !
Son plaiſir devient ſon ſuplice,
Il périt, quand le vertueux
Ne trouve qu'honneur, & délice.

LE CHIEN, ET LA STATUE.

FABLE III.

Près de la porte d'un boſquet,
On avoit fait poſer une haute Statuë,
C'étoit celle du tems ; la figure étoit nuë,
Et ſon attitude expliquoit
Ce caractere impitoyable,
Qui fait tout ſuccomber ſous ſa faulx redoutable.
Un Chien par-là ſouvent paſſoit,
Et dans l'effroi qui le preſſoit
A l'aſpect de la faulx, qui lui ſembloit réelle,
Il prenoit ſon eſcouſſe en paſſant devant elle,
Et Dieu ſçait les cris qu'il pouſſoit,
Tout le bois en retentiſſoit.
Un jour, accompagnant ſon Maître,
Il s'écria de même, & ſon Maître auſſi-tôt,
A qui donc en as-tu ? pourquoi crier ſi haut ?
Regarde, & reconnois ce que tu vois paroître,
C'eſt un fantôme vain en marbre executé.
Mais ce marbre prit la parole,

Et dit, ſi de l'image il eſt épouvanté,
Sa crainte n'eſt pas ſi frivole :
Toi, qui ſçais la réalité
Du Tems qui détruit tout, & qui toujours s'envole,
Sans faire ton profit de cette verité,
Ta conduite eſt encore plus folle.

LE SANGLIER, ET LE RENARD.

FABLE IV.

UN Renard, un jour, en rodant,
Rencontre au bord d'un bois un Sanglier prudent,
Qui ſur le tronc d'un chêne aiguiſoit ſes défenſes.
Oh oh ! dit le Renard, tu prends là des avances
Bien inutiles à mon gré,
L'ennemi n'eſt pas dans le pré,
Attend le moment des offenſes.
Mais l'autre lui répond, je ſuis plus aſſuré
Lorſque je ſuis bien préparé ;
Je préviens ainſi les allarmes,
Car il n'en eſt plus tems quand le champ eſt ouvert.

Dans la paix on forge les armes,
Et dans la guerre l'on s'en ſert.

LE VIEUX CHEVAL, ET LE POULAIN.

FABLE V.

DAns un abondant pâturage,
Un Courſier paſſoit ſes vieux jours
Plus heureux dans leur dernier cours,
Qu'il ne le fut jamais au Printems de ſon âge;
De glorieux travaux il s'étoit acquitté,
Et retrouvant enfin la douce liberté,
Il goûtoit ſagement ce tardif avantage.
Un Poulain, dans le même pré,
S'élevoit, paiſſoit à ſon gré,
Faiſoit mainte & mainte gambade,
Au Vieillard quelquefois lançoit une ruade,
(Vieillard pourtant doit être révéré,
Mais celui-ci n'étoit point formaliſte,
Même il avoit de la gaieté,
C'eſt aſſez d'être vieux ſans encore être triſte:)
Des façons du Poulain il étoit enchanté,
Il trouvoit une volupté
A voir croître un Enfant, à lui montrer la route
Que dans le monde il doit tenir;
Il aimoit à l'entretenir

De ſon état prochain, & de ce qu'il en coûte,
Pour aprendre à s'y maintenir :
Ou pour la Guerre, ou pour la Chaſſe,
Il lui donnoit enfin leçon très-efficace :
Mais hélas ! quand il vit venir
L'inſtant de ſe quitter, il répandit des larmes,
Et lui dit, mon Enfant, tu vas dans les allarmes,
Dans les maux, les tourmens, paſſer tes plus beaux jours,
Tu n'auras de repos qu'à la fin de leur cours ;
De ton premier Printems tu vois finir les charmes,
Ton Hiver en aura, mais ils ſeront trop courts.

Hélas ! voilà bien la peinture
Des deſtins réſervés à l'humaine Nature.

LE PAYSAN, ET LA RIVIERE.

FABLE VI.

UN Ruſtre élevé dans un bois,
En ſortit un beau jour pour la premiere fois,
A deſſein de chercher un nouveau domicile;
Mais ſon projet fut inutile.
Notre Ruſtre ignoroit qu'il fût dans l'Univers,
De ces Eaux, qui roulant ſans ceſſe au ſein des Mers,
Aux pas du Voyageur forment mainte barriere;
Et ſe trouvant bien las au bord d'une Riviere:
Oh oh! que vois-je donc ici?
Il faut qu'il ait bien plû dans tout ce canton-ci;
Attendons que cette eau s'écoule;
Il s'aſſied pendant qu'elle roule:
Peut-être, dit-il, qu'à la fin
Elle me permettra de ſuivre mon chemin;
Mais ſon eſpérance fut vaine,
Il n'en vit point finir le cours,
La Riviere coula toujours,
Et le Ruſtre perdit ſon attente & ſa peine.

Combien

Combien d'ignorans, d'indiſcrets,
Qui s'embarquent ſur un peut-être;
Aprenez votre route, & vous irez après;
N'entreprenez rien ſans connoître.

LE RAT ET LE BOEUF.

FABLE VII.

UN Rat de la petite eſpece,
Inſolent malgré ſa foibleſſe,
Un jour d'un Bœuf énorme alla mordre le pié;
Il auroit payé la morſure,
Mais il court à ſon trou; ſa retraite étoit ſure,
Pour jouir des clameurs du Bœuf eſtropié.
L'Animal furibond faiſoit voler la poudre,
Ses longs mugiſſemens reſſembloient à la foudre;
Mais, inutile rage! impuiſſante fureur!
Loin d'en avoir la moindre crainte
Le Rat, tout-à-fait hors d'atteinte,
Brave ſon adverſaire, inſulte à ſa douleur,
Et lui crioit de loin: Nous en avons vu d'autres;
Croyez-vous donc que vos parens
Vous faſſent auſſi forts que grands?
Vous avez vos vertus, mais nous avons les nôtres;
Sachez quand parmi nous nous formons des partis,
Qu'il n'eſt guére de grands que nous ne puiſſions mordre,
Et que la fureur des petits
Cauſe ſouvent bien du deſordre.

LES SERINS, ET L'HIRONDELLE.

FABLE VIII.

DAns une voliere dorée,
Une famille de Serins
Poſſedoit d'amples magaſins,
Proviſion bien aſſurée,
Mouron, biſcuits; & divers grains:
Une eau vive couloit dans de petits baſſins
Où la troupe à longs traits étoit deſaltérée;
Dès l'inſtant que l'Aſtre du jour,
De ſes rayons naiſſans embelliſſoit leur cage,
Juſqu'au ſoir, ces oiſeaux du plus tendre ramage
Rempliſſoient leur brillant ſéjour,
Et paroiſſoient contens de leur partage.
Un ſeul point les touchoit, ils trouvoient que la mort
Venoit trop tôt finir leur ſort.
L'un d'eux affoibli, traînant l'aile,
Voyant paſſer une Hirondelle
Prête à s'en retourner dans le climat lointain,
Où pour fuir les frimats la prudence l'apelle;
Arrêtez-vous, dit-il, & puiſque le deſtin

Tandis qu'ils te ſuivront, tu peux être certain
Que je choiſirai mon butin,
Nous le partagerons enſuite.
Après ce deſſein bien conçû,
Voilà nos partiſans qui marchent en cet ordre,
L'un tout à découvert, l'autre ſans être vû,
Bien aſſuré d'emporter de quoi mordre.
A celui qui paroît le Berger auſſi-tôt
Lâche ſes deux mâtins, & le brave Pataut;
Le Loup au petit trot retourne & les emméne,
Le Berger d'y pouſſer, & pendant ce tems-là,
L'autre Loup ſort de la gorge prochaine,
Prend un gros Mouton & s'en va.

Ce que fit le Berger nous fait aſſez connoître,
Qu'il ne faut pas d'abord trop avant s'engager;
Que ſouvent le fort du danger
N'eſt pas où l'on le voit paroître.

JUPITER, ET LE LIMAÇON.

FABLE X.

QUand le Pere des Dieux eut ceſſé de créer
Les Animaux de la nature,
Deſirez, leur dit-il, je jure
Que quelques ſoient vos vœux je vais les agréer.
Il tint en effet ſa promeſſe;
Chaque animal, dans ſon eſpece,
Deſira quelque choſe, & le Dieu l'accorda.
Mais vint le Limaçon, qui pour tout demanda,
Qu'on lui permit d'avoir ſon domicile
Sans ceſſe attaché ſur le dos;
Le Dieu lui répondit, la choſe eſt difficile,
Non pour moi, mais pour ton repos;
Ta demande eſt trop indiſcréte:
Ah! Seigneur, lui dit l'Animal,
J'aime mieux avec moi tranſporter ma retraite,
Quand j'y devrois être plus mal,
Que d'être chez autrui; d'ailleurs quel avantage
De fuir quand je voudrai le mauvais voiſinage!

Bien des gens pour même raiſon
Voudroient tranſporter leur maiſon,
Et trouvent le Limaçon ſage.

L'OUVRIER, ET L'IMAGE DE JUPITER.

FABLE XI.

UN Artiſan laborieux
Obligé de chommer des Fêtes & des jeux,
Qui lui faiſoient quitter trop ſouvent ſon ouvrage :
Se plaignant du Maître des Dieux,
Oſoit ainſi s'en prendre à ſa Divine Image.
Quoi, donc ; ſi-tôt que tu paroîs,
Il faut en tous lieux que tout ceſſe ?
Et c'eſt même avec grands aprêts
Qu'on fait célébrer ta pareſſe :
Cependant qu'eſt-ce que tu fais ?
Te voila dans ta niche avec aiſe & moleſſe,
Et de ton entretien nous payons tous les frais ;
Mais le Dieu, ſouriant, lui dit, pauvre imbécile,
Que ſerois-tu ſans moi ? je benis ton travail,
Je jaunis tes guérets, j'engraiſſe ton bétail ;
Je fais plus, je te rends agile,
Car ce tems de repos, dont tu me fais un tort,
Te délaſſe & te rend plus fort :

Tu viens dans le mal-aimé l'espérance & l'oubli,

Voilà l'homme en effet, dans son aveugle cœur,
Le bien lui semblant mal, & le mal un bonheur.

LES NOYERS.

FABLE XII.

L'Hiver par ſes plus noirs frimats,
Cruel Tyran de la nature,
Avoit déſolé nos climats,
Bois, Prez, Champs, Animaux en ſouffrirent l'injure;
Peu ſe ſauvérent du trépas.
Après ce funeſte ravage,
Les mortels, vifs ſur leurs beſoins,
Pour remédier au dommage,
Employérent bien-tôt & mille & mille ſoins;
Mais leur empreſſement leur nuiſit davantage,
Car tel qui veut le plus n'a ſouvent que le moins.
Un Homme de ce caractére,
Elevoit des Noyers, il veut les arracher
Aux ravages affreux que l'Hiver vient de faire;
Et d'une hache téméraire
Il s'obſtine à les ébrancher
Plutôt qu'il n'étoit néceſſaire:
Mais il n'en ſauva point. Son voiſin au contraire,
Homme prudent & modéré,
Qui ſe fioit à la nature
Toujours fidéle, & toujours ſure;

Laiſſa venir la ſéve, & tout fut réparé.

Admirable leçon ſur notre impatience,
Et ſur notre vaine ſcience ;
Du ſuc des végétaux orgueilleux poſſeſſeurs,
Nous y fondons trop d'eſpérance,
Nous nous croyons en droit de faire violence,
Aux ſuprêmes décrets des trois fatales Sœurs.
Craignons la fauſſeté de notre conjecture,
Notre raiſon nous trompe, & jamais la nature.

LE CHIEN COUCHANT, LA DAME ET LE PETIT CHIEN.

FABLE XIII.

UN Seigneur campagnard amateur de la chaſſe,
Avoit un Chien couchant qu'on ne pouvoit payer,
Quêtant avec ſageſſe, arrêtant avec grace,
Et qui raportoit ſon gibier,
Toujours ſain, & toujours entier;
Enfin c'étoit dans ſon eſpece,
Le Phœnix des Chiens du païs.
Pour ſon malheur, il venoit au logis
Une Dame chérie, une vive maitreſſe,
Qui dans la maiſon ordonnoit,
Et qui toujours avec elle amenoit
Un petit chien hargneux, objet de ſa tendreſſe:
Le Roquet, d'abord qu'il venoit,
Couroit à la loge du Bracque,
Et lui propoſoit une attaque,
Le bon Bracque ſe détournoit,
Rentroit au gîte, & s'y tenoit:

Il regarde en pitié l'indiſcret qui l'offenſe,
Et le dédaigne trop, pour en tirer vengeance.
Le Roquet, piqué du mépris
Que le Bracque faiſoit de ſon bruyant murmure,
Oſa lui faire une morſure,
Oh! pour le coup il y fut pris,
Il eût le coup de dent à double & triple uſure;
Auſſi-tôt voilà de grands cris,
La Dame accourt avec le Maître,
Bâtons de tous côtés ſur le malheureux Chien;
Aſſommez, dit la Dame, aſſommez-moi ce traître,
Le Chaſſeur immobile alors ne diſant rien:
Oüi, dit le Bracque, c'eſt fort bien
Eſt-ce ainſi, Maître ingrat que tu prends ma défenſe?
Eſt-ce donc là la récompenſe
Des ſervices qu'ici je te rends tous les jours?
Mais on n'écouta point de ſi juſtes diſcours,
La Dame juſqu'au bout voulut avoir vengeance.

Etrange opiniâtreté,
Qui va juſqu'à la frenéſie,
Belles, avez-vous donc droit de mort & de vie?
Je ſçai qu'on doit ceder à votre volonté,
Mais mettez-y de l'équité,
Equité n'eſt pas fantaiſie,
Et ſeieroit mieux à la beauté.

LA POULE, ET LES CANETONS.

FABLE XIV.

DEs œufs de Cane furent mis
Sous une Poule, & la bonne femelle
Les couvoit avec un grand zèle
Dans l'eſpoir d'avoir des petits.
Un beau matin, au lever de l'Aurore,
Elle vit la couvée éclore,
Sa joie auſſi-tôt éclata,
On battit de l'aîle, on chanta;
Jamais Poule ne fut ſi contente, & ſi fiere!
Mais ſa ſurpriſe fut entiere,
Quand à quelques inſtans de là,
Elle vit que la troupe alloit à la riviere.
Enfans, que veut dire cela?
Où courez-vous? quelle folie!
Venez ſur ce fumier, c'eſt là
Que vous trouverez votre vie:
Mais à meſure qu'elle crie,
Canetons de nâger, d'aller entre deux eaux;
De barbotter dans les roſeaux,

En un mot de ſuivre un génie
Que la Poule en couvant n'avoit pû leur ôter.

Quoiqu'on ſe donne de torture,
Rien n'eſt ſi fort que la nature,
On la voit toujours l'emporter.

LE LION ET LE RENARD.

FABLE XV.

LA premiere fois qu'un Renard
Aperçut le Lion, animal redoutable,
Il eut une peur effroyable,
Et s'enfuit bien loin à l'écart.
A quelque tems de là, le voyant reparoître
Avec un œil moins agité,
Il oſe un moment de ſon Maître
Enviſager la majeſté.
Il l'évite pourtant, mais avec moins d'allarmes;
A la troiſiéme fois il fuit plus lentement;
Puis à la fin s'accoutumant
A le conſidérer, il lui trouva des charmes,
Ou plutôt le feignit, & vint au compliment.
Les Renards n'en ſont jamais chiches;
Auſſi fut-il reçû très-favorablement.

Avec les grands, avec les riches,
Le flatteur eſt toujours ſûr de l'évenement.

LE VERGER, ET LA SOURCE.

FABLE XVI.

DAns un Valon, l'amour de la Nature,
Un Sage avoit pour tout treſor
Un Verger qui n'offroit que ſes fruits pour parure,
Charmes plus précieux que le marbre & que l'or.
Les arbres, ſur un ſol fertile,
Qu'une ſource abondante enrichiſſoit encore,
Preſentoient tour à tour l'agréable & l'utile.
Notre Sage étoit généreux,
Et les Dieux d'autant plus beniſſoient ſon ouvrage,
Qu'il ſoulageoit les malheureux,
Et faiſoit de ſon bien un vertueux uſage.
Chargé d'ans, il perdit le jour;
On lui donna des pleurs dans les lieux d'alentour.
Le petit bien vacquant arrondit l'héritage
D'un gros Seigneur; c'étoit un de ces Partiſans
Si renommés par leur pillage.
Adieu ſecours, adieu preſens,
Tels Pirates jamais ne furent bienfaiſans.

Celui-ci dès long-tems brûloit d'impatience ;
De détourner la Source en ſon vaſte jardin.
Le foible trop ſouvent ſçait par expérience,
Ce qu'il doit redouter d'un trop puiſſant voiſin.
Le Sage n'étant plus, cette injuſte entrepriſe
Fut hélas ! bien-tôt miſe à fin :
La Source à d'autres loix ſoumiſe,
Par des chemins nouveaux ſortit de ſon baſſin.
Ma ſœur, dit le Verger ; quelle eſt votre inconſtance ?
Ce ſéjour, où vos eaux conſervoient l'abondance ;
Ne peut donc fixer vos deſirs ?
Eſt-ce là le reſpect que vous faites paroître
Pour la mémoire d'un bon maître,
Dont nous faiſions tous les plaiſirs ?
Vous vous flattez déja qu'en jets-d'eau transformée,
Vous bondirez juſques aux Cieux,
Et de ce vain eſpoir follement animée
Vous trouvez votre ſort plus beau, plus glorieux.
Vous ſeconderez les ſoins d'un ami ſecourable,
Vous ne ſervirez plus qu'un riche faſtueux,
Bornée à fournir l'agréable,
Quittez-vous ſans regret un emploi vertueux ?
Non, dit la Source, j'en murmure ;
Tous les treſors de la Nature

Sont offerts aux hommes pour leur utilité ;
Mais ſi vous ſçavez quelle eſt leur foibleſſe,
Ils ne ſont ſervir la richeſſe
Que pour la ſotte vanité.

LE MOUTON, ET LE LOUP.

FABLE XVII.

UN Mouton qu'élevoit la fille d'un Fermier,
De la fenêtre d'un grenier
Voyoit paſſer un Loup, l'effroi de la contrée.
Bon jour donc, Monſieur le Boucher,
Vous irez à jeun vous coucher,
Si vous comptez de moi ce ſoir faire curée;
Je me mocque de vous, grincez-moi bien les dents,
Porte-toiſon vous fait la nique,
(C'étoit pour un Mouton des diſcours bien fendants,)
Auſſi le Loup lui dit : Si j'étois là-dedans,
Je te ferois chanter toute une autre muſique,
Adieu, conſerve-toi, tien-toi gras & diſpos,
Tu ſortiras peut-être un jour du domicile.

Etre fier dans un ſûr azile,
C'eſt être fier mal à propos.

LA LIQUEUR, ET LES DEUX VASES.

FABLE XVIII.

SOrtant de l'alambic, une Liqueur parfaite,
De ſes baumes exquis répandoit la douceur,
Et demandoit comme faveur,
A l'Artiſte qui l'avoit faite,
Qu'en deux Vaſes choiſis, il lui donnât retraite.
Ces Vaſes pourront bien, dit-elle, ſe vanter
Du dépôt de mon ambroiſie,
Mais ne laiſſez pas s'évanter
Les eſprits que je leur confie,
Du moins juſques au tems qu'il faudra me goûter.
Alors devenus plus aimables,
Même quand je n'y ſerai plus,
Ils répandront partout ces parfums agréables
Dont ils furent d'abord imbus.
L'Artiſte flatté de la gloire,
Que lui préſage la Liqueur,
Cherche dans ſon laboratoire,
Vaſes qu'il jugeoit dignes de cet honneur
Mais, differens de leur nature,

L'un conſerva toujours la Liqueur dans ſon ſein,
Elle y devint encore & plus douce, & plus pure;
L'autre, qui n'étoit pas ſi ſain,
Tourna l'Elixir en venin.

Cet apologue eſt la peinture
Des fruits de l'éducation;
Dans les uns ils ſont nouriture,
Dans les autres corruption.

LE JEUNE ENFANT, ET LE SCORPION.

FABLE XIX.

UN Enfant dans un pré, par récréation,
Couroit après des ſauterelles ;
Mais, un jour courant après elles,
Il penſa prendre un Scorpion.
L'Animal venimeux lui dit, jeune Embrion,
Ne me touche point, prens bien garde,
Vois-tu ce trait vangeur ; s'il faut que je le darde,
C'eſt fait de toi, tu périras ;
Indiſcret Mirmidon, vois à quoi tu t'expoſes ;

Mais on eſt ſouvent dans ce cas,
Faute de connoître les choſes,
On ſe met tous les jours à deux doigts du trépas.

LE ROI DE THEATRE, ET L'ECOLIER.

FABLE XX.

UN Ecolier avoit dans un Spectacle,
Goûté par-deſſus tout un Acteur renommé,
Qui ſe croyoit lui-même un prodige, un miracle,
S'eſtimant beaucoup plus qu'il n'étoit eſtimé.
Notre jeune homme en étoit ſi charmé,
Qu'il donnoit à l'Acteur le mérite & la gloire,
Des vers, des ſentimens récités de mémoire,
En un mot, il croyoit l'Hiſtrion un Héros,
C'étoit aſſurément bien croire;
Voilà comme toujours nous donnons dans le faux.
Notre Ecolier opiniâtre
Dans ſon erreur, dans ſes deſirs,
Epargna quelque tems ſur ſes menus plaiſirs,
De quoi traitter un jour l'Acteur qu'il idolâtre;
Il l'invite à dîner; le Monarque s'y rend;
Mais qu'il fut trouvé different!
Soit qu'il raiſonne, ou qu'il folâtre
Ce Roi n'avoit plus rien, ni de fin, ni de grand,
Il n'étoit plus ſur ſon Théâtre.

L'Ecolier en rougit... Combien eſt-il d'objets ;
Qu'il ne faut jamais voir de près.
On riroit bien ſouvent du plus grand Perſonnage ;
S'il découvroit ſes propres traits ;
Le maſque heureuſement eſt pris pour le viſage.

LE VAUTOUR, ET LE CHIEN.

FABLE XXI.

DEs timides oiſeaux deſtructeur redoutable,
Un Vautour croyant expier
Toutes les cruautés dont il étoit coupable,
Au Temple de Pallas alloit ſacrifier :
Il aporte à l'Autel la Victime ſanglante
Dont ſon bec vient d'ouvrir le ſein.
Un Mâtin, que la faim tourmente,
Feint d'abord d'aprouver un ſi pieux deſſein :
Mais cet avide Paraſite,
Voyant les dons offerts ; prit un ton hypocrite,
Et dit au Vautour : Penſez-vous
Apaiſer jamais le courroux
De la Divinité que votre aſpect irrite ?
Voyez l'affreux regard qu'elle lance ſur nous,
Elle rejette nos offrandes,
Croyez-moi fuïons de ces lieux,
Il ne faut point tenter les Dieux,
Leurs vengeances en ſont plus grandes.
A ces mots, le Chien d'emporter

Un bon morceau de la Victime,
Et le Vautour de s'y jetter ;
De prétendre ſa part, & de la diſputer,
Sans ſonger que c'étoit commettre un nouveau crime.

En vain quelques remords inſpirent au méchant
De réformer ſon caractere ;
L'occaſion la plus legere
Le rend à ſon premier penchant.

LE MAISTRE PAULMIER, ET SON ELEVE.

FABLE XXII.

UN Maître de Paulme en ſon art
Inſtruiſoit un jeune Novice
Très-agile à cet exercice,
Mais trop ardent ; & le Vieillard
Lui répetoit toujours : Pour devenir habile
Poſſédez-vous, ſoyez tranquile ;
Jouer trop vivement, c'eſt jouer au hazard,
La balle d'elle-même au Joueur vient ſe rendre,
Pour la juger, il faut l'attendre ;
Qui veut la prévenir, la perd le plus ſouvent.
Conſeils, que l'Ecolier ne pouvoit pas comprendre ;
Quand la balle voloit, il couroit au-devant,
Auſſi manquoit-il de la prendre.

Eſprits impatiens, voilà votre portrait ;
Dans un projet, dans une affaire
Hâtez-vous, tout devient contraire ;
Attendez, tout vient à ſouhait.

L'ASNON, ET SON PERE.

FABLE XXIII.

UN Aſnon dans un pré faiſoit mainte gambade,
Qui viſoient à la cavalcade ;
Et ſon pere étoit aſſuré
Qu'il ſeroit par ce fils un jour bien honoré.
Courage, diſoit-il, bien-tôt dans la carriere
Tu ſçauras te couvrir d'une noble pouſſiere,
Tu ſeras propre à tout, à courſe, à carouſel ;
En un mot, ta grande proüeſſe
Fera reſpecter ton eſpece ;
Et rendra ton los immortel.
Cependant l'Aſnon prit croiſſance ;
Mais à meſure qu'il croiſſoit,
Gentilleſſe de corps & de façons baiſſoit,
Tant qu'enfin il devint digne de ſa naiſſance.
Le Pere en parut affligé,
Et lui dit ; par quelle diſgrace
Faut-il que ta vertu s'efface ?
Qui peut t'avoir découragé ?
Je n'ai point perdu le courage ;
Lui répondit l'Aſnon, je n'en ai jamais eu ;
Que venez-vous ici me parler de vertu ?

Ce n'eſt point là notre partage.
Il eſt vrai qu'en notre bas âge,
Nous ſommes un peu plus legers ;
Mais ces talens en nous ſont courts, & paſſagers ;
Etre lourds c'eſt notre apanage.

Peres, pour vos enfans ſoyez moins prévenus ;
J'ai vû les plus jolis, francs bauders devenus.

LE VOYAGEUR DE RETOUR CHEZ LUI.

FABLE XXIV.

Après un grand & long voyage ;
Un homme en ſon païs ſe voyant de retour ;
Se fit une petite Cour
Des principaux de ſon Village,
Leur contant à tous chaque jour,
Quelque miracle, quelque tour,
Et toujours à ſon avantage.
Ces gens ſimples, de bonne foi,
Croyoient ce qu'il diſoit, & le trouvoient palpable ;
L'admirant tellement, qu'ils l'auroient élû Roi,
Si la choſe eût été faiſable.
Un Sournois un jour, Homme froid,
S'étoit fouré dans l'auditoire,
Et l'écoutoit chanter ſa gloire ;
D'un pied leger autant qu'adroit,
(Toute l'Eſpagne encor en garde la mémoire,)
Un ſoir, dit le Conteur, je ſautai le Détroit.
L'Auditeur ſouriant, ſe léve à cet endroit,
Et dit tout le monde vous croit ;

Mais

Mais qu'avez-vous besoin de nous faire une histoire,
Quand nous pouvons par vous toucher la chose au doigt ;
Tenez, sautez le Promotoire,
Le voilà devant vous ; & témoins de l'exploit
Nous publierons votre victoire.

Evitez de dire ces faits
Qui peuvent paroître incroyables ;
Quand même ils seroient véritables,
Il ne faut les conter jamais ;
Ne dites tout au plus que ceux qui sont probables.

LE VIEUX CERF, ET SON FAON.

FABLE XXV.

UN jeune Faon dit à son Pere,
Vous êtes plus fort que le Chien,
Vous pourriez dans votre colere
Facilement vous en défaire ;
Votre haute ramure en est un fier moyen ;
Pourquoi donc devant lui fuir d'un pas si rapide ?
J'ai des armes, dit le Daguet ;
Mais la nature & le destin
M'ont fait un cœur foible & timide ;
Quand j'entens aboyer, c'est ma peur qui décide ;
Mes pieds font ma défense, & je m'en sers soudain.

C'est un médiocre avantage,
Que la force sans le courage.

LE NAIN, ET LE GRAND HOMME.

FABLE XXVI.

UN Nain avoit eu le courage
D'attendre dans la foule un ſpectacle nouveau,
Qu'on diſoit devoir être beau ;
(Ces petits Hommes ont la rage
De ſe fourer partout ; c'eſt être bien peu ſage,
Ils y rencontreront quelque jour leur tombeau.)
Celui-ci, dans la preſſe, étoit fort à la gêne,
Il ne pouvoit rien voir, n'étoit point amuſé,
A tous momens perdoit haleine,
Et ſur le point d'être écraſé
Il ſe mit à crier : Meſſieurs, un peu de place,
J'en tiens ſi peu, c'eſt une grace
Que vous pouvez ſans vous incommoder,
M'accorder.
Un grand Homme entendant cette voix ſouterraine,
(Car on ne s'étoit pas aperçu qu'il fût là,)
Regarde à terre, & le diſtingue à peine :
Ouida, mon cher Enfant, ouida,
Venez, je veux bien vous permettre

LE VIEUX CERF, ET SON FAON.

FABLE XXV.

UN jour un Faon dit à ſon Pere,
Vous êtes plus fort que le Chien,
Vous pouriez dans votre colére
Facilement vous en défaire ;
Votre haute ramure en eſt un ſûr moyen ;
Pourquoi donc devant lui fuir d'un pas ſi rapide ?
J'ai des armes, dit le Druide ;
Mais la nature & le deſtin
M'ont fait un cœur foible & timide ;
Quand j'entens aboyer, c'eſt ma peur qui décide ;
Mes pieds ſont ma reſſource, & je m'en ſers ſoudain.

C'eſt un médiocre avantage,
Que la force ſans le courage.

LE NAIN, ET LE GRAND HOMME.

FABLE XXVI.

UN Nain avoit eu le courage
D'attendre dans la foule un ſpectacle nouveau,
Qu'on diſoit devoir être beau ;
(Ces petits Hommes ont la rage
De ſe fourer partout ; c'eſt être bien peu ſage,
Ils y rencontreront quelque jour leur tombeau.)
Celui-ci, dans la preſſe, étoit fort à la gêne,
Il ne pouvoit rien voir, n'étoit point amuſé,
A tous momens perdoit haleine,
Et fut le point d'être écraſé
Il ſe mit à crier : Meſſieurs, un peu de place,
J'en tiens ſi peu, c'eſt une grace
Que vous pouvez ſans vous incommoder,
M'accorder.
Un grand Homme entendant cette voix ſouterraine,
(Car on ne s'étoit pas aperçu qu'il fût là,)
Regarde à terre, & le diſtingue à peine :
Ouida, mon cher Enfant, ouida,
Venez, je veux bien vous permettre

Sur mes épaules de vous mettre.
Cet Homme assurément étoit doux & bénin :)
Puisque vous le voulez, lui répondit le Nain,
J'accepte l'offre, & je monte, & sans aucun obstacle,
Bien aucun que ces pas grands il voit tout le spec-
tacle.

[illegible]

Il n'est pas de feu aujourd'hui,
Qui souvent ne devore des épaules d'autrui ;
Il en veut de plus mâle, malgré la pesanteur,
Comme ont fait les fameux de Rome & de la Grèce,
Pour vaincre, & pour agir.

LE SERPENT, ET L'ANGUILLE.

FABLE XXVII.

UN jour une Anguille legere,
Diſoit au Serpent ſon compere :
Comme moi n'es-tu pas poiſſon ?
Il n'eſt point entre nous ſi grande difference ;
Pourquoi n'eſt-ce qu'à moi qu'on jette l'hameçon ?
Oh oh ! dit le Serpent, pour repouſſer l'offenſe,
La nature m'arma d'un dard,
Et ſi quelque indiſcret m'aprochoit par hazard,
Il ſentiroit bientôt l'éfet de ma vengeance.

On prend grand ſoin de ménager
Un méchant dont les traits peuvent ſe faire craindre,
Tandis que les bons ſont à plaindre,
Parce qu'impunément on peut les outrager.

LES PERDREAUX.

FABLE XXIX.

A Madame de B*** ſur ſon départ précipité.

Muſe, qui ſous ta douce loi,
Comblas de gloire La Fontaine ;
Muſe badine, inſpire-moi
Le reſpect preſenté par toi,
L'eſt bien mieux que par Melpomène,
Vien guider un timide Auteur
Dans cette fameuſe carriere,
Où d'un ton ſi doux, ſi flâteur,
Ton plus cher Favori chantoit la Sablière ;
Prête-moi ces tons raviſſans
Qu'admiroit la double Coline,
L'objet à qui je les deſtine,
Mérite le plus pur encens :
Il joint à ſa beauté par qui l'Amour enflame
Tout ce qui peut nous enchanter ;
Les talens de l'eſprit, les ſentimens de l'ame,
C'eſt B***, mais quoi ! je te vois héſiter !
Tu crains que ton pinceau ne trompe mon attente,
En traçant le portrait que je t'ai propoſé ;
La gloire de l'avoir oſé

Ne ſuffit-elle pas pour te rendre contente ?

DAns ce tems où l'Aſtre des Cieux,
Par ſa brulante ardeur flétrit les dons de Flore,
Et que pour nous payer des attraits qu'à nos yeux
Le Printems avoit fait éclore,
Il meurit de Cerès les treſors précieux;
De Perdreaux réunis une cohorte vive
De ſon guide fidéle accompagnoit les pas;
C'étoit une mere attentive
A veiller pour leurs jours, à choiſir leurs repas;
Sont-ils trop fatigués, à l'ombre de ſon aîle,
Elle leur communique une douce chaleur:
Ont-ils faim, autour d'une fleur,
Par ſon chant elle les apelle,
Leur offre des grains qu'elle pelle;
Et ſi le ſoigneux Aouſteron
Eſt à peu laiſſé ſur la terre,
Elle leur montre à vaincre en une douce guerre,
Et Sauterelles, & Moucheron;
Quelquefois, (& c'eſt grand dommage,
Mais que ne fait-on pas dans l'extrême beſoin ?)
Elle va détruire en un coin
De la ſage Fourmi l'induſtrieux ouvrage;
Et les Perdreaux alors, comme autant d'Argiens,

Dans deux mois nous faccés immolés par les Troyens.

Voilà donc notre République,
Comment le ton se mis heureux ;
Mais nous fûmes trop sévères
Contre ces états pacifiques.

Ils brûlaient de ces vents les brillans matelots,
Ravageant partout les flots ;
Ils pillaient ce détroit redoutable à la Perse,
Et de la ramille entière ils moissonnaient,
A la mort des Aquilons.

[illegible]

Ils [illegible] de faire,
[illegible] ;
[illegible]
[illegible].

LE LION, LE RENARD ET L'ASNE.

FABLE XXX.

A Certain Baudet gros & gras,
Un Renard propoſoit un ſoir la promenade :
Allons ſur ces côteaux, viens, ſui-moi camarade ;
Et Baudet de ſuivre ſes pas :
O de tout ſens cervelle dépourvue !
Que va faire un Aſnon avec un vieux Renard ?
Garre quelque fâcheux hazard ;
Le Renard ne fait rien ſans vue.
Les voilà donc partis, & dans une avenuë
Ils rencontrent un fier Lion ;
L'Aſne de ſe cacher, mais le Renard, Ah ! Sire,
En ſaluant le Roi, je venois pour vous dire,
Qu'à Votre Majeſté j'avois intention
D'offrir une proviſion,
C'eſt un Aſne bien gras dont je me ſuis fait ſuivre ;
Si vous voulez je vous le livre :
Ouida ; je l'aperçois, & je le mangerai ;
Mais c'eſt de toi d'abord que je veux me repaître ;

Dans l'instant le Renard fut pris & déchiré :
Il méritoit aussi de l'être.

Les gens en place, avec raison,
Profitent de la trahison,
Et prennent en horreur le traître.

L'ASNE, LE VAUTOUR, ET LE LOUP.

FABLE XXXI.

UN Aſne bleſſé ſur le dos,
La nuit n'avoit point de repos ;
Mais le jour il avoit un friche en ſa puiſſance,
En beaux Chardons très-abondant,
Et le Baudet dans ſa ſouffrance
Ne perdoit pas un coup de dent ;
C'eſt la bonne façon de prendre patience.
Un Vautour affamé qui le guettoit en l'air,
Croyant que c'étoit une proie,
Fondit bruſquement ſur ſa chair,
Et ſe voyant à même, ils'en donne à cœur joie.
Le nouveau Promethée eſſaie avec raiſon
De s'en débaraſſer à force de ruades ;
Mais il s'efforce en vain, le Vautour tenoit bon.
Les Spectateurs de ces gambades
Rioient de tout leur cœur, ſans ſecourir l'Aſnon.
Un Loup voyant le tout de la forêt prochaine,
S'écria triſtement, Je ſuis bien malheureux,
A peine me voit-on, qu'on crie à perdre haleine,

Et ce Vautour, qui devant eux
Fait tout le mal qu'il ſçauroit faire,
Loin qu'il excite leur colére,
Les met au comble de leurs vœux.

Le méchant qui mord, qui déchire,
N'a rien à redouter, pourvu qu'il faſſe rire.

LE LION, ET L'ESCLAVE.

FABLE XXXII.

UN ſuperbe Lion dans les Cirques de Rome,
Des Maîtres de la terre eut les yeux pour témoins,
Lorſqu'il vint ſans fierté fléchir aux pieds d'un Homme,
Dont il avoit reçu de ſecourables ſoins.
A ce trait éclatant de ſa reconnoiſſance,
Il ne borna pas ſon deſir;
Il ſe fit un devoir, il ſe fit un plaiſir
De le ſauver de l'indigence;
L'accompagnant partout, il ſçavoit attendrir
Le Spectateur, toujours prompt à les ſecourir!
Mais l'un de ces prétendus Sages,
(Qui même des vertus font ſouvent des défauts;
Et qui ne voyant rien qu'à travers des nuages,
Ne diſcernent jamais le vrai d'avec le faux,)
Dit au Lion, quelle foibleſſe!
D'un malheureux Eſclave être le compagnon,
C'eſt faire voir trop de baſſeſſe,
C'eſt avilir ta naiſſance & ton nom!
Mais le Lion répond, ô la fauſſe maxime!

L'ingratitude enfin n'eſt-elle plus un crime ?
Quand je languiſſois abattu,
Ce mortel vint m'offrir une main ſecourable ;
Ce n'eſt point le haut rang, c'eſt la ſeule vertu
Qui rend à mes pareils un ami reſpectable.

Le Lion ſe fit honorer
Par un ſi noble caractére :
Un Grand qui ſeroit tel, ſe feroit adorer ;
Mais par malheur il n'en eſt guére.

LE

LE BACHA, ET LE FRANÇOIS.

FABLE XXXIII.

UN François voyageoit, heureux ſi comme Uliſſe,
Parcourant differens climats
Il eût eu la prudence attachée à ſes pas,
Prompt à le retirer des bords du précipice !
Il arrive en Turquie, & chez un Ottoman,
Trouvant moyen de s'introduire,
Il ſéduiſit bien-tôt le riche Muſulman :
Un François qui veut plaire a l'art de tout ſéduire.
Par un acceuil flatteur, par de puiſſans ſecours,
Notre Turc lui marquoit une amitié ſincere,
Enchanté de ſon hôte, il eût pour lui complaire,
Prodigué ſes treſors, ſacrifié ſes jours :
Je loue un pareil caractere ;
Mais des cœurs ſi zelés ſont ſouvent malheureux ;
Le bien qu'ils font tourne contre eux,
C'eſt, je crois, pour cela qu'on n'en trouve plus guére.
Voici donc que notre François,
Par une audace ſans ſeconde,

Oſe de l'amitié violer les ſaints droits ;
(Car ils ſont tels par tout le monde.)
Bacha, lui dit-il, un beau jour,
Dois-je croire pour moi votre amitié parfaite ?
J'en oſe demander une preuve complette,
Montrez-moi les objets de votre tendre amour,
Sans vous cauſer de jalouſie ;
Ne puis-je contenter un curieux deſir ?
Je ne veux qu'admirer ces beautés que l'Aſie
Vit naître pour votre plaiſir ;
Rempliſſez mon ſouhait, il y va de ma vie.
Le Bacha frémit, mais enfin
Quoique ce ſoit un coup qui lui perce le ſein ;
Il apelle un Eſclave, il lui parle, il ordonne
Que ſon Serail s'ouvre ſoudain ;
L'Eſclave obéit & friſſonne
De la nouveauté du deſſein.
Au ſignal, vingt beautés ſe hâtent de paroître ;
Et ſans ſe prévaloir des charmes les plus doux,
Elles vont humblement fléchir aux pieds du Maître.
Ah ! belles, quel état ! non, c'eſt à vos genoux,
S'écria le François, que nous devons tous être.
Mais le Turc les renvoie, & s'adreſſant au traître
Qui lui reprochoit ſa rigueur,
Pour toi, je te devrois peut-être
Charger de toute ma fureur ;

Mais va, je reconnois ma faute ;
Sors de ces lieux, fui pour jamais,
Si quelque jour j'ai beſoin d'hôte,
J'en choiſirai de plus diſcrets.

Ce Turc eſt-il digne de blâme ?
Non, & je ſuis de ſon avis :
Non pas pour renfermer la Femme ;
Mais pour chaſſer de tels Amis.

LA SOURIS, ET SES PETITS.

FABLE XXXIV.

UN Chat matois & meurtrier,
Se joüoit avec ſon gibier,
C'étoit une Souris que d'une adroite patte,
Il laiſſoit échaper, qu'enſuite il arrêtoit,
Puis d'une façon délicate,
Il la prenoit & l'emportoit,
Seulement pour changer de place,
Et là le jeu ſe répétoit
Avec nouvelle adreſſe, avec nouvelle grace.
Une mere Souris près de ſes Souriceaux,
Dans un coin du grenier où ſe paſſoit la ſcéne;
Regardoit ces tours avec peine,
Car elle en prévoyoit & la ſuite & les maux;
Mais ſes Petits, ſans voir la conſéquence;
Rioient de tous ces jeux qu'ils croyoient innocens,
Et vouloient s'y mêler faute d'expérience:
Mais la Mere leur dit, avez-vous perdu ſens?
Ne voyez-vous pas que le traître,
Quand quelqu'une de nous tombe ainſi dans ſes lacs;

Commence par jouer, finit par ſe repaître.
Gardez-vous bien de cet apas.

Quel vaſte champ pour la Morale!
Que de points différens pour notre inſtruction!
Quelques attraits flateurs, que l'aparence étale,
On ne ſçauroit garder trop de précaution.

LE PAON, ET LE PETIT OISEAU.

FABLE XXXV.

DAns une riante valée,
Toute la troupe des Oiſeaux,
Tenoit un jour ſon aſſemblée,
C'eſt comme parmi nous les Etats Généraux;
Il étoit queſtion d'élire
Un d'entr'eux pour Chef de l'Empire;
En un mot de choiſir un Roi.
Les Electeurs prirent ſéance;
Et ſi-tôt qu'on eut fait ſilence,
Le Paon ſe léve, & dit je crois que c'eſt à moi,
Meſſieurs, que vous devez donner la préférence;
La beauté de mes traits vous en preſcrit la loi,
A ces mots, déployant ſon radieux plumage,
Il en fait à leurs yeux un ſuperbe étalage;
Voyez, voyez Meſſieurs, & ma taille & mon air;
C'eſt à ce brillant avantage
Que l'Epouſe de Jupiter
A donné ſon divin ſuffrage.
Charmé d'un diſcours ſpécieux;
Chacun étoit près de le croire;

Mais un petit Oiſeau prudent, judicieux,
Qui mieux que le Hibou mériteroit la gloire
D'être auprès de Minerve élevé dans les Cieux,
Lui dit, vous nous contez une plaiſante Hiſtoire;
Qu'eſt-ce qu'un Roi, Meſſieurs, qui n'a que la beauté,
Il en faut un qui veille à notre ſureté,
Un favori de la Victoire.
L'Aigle, ce fier ſupport du Souverain des Dieux,
Qui porte ſa foudre en tous lieux,
Mérite ſeul qu'on le choiſiſſe;
Toute autre élection irritant ſon courroux,
Si pour punir notre injuſtice,
Il venoit à fondre ſur nous,
Le Paon nous pouroit-il garantir de ſes coups!
Il n'en fallut pas davantage,
La Troupe élut l'Oiſeau de grand renom,
Et renvoya le Paon avec ſon beau plumage
A la Toilette de Junon.

LA LINOTTE.

FABLE XXXVI.

AU trébuchet un beau matin,
Un Pâtre prit jeune Linotte,
La bête priſe fut bien ſotte,
Et diſoit dans ſon chant, quel ſera mon deſtin ?
Si-tôt qu'à la ferme il arrive,
Attachant d'un long fil la femelle plaintive,
L'Oiſeleur ſans pitié la donne à ſon enfant ;
Le petit drole triomphant
S'en ſaiſit, & contre l'uſage,
Ne lui fit aucun mal, ç'eût été grand dommage :
Mais quoi qu'elle eût tout à ſouhait,
Elle n'étoit point ſatisfaite,
Et minutoit l'inſtant de ſa retraite ;
Elle y parvient enfin ; le petit indiſcret
Tenant foiblement la fiſcelle,
L'Oiſeau s'envole à tire d'aile,
Entraîne ſon lien dans un épais boſquet ;
Mais qu'en arriva-t-il ? la corde
Dans des branches s'entortilla,
La Linotte gémit, cria miſéricorde,
Mais il fallut demeurer là.

Alors reconnoiſſant ſa faute ;
Qu'avois-je à faire de m'enfuir ?
Je vivois doucement, j'avois un ſi bon Hôte ;
Maintenant il me faut mourir.

Doit-on avoir grande conſtance
Pour ſuporter un mal leger ?
Non ; pourquoi donc vouloir changer ?
Il vaut mieux prendre patience.

L'EMPEREUR, ET L'ARC.

FABLE XXXVII.

UN Empereur de Tartarie,
Auſſi vaillant Guerrier qu'injuſte Potentat,
Par une Fléche en un combat,
D'un puiſſant adverſaire avoit tranché la vie :
Il vint remercier ſes Dieux,
D'avoir à ſon Rival fait mordre la pouſſiere,
Et ſur un tapis précieux
Plaça près de l'Autel la Fléche meurtriere.
L'Arc qu'un Eſclave vil portoit non-chalamment ;
Oſa d'une humble voix briguer ſa récompenſe,
Cette Fléche ſans moi reſtoit ſans mouvement,
Et n'auroit pû, Seigneur, ſervir votre vengeance.
Ah ! dit le Cam, quelle inſolence !
Elle aura ſon prompt châtiment.
Tu crois donc du combat avoir ſeul l'avantage ?
Hé bien, ſois à jamais banni de mes Etats ;
Pour Arc je ne veux que mon bras ;
Et la Fléche ſuffit pour ſervir mon courage.

Bien connoître la Cour eſt un des plus grands Arts,
Il faut ſçavoir des Rois ménager les caprices,
C'eſt vouloir s'expoſer à de fâcheux hazards,
Qu'oſer à contre-tems étaler ſes ſervices.

LE CORBEAU, ET LE PAYSAN.

FABLE XXXVIII.

UN Orfévre avoit eu l'adreſſe
D'inſtruire un Corbeau familier,
Qui parloit comme un Bachelier;
Le Peuple autour de lui faiſoit ſouvent la preſſe.
Rengorgé ſous ſon manteau noir,
Notre Animal placé ſur le bord du comptoir,
Faiſoit briller ſa Rhétorique.
Le jargon d'un pareil Oiſeau
Attiroit au Marchand mainte & mainte pratique;
Et l'on n'apelloit ſa boutique
Que la boutique du Corbeau.
A ce nom un Manant croyant le Corbeau maître
De l'or & de l'argent qu'il y voyoit paroître,
S'aproche avec reſpect, & le traite en patron.
Il ne venoit jamais de ſon ſéjour champêtre,
Que pour lui porter quelque don,
Flâté par l'eſpoir ridicule
Que cet Animal complaiſant
Avec uſure un jour payeroit ſon preſent;
Un intérêt avide eſt aiſément crédule.

Seigneur, lui dit-il, un beau jour,
Je ſuis près d'établir ma Fille,
Elle eſt vraiment vive & gentille,
Et moi qui, comme on dit, vous fais ſi bien ma cour,
Je ne vous demande en retour,
Que quelque piece de vaiſſelle,
C'eſt pour vous une bagatelle :
Il eſt vrai, lui dit l'autre, & je t'en ferois don
Tant je ſens de reconnoiſſance ;
Mais de ce que tu vois rien n'eſt en ma puiſſance,
Je n'en ſuis que le prête-nom.

Cette ſincerité me paroit admirable,
Je connois plus d'un important
Qui n'en dira jamais autant,
Il voudra juſqu'au bout tromper le miſérable.

LES DEUX GRENOUILLES.

FABLE XXXIX.

Deux Citoyennes d'un Marais
Desseché par l'ardeur brûlante
Du Soleil, qui des Cieux y lançoit mille traits ;
Etoient près d'expirer d'une soif dévorante.
Attendrons-nous sur cet aride bord,
Que le Destin qui nous menace,
Daigne nous accorder la mort,
Comme un plaisir, comme une grace ?
Allons, dirent-elles, tentons
De chercher dans d'autres cantons
Quelque remède à notre peine ;
Nous rendons, en fuyant, notre mort incertaine ;
En restant, nous la méritons.
Grenouilles, c'est bien fait, pour trouver des ressources
Il ne faut point s'abbattre, & céder à ses maux ;
Quittez vos joncs brûlés, vos arides roseaux ;
Votre courage seul fera jaillir des Sources.
Elles partent donc toutes deux,
D'un pas foible, mais courageux ;
Elles traversent une plaine ;

Juſques-là, ni Ruiſſeau, ni Source, ni Fontaine;
Allons, courage encor, ne nous rebutons pas;
Je crois apercevoir là-bas,
Dit l'une, les murs d'une Ferme;
Embraſſons-nous, ma Sœur, oüi nous touchons au terme
Qui va nous ſauver du trépas.
Sur cela de ſauter & de doubler le pas;
Nous allons ſurément y trouver une Mare.
On arrive enfin, mais hélas!
La Mare étoit à ſec, & le Soleil barbare
Avoit fait en ces lieux d'auſſi cruels dégâts;
Elles en verſérent des larmes;
Mais ſans ſe rebuter, voici
Un puits, s'écria l'une, allons, jettons-nous y;
Nous mettrons fin à nos allarmes;
Mais l'autre lui répond, tout doux;
Quand nous ſerons dedans, comment ſortirons-nous?
Faiſons mieux, on tire ſans doute
Beaucoup d'eau de ce Puits; cachons-nous à côté,
Nous en aurons toujours quelque petite goutte,
Le terrain à l'entour eſt encore humecté;
Reſtons enfin, quoi qu'il en coûte,
C'eſt à ſouffrir un peu; mais, ſans comparaiſon,
Nous ſerons mieux qu'à la maiſon;
D'ailleurs, il fera de la pluye,
Le tems contraire prendra fin,

La Mare viendra dans ſon plein ;
Nous en ferons notre Patrie ;
Il vaut mieux être mal, ſi c'eſt notre deſtin ;
Que perdre tout-à-fait la vie.

Que de courage & de bon ſens !
Allez Grenoüille, mon amie,
Les Hommes quelquefois dans leurs périls preſſans ;
N'ont pas tant de Philoſophie.

LE FURIEUX, ET LE MIROIR.

FABLE XL.

UN Homme d'un orgueil outré,
Dès ſes plus jeunes ans, pétulent & colére,
Fut avec ſoin gardé dans un lieu retiré,
Où l'on croyoit enfin dompter ſon caractére.
Son gardien eut ordre un jour,
De le tirer de ſon obſcur ſéjour;
Et de l'amener chez ſon Pere;
Mais notre Homme y porta ſa fureur ordinaire:
Il ſe vit en entrant debout dans un Miroir;
Et comme il ignoroit que c'étoit ſa figure,
Il trouva que l'objet manquoit à ſon devoir,
D'avoir en ſa preſence une fiere poſture:
Comment, lui dit-il, inſolent,
D'où peut te venir tant d'audace?
Tombe à mes pieds, voila ta place;
Et dans ce tranſport violent
Il veut le maltraiter, frape, & caſſe la Glace;
Mais au lieu d'un objet qu'il avoit vû d'abord,

Il en vit trente & davantage ;
Qui tous, le poing levé, défioient ſon courage ;
Et l'inſultoient encor plus fort.

Lorſque la colére eſt extrême ;
Elle tourne contre elle-même.

LES PRETENDUS CONNOISSEURS.

FABLE XLI.

CErtain curieux de Tableaux,
Dans une galerie en avoit un grand nombre,
Là placés dans un jour ni trop clair, ni trop sombre,
Ils étoient honorés du nom d'Originaux,
Car chez les Amateurs c'est chose principale,
Sur tout quand il s'y joint un air de vétusté.
Je respecte l'antiquité,
Je n'aime point qu'on la ravale ;
Mais est-elle toujours égale ?
Non, sans quelque défaut il n'est point de beauté.
Homere quelquefois sommeille,
Et ce n'est pas une merveille
Que dans un Art en tout pareil
Appelles quelquefois s'abandonne au sommeil.
Mais revenons à nôtre affaire.
Notre Homme dans un inventaire,
Un jour avoit crû remarquer
Un Tableau d'un beau caractere ;

Jugez s'il voulut le manquer.
Il faut d'abord vous expliquer
Ce que c'étoit que la merveille.
On n'y connoiſſoit rien ; tout étoit ſi confus
Qu'on n'y voyoit que du noir, & rien plus,
Pas ſeulement un bout d'oreille ;
Mais du noir, vraiement c'eſt le beau ;
A quelque prix qu'il ſoit il me faut ce Tableau.
Combien vaut-il ? ſur ſon extaſe,
Le prix doubla ; ſa docte emphaſe
Lui fit achepter cher ce bizare morceau :
Pour rendre ſa gloire complette,
Il fait chez lui convier ſes amis,
Non, pour demander leurs avis,
Mais pour faire aplaudir à ſa nouvelle emplette.

A l'aſpect du Tableau, voilà mes gens ravis ;
Quelle touche ! dit l'un, quelle expreſſion vive !
Quelle imitation ! quelle grace naïve !
Ah ! dit l'autre, quel coloris !
Voyez-vous ce torrent, avec quelle furie
Il rompt ; il fait rouler ces morceaux de rocher,
Ces arbres qu'il vient d'arracher,
Et qu'il pouſſe dans la prairie.
Où donc, dit le premier, où portez-vous les yeux ?
Ce torrent, ce ſont les cheveux
D'une Danaé qui repoſe,

Quand Jupiter. . . Voici bien autre choſe,
Une Danaé ! quoi cela ?
Vraiement vous me la donnez belle ?
Oui, Danaé ; je le ſoutiens, c'eſt elle,
Et ces arbres couchés que vous croyez voir là,
Sont ſes jambes ; voyez quelle chair naturelle,
Jamais le Titien n'en fit comme en voilà.
Allez, ignorans, dit le Maître,
Vous ne voyez ici paroître,
Ni Danaé, ni jambes, ni torrent,
C'eſt d'Uliſſe & d'Ajax le fameux different ;
Voilà ce que cela doit être.

Hé bien, on juge tous les jours
Avec cette aſſurance, avec cette juſteſſe ;
Je gémis ſouvent des diſcours
Que j'entends faire en toute eſpece ;
Ignorance & prévention
Font en tout la déciſion.

LES GRIVES.

FABLE XLII.

DAns le tems que Bacchus répand à pleines mains
Ses dons ſi chéris des humains ;
Un gros eſſain de jeunes Grives
Oſa de ſon païs abandonner les rives,
Pour venir piller nos raiſins.
Dès que Vendanges furent faites,
Peu regagnérent leurs retraites,
Le Filet, la Pipée & le Plomb meurtrier,
Ne leur firent point de quartier ;
Le peu qui ſe ſauva de ce fatal voyage,
Revint dans ſon païs charmé de le revoir ;
Pour remplir un juſte devoir,
Les Grives de leur voiſinage
Vinrent les viſiter, & ſur leur embonpoint,
Sur la beauté de leur plumage,
Commençoient des diſcours qui ne finiſſoient point.
La Caravanne après ſon infortune,
Ne ſouffrant qu'à regret la harangue importune :
Tréve de complimens, dit-elle ; par quel ſort
Nous revenons enfin au port ?
Quel bonheur de trouver pour jamais notre azile ;

Après tant de travaux & de périls preſſans ;
Nous partimes plus de deux mille ;
Et nous ne revenons tout au plus que deux cens.

Heureux, diſoit un ſage Prince, *
Qui du Peuple François fut autrefois l'amour,
Heureux le Gentilhomme au fonds de ſa Province ;
Qui vit en paix ſans connoître la Cour ;
On riſque beaucoup en voyage,
A la Cour encor davantage,
Les vents inceſſamment y ſoulévent les flots ;
Moins de bien & plus de repos.

* Henry IV.

L'ARBRISSEAU, ET LE FLEUVE.

FABLE XLIII.

DEs Arbriſſeaux voiſins d'un Fleuve impétueux,
Lui demandoient un jour en quels climats du monde,
Il couroit à flots écumeux
Porter le tribut de ſon onde ;
Après avoir baigné des champs délicieux,
Ou par moi la richeſſe abonde,
Où mille attraits brillent aux yeux,
Bornant au ſein des mers ma courſe vagabonde,
Je vais jouir, dit-il, d'un deſtin glorieux.
L'un de ces Arbriſſeaux qu'anime l'eſpérance
D'acquerir de la gloire, & de trouver des lieux
Qui ſoient de ſes travaux la digne récompenſe,
Demande au Fleuve du ſecours ;
Réſolu de le ſuivre en ſon rapide cours,
Il s'éforce, il s'arrache au terrain qui l'enchaîne ;
Les autres qui craignoient la peine,
N'oſérent imiter ce généreux deſſein.
Notre Voyageur intrépide,

Dans l'eſpoir d'un noble deſtin,
S'abandonne à l'apui du Fleuve qui le guide;
Il eſſuya divers combats;
Mais en ſortant vainqueur par la perſévérance
Dans un terrain fertile & gras,
Il s'arrête & reçoit le prix de ſa conſtance.
Vos deſirs par le ſort ſeront toujours trahis,
Mortels, que le péril étonne,
Notre arbriſſeau devint un Arbre de Dodone;

Nul n'eſt Prophète en ſon païs.

LE SERPENT, LA GRENOUILLE, ET LES INSECTES.

FABLE XLIV.

Grillon, Cigale, & Sauterelle
Se moquoient un jour d'un Serpent
Qu'ils voyoient ſur l'herbe rampant,
Même ils étoient tout près de lui faire querelle.
En effet, dirent-ils, voyez quel animal,
Toujours couché, preſque immobile,
Notre troupe eſt bien plus agile,
De plus, nous ne chantons pas mal.
Alors pour faire voir leur talent, leur génie,
Grillon part d'une ſimphonie,
Cigale joint ſa voix, Sauterelle ſes bonds,
Une Grenouille même abandonne ſes joncs,
Pour venir chanter ſa partie :
Mais bien-tôt le Serpent debout
Uſa de ſa force élaſtique,
Elevé ſur ſa queue il regarde partout,
Siffle, & fond en trois tems, ſur le cœur de muſique.
Je vous laiſſe à penſer quelle fut leur terreur ;
On voulut ſe ſauver, mais il fut impoſſible,
Le Serpent fut irrémiſſible ;

Et par un prompt trépas il punit leur erreur.

Il ne faut pas qu'on ſe figure
Qu'un modeſte maintien ſoit la marque d'un ſot ;
L'Homme d'eſprit eſt humble, & ſouvent ne dit mot ;
Mais il ſçait repouſſer l'injure.

LE LAC ET LES NUAGES.

FABLE XLV.

UN Lac d'une immenſe grandeur
Etendoit au loin ſes rivages ;
Armés d'Ancres jamais cordages
N'avoient pû de ſes eaux ſonder la profondeur ;
Mainte Cité, divers Villages
Qui ſervoient à parer ſes bords,
En recevoient pour prix d'utiles avantages ;
La Pêche & le Commerce enrichiſſoient leurs Ports.
Malgré cette haute fortune,
Ce Lac que chacun regardoit
Comme le Rival de Neptune,
De rien ſouvent s'intimidoit ;
Le moindre vent, le moindre orage
Qu'il entendoit gronder ſur ſon humide plage,
Lui cauſoit des frémiſſemens,
Il croyoit tous les Elémens
Enſemble conjurés contre ſon apanage.
Foibleſſe indigne d'un grand cœur !
Et de quoi peut guérir la peur ?
Il voit ſur le ſommet d'une haute montagne
D'épais Nuages s'aſſembler,

Prêts à fondre dans la campagne ;
Cet aſpect le force à trembler ;
Troublé d'une frayeur extrême,
Il croit voir la montagne même
Qui s'avance pour l'accabler.
Lac inſenſé, ce qui cauſoit ta peine
Rend ton deſtin encor plus beau ;
Tu vois un déluge nouveau
Qui vient accroître ton domaine.

Attendons l'avenir ſans nous en affliger ;
Si le mal eſt certain, la peur qui nous poſſéde
Augmente à nos yeux le danger,
Et ne nous permet pas d'en chercher le remède.

LE MARCHAND ESCLAVE, ET SON PATRON.

FABLE XLVI.

UN utile talent ſe porte au bout du monde,
En tous lieux il peut nous ſervir ;
L'injuſtice du ſort, l'inconſtance de l'onde,
Rien ne ſçauroit nous le ravir.

UN Avare Marchand, ſur le ſein de Neptune,
Voyageoit avec ſon treſor ;
L'inſatiable ſoif de l'or
Lui faiſoit riſquer ſa fortune,
Dans le trompeur eſpoir de l'augmenter encor ;
Téméraire deſir, étrange frénéſie !
Que rien ne peut jamais éteindre ni tarir ;
Trop ſemblable à l'hydropiſie,
La mort ſeule peut le guérir !
Sur les Côtes de Barbarie
Notre Homme vit périr ſes biens & ſes Vaiſſeaux,
Il échapa lui ſeul à la fureur des eaux ;
Un Bey le fit Eſclave, & lui donna la vie.

Privé de ſon treſor & de ſa liberté,
Il fallut rapeller ſes talens, ſon génie,
Et réparer par l'induſtrie
Les pertes de l'avidité.
Le ſuccès répond à ſes vuës;
Il trace de beaux plans de maiſons, de jardins,
Choſes que dans ces lieux lointains,
On n'avoit encor jamais vuës.
Un des plans fut executé,
Et le Patron charmé de cette nouveauté,
Dans le riant ſéjour conduiſit ſa Maitreſſe;
La Belle dans ce lieu fait pour la volupté,
Sentit nouveaux plaiſirs & nouvelle tendreſſe,
Et par de riches dons tous deux ſe ſignalant,
Ils firent au Marchand retrouver la richeſſe,
Tôt ou tard le prix du talent.

LE BARBET, ET LES ROQUETS.

FABLE XLVII.

UN Barbet, ſous un Maître habile,
Avoit apris des tours charmans,
Et des Habitans de la Ville
Il s'attiroit partout les aplaudiſſemens.
Docile au moindre ſigne il ſembloit tout comprendre;
C'étoit un merveilleux Acteur,
Sçachant d'ailleurs ſe faire entendre
Mieux que n'eût fait un Orateur.
Un beau jour ayant la manie
De vouloir ſe faire admirer
De ce que nous nommons la bonne compagnie,
Dans un riche Palais il oſa pénétrer.
Le nouveau Roſcius entre donc ſur la Scène,
Fait un ſalut à la Romaine,
Et jappe un compliment pour annoncer ſes tours;
Mais voilà les Roquets auſſi-tôt en émeute,
La Dame du logis en avoit une Meute,
Et l'Orateur perdit le fil de ſon diſcours.
Ne pouvant avoir audience,

Aux

Aux gambades il eut recours,
Mais Roquets d'aboyer toujours;
Même avec plus de violence,
Loin de leur impoſer ſilence,
Chacun vanta la voix des Médors, des Marquis;
On leur trouva le goût exquis,
Ils furent ſeuls fêtés, & dans tout l'Auditoire
Il paſſa pour conſtant qu'il n'eſt point de la gloire
Des Chiens de qualité d'avoir le moindre acquis.

Ce qu'on penſe des Chiens n'iroit-il point au Maître?
Mais non; le Grand Seigneur eſt tout ce qu'il veut être.

LA MOUCHE.

FABLE XLVIII.

UNe Mouche gourmande, à force de manger,
Etoit près de perdre la vie;
Mais ſans s'étonner du danger
Avec courage elle s'écrie:
Puiſqu'on ne peut toujours demeurer ici-bas;
Qu'on n'éprouve y reſtant que maux & que miſere;
Quand on a fait ſi bonne chere,
Il eſt doux de paſſer le pas.
La Mouche, vous n'y ſongez guére;
C'eſt un cruel moyen de ſortir d'embarras.
HORACE, je le ſçais, donne pour Loi ſuprême
De ſortir de la vie ainſi que d'un repas;
Mais pour moi je voudrois un parti moins extrême;
Ce ſeroit de tous deux que l'on ne ſortît pas.

LA VIEILLE CHIENNE.

FABLE XLIX.

UNe Chienne en naiſſant avoit eû nom Follette,
Et tous ſes agrémens juſtifioient ſon nom;
C'étoit une Chienne parfaite,
De la ſeule parole il lui manquoit le don:
Elle étoit badine & legére,
Une foule d'Amans ſuivoit partout ſes pas;
Quand on eſt dans l'âge de plaire,
Peut-on faire
Trop d'uſage de ſes apas?
Non non; une beauté, qui ſuivroit le contraire,
En ſeroit comptable à Cythére,
Vénus ne le pardonne pas,
Et ſi vous en doutez, liſez les Opéras.
Mais le tems qui s'échape, & jamais ne s'arrête,
Sur la pauvre Follette exerça tous ſes droits;
Ce n'étoit plus comme autrefois
L'objet d'une tendre conquête;
C'étoit une vilaine bête,
Graſſe, lourde, éclopée, & réduite aux abois;
Malgré cela, bien-loin d'avoir un maintien ſage;
Follette du ſoir au matin

Avoit le ton du badinage,
Ce ton minaudier, enfantin,
Qui ne sied pas même au jeune âge.

Que de Follettes aujourd'hui
Ne sont plus que de vieilles folles!
Non qu'il faille affecter l'ennui,
Mais tous les âges ont leurs rôles.

LA NYMPHE, ET L'ABEILLE.

FABLE L.

D'Ans ces Jardins charmans les délices de Flore,
Tous les jours une Abeille au lever de l'Aurore
Venoit en voltigeant en recueillir les pleurs,
Et tirer avec ſoin le ſuc de mille fleurs
Que Zephire y faiſoit éclore.
D'autre part une Nymphe, & ſans choix & ſans goût,
Venoit cueillir ces fleurs nouvellement écloſes,
Et pouſſ en répandre partout,
Elle auroit moiſſoné les Rofiers & les Roſes.
Un jour en formant un bouquet
Elle voulut prendre un Oeillet
Où l'Abeille étoit attachée:
Fui, lui dit la Nymphe en fureur,
Laiſſe-moi cueillir cette fleur,
Ta bouche impure l'a ſechée.
Mais l'Abeille auſſi-tôt: Nymphe, je ſuis fachée
D'éprouver de ta part cette injuſte rigueur;
Car enfin, eſt-ce que l'uſage
Que tu fais de ces Fleurs vaut celui que j'en fais?

Je ne leur cauſe aucun dommage ;
Et tu les détruis pour jamais.
Envain tu vantes les offrandes
Que tu preſentes de ta main,
Le ſoir voit mourir les Guirlandes
Que tu compoſes le matin :
Mais moi, la liqueur que j'exprime
De ces Fleurs qu'on me voit toucher,
Je la rends d'un goût ſi ſublime,
Que l'Ambroſie à peine en pouroit aprocher.

Voilà juſtement la peinture
De l'habile Ecrivain, du Sçavant ſans eſprit ;
L'un n'offre du ſçavoir que le faſte & l'enflure,
Il en charge tout ce qu'il dit :
L'autre qui l'analyſe avec poids & meſure,
N'en met que le précis dans tout ce qu'il écrit ;
Ce n'eſt Homére ni Virgile,
C'eſt le ſuc de leurs fleurs que ſa plume diſtile,
Et l'âpre Sçavant les détruit.

FIN.

TABLE

Des Fables contenuës en ce Livre.

LE Sultan, & le Visir, page 6
Le Lion, le Renard & l'Homme, 12
Le Serin, 17
La jeune Fille & la Corme, 23
Les Chiens, & le Maître-d'hôtel, 29
L'Oiselier, & le Rossignol, 36
L'Aurore, & le Coq, 38
Le Château, & la Ferme, 42
Le Rocher, & les Flots, 48
Jupiter, & les Animaux, 53
Les deux Ruisseaux, 57
Le Chien, & la Statuë, 59
Le Sanglier, & le Renard, 61
Le vieux Cheval, & le Poulain, 62
Le Payſan, & la Riviere, 64
Le Rat, & le Bœuf, 66
Les Serins, & l'Hirondelle, 67
Les deux Loups, 69
Jupiter, & le Limaçon, 71
L'Ouvrier, & l'Image de Jupiter, 73

TABLE.

Les Noyers, 75
Le Chien couchant, la Dame, & le petit Chien, 77
La Poule, & les Canetons, 79
Le Lion, & le Renard, 81
Le Verger, & la Source, 82
Le Mouton, & le Loup, 85
La Liqueur, & les deux Vaſes, 86
Le jeune Enfant, & le Scorpion, 88
Le Roi du Théâtre, & l'Ecolier, 89
Le Vautour, & le Chien, 91
Le Maître Paulmier, & ſon Elève, 93
L'Aſnon, & ſon Pere, 94
Le Voyageur de retour chez lui, 96
Le vieux Cerf, & ſon Faon, 98
Le Nain, & le Grand-homme, 99
Le Serpent, & l'Anguille, 101
Le Poiſſon, & les Arbres, 102
Les Perdreaux, 104
Le Lion, le Renard, & l'Aſne, 107
L'Aſne, le Vautour, & le Loup, 109
Le Lion, & l'Eſclave, 111
Le Bacha, & le François, 113
Les Souris, & ſes Petits, 116
Paon, & le petit Oiſeau, 118

TABLE.

La Linotte, 120
L'Empereur, & l'Arc, 122
Le Corbeau, & le Payſan, 124
Les deux Grenoüilles, 126
Le Furieux, & le Miroir, 129
Les prétendus Connoiſſeurs, 131
Les Grives, 134
L'Arbriſſeau, & le Fleuve, 136
Le Serpent, la Grenoüille, & les Inſectes, 138
Le Lac, & les Nuages, 140
Le Marchand Eſclave, & ſon Patron, 142
Le Barbet, & les Roquets, 144
La Mouche, 146
La vieille Chienne, 147
La Nymphe, & l'Abeille, 149

Fin de la Table.

APROBATION.

J'AI lû par l'Ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit, qui a pour titre *La Verité Fabuliſte, avec un Recueil de Fables*; je crois que le Public y trouvera des images vives & nouvelles, qui pourront lui plaire, autant par les graces de l'expreſſion que par la ſageſſe de la Morale. Fait à Paris ce ſixiéme Mars mil ſept cens trente-deux.

DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il apartiendra, SALUT. Notre cher & bien amé le Sieur DELAUNAY; Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre *La Verité Fabuliſte, avec un Recueil de Fables* de ſa Compoſition; s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége ſur ce néceſſaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modéle ſous le contre-Scel de ces Preſentes. A ces cauſes, voulant traiter favorablement ledit Sieur Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci-deſſus ſpecifié en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée pour modéle ſous

notredit contre-Scel, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la datte deſdites Preſentes ; faiſons déſenſes à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangére dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi à tous Imprimeurs Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter, ni contrefaire leſdits Ouvrages ci-deſſus expoſés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Expoſant, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris ; dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impreſſion deſdits Ouvrages ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil ſept cens vingt-cinq ; & qu'avant de les expoſer en vente, les Manuſcrits ou Imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France le ſieur CHAUVELIN ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur

CHAUVELIN ; le tout à peine de nullité des Preſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Expoſant, ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenuë pour dûement ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par nos amés & féaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'éxécution d'icelle tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion ; & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le quatorziéme jour du mois de Mars, l'an de grace mil ſept cens trente-deux, & de notre Régne le dix-ſeptiéme. Par le Roi en ſon Conſeil, GRANJAN.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs-Libraires de Rouen N° 150. *fol.* 238. *à charge par ledit Sieur de Launay de faire regiſtrer le preſent Privilége ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs-Libraires de Paris ; avant d'expoſer leſdits Exemplaires en vente. Fait à Rouen ce trente-un Mars mil ſept cens trente-deux.*

B. LE BRUN, *Syndic*, *Garde*.

A ROUEN, de l'Imprimerie de JORE, Pere & Fils.

Nau, François

YPHIS,

OU

LA FILLE CRUE GARÇON.

OPERA COMIQUE,

TOUT EN VAUDEVILLES.

A AMSTERDAM;

Et ſe trouve à Paris,

Chez CUISSART, Libraire, au milieu du Quai de Gêvres, vis-à-vis l'Ange-Gardien.

M. DCC. LVII.

ACTEURS.

YPHIS, Fille de Lygde & de Thélétuſe.

LYGDE.

THELETUSE.

ALZETTE, jeune Veuve.

ZELMON, Fils d'Alzette.

LISETTE, Suivante de Thélétuſe.

UN MAISTRE DE PHYSIQUE.

UN MAISTRE DE MUSIQUE.

La Scène eſt en Egypte, dans la Maiſon de Lygde.

YPHIS.

OPERA COMIQUE,

EN UN ACTE.

SCENE PREMIERE.

ALZETTE.

AIR: *Quel voile important nous couvre !*

DU même trait qui m'enflamme,
Viens, fils de Cypris,
Percer le jeune Yphis ;
Fais éclorre dans ſon ame
Cette vive ardeur
Qui régne ſur mon cœur.

Remporte une prompte victoire
Sur ſon inſenſibilité :
J'aime ; & tu dois mettre ta gloire
A couronner ma félicité.

Du même trait, &c.

Je ſuis encor dans un âge
A former un engagement :
Viens par le nœud le plus charmant
Conſoler mon veuvage.

Mais je vois Yphis paroître :
Quel heureux moment !
Quel doux raviſſement !
Dans mes yeux fais-lui connoître
Cette vive ardeur
Qui régne ſur mon cœur.

SCENE II.

ALZETTE, YPHIS.

Tandis qu'Yphis s'avance lentement & d'un air inquiet du fond du Théatre, ALZETTE *chante le Couplet ſuivant.*

A part.

AIR : *Ne v'là-t-il pas que j'aime ?*

DU Pere en vain j'obtiens l'aveu,
Si bientôt le fils même
Ne répond à mes tendres vœux :
Ne v'là-t-il pas que j'aime !

à Yphis.

AIR : *Tes beaux yeux, ma Nicole.*

Vous gardez le ſilence !

Que veux dire cela?
Faites-moi confidence
De ce qui vous tient là:
Eſt-ce donc ma préſence
Qui vous agite?

YPHIS.

Non:
Madame, c'eſt l'abſence
De l'aimable Zelmon.

AIR: *J'ai paſſé deux jours ſans vous voir.*

J'ai paſſé deux jours ſans le voir;
Loin de lui tout m'ennuie.

ALZETTE.

Il a ſur vous bien du pouvoir!

YPHIS.

Je l'aime à la folie.

ALZETTE.

Eh! croyez-moi; dès ce moment
Aimez plus raiſonnablement.

AIR: *Que je regrette mon Amant!*

Mon fils eſt un badin parfait
Qui rit & folatre ſans ceſſe:
C'eſt, pour le peindre d'un ſeul trait,
Le contraſte de la ſageſſe.

YPHIS.

Oui ; mais il l'eſt ſi joliment,
Qu'il divertit infiniment.
Il eſt brillant,
Sémillant,
Pétillant,
Sautillant,
Babillant,
Pointillant,
Si joliment,
Qu'il divertit infiniment.

ALZETTE.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Que tenez-vous là, je vous prie?
Faire des nœuds? quelle manie!

YPHIS.

C'eſt un aſſez doux paſſe-temps.

ALZETTE.

En vérité, c'eſt bien dommage
De ne pas vous voir a quinze ans
Occupé de tout autre ouvrage.

YPHIS.

AIR : *Et voilà comme l'homme.*

Madame, je ne manque pas
D'exercices dont je ſuis las :
Les Armes & l'Arithemétique,
Et le Blaſon & la Phyſique,
Pour moi n'ont aucun agrément.

ALZETTE.

Et voilà comme
L'homme
N'eſt jamais content.

AIR *du Prévôt des Marchands.*

Mais n'avez-vous aucun penchant?

YPHIS.

J'aime bien la danſe & le chant.

ALZETTE.

Tous les hommes doivent aux femmes
Certain tribut de ſentiment.

YPHIS.

Je ne me ſens rien pour les Dames.

ALZETTE.

Rien?

YPHIS.

Que du reſpect ſeulement.

ALZETTE.

AIR: *Tu croyois en aimant Colette.*

Oh! ſachez, étant auprès d'elles,
Leur faire encor mieux votre cour:
Le reſpect touche peu les Belles,
S'il n'eſt inſpiré par l'Amour.

YPHIS.

AIR: *Pour paſſer doucement la vie.*

Il m'importe peu de leur plaire.

ALZETTE.

Ce diſcours m'étonne vraiment;
Mais l'Amour.

YPHIS.

Je voudrois le faire,
Que je ne ſaurois pas comment.

ALZETTE.

AIR: *Et j'y pris bien du plaiſir.*

Eh bien, je veux vous l'apprendre.....
Préſentez-vous galamment.....
Regardez-moi d'un air tendre....
Commencez un compliment.....
Dites que je vous ſuis chere....
Louez-moi ſur mes appas.....
Mais la bouche doit ſe taire,
Quand le cœur ne parle pas.

AIR: *Un jour que j'avois mal danſé.*

Achevons pourtant la leçon.
On prend une main.

YPHIS.

Qu'en fait-on?

ALZETTE *à part.*

Quelle ignorance extrême!
à Yphis.
Donnez-lui donc un baiſer doux....
Yphis, comment vous ſentez-vous?

YPHIS.

Moi, toujours tout de même.

SCENE III.

ALZETTE, YPHIS, THELETUSE, LISETTE.

THELETUSE.

AIR: *Couſi, couſa, aſſerla.*

LA jolie attitude!
à Alzette.
Vous en rirez ſurtout.

ALZETTE.

Point du tout.

THELETUSE *à Yphis.*

Quelle nouvelle étude?
Y prenez-vous du goût?
Comment?

YPHIS.

Maman, nullement.

THELETUSE.

Je le crois aſſurément.

AIR: *Mon p'tit cœur, vous n'm'aimez guere.*

Monſieur Fleuret vous attend:
Songez à le ſatisfaire.

YPHIS *en s'en allant.*

L'exercice fatiguant!
Mais j'obéis à ma mere.

SCENE IV.

ALZETTE, THELETUSE, LISETTE.

THELETUSE.

QUOI! vous ne lui dites pas?
Mon p'tit cœur, vous n'maimez guere:
Et vous soupirez tout bas.

ALZETTE.

Hélas!
Quel embarras!

THELETUSE.

AIR: *Finis ta poursuite obstinée.*
J'admire votre ardeur extrême.

ALZETTE.

Pourquoi donc cet étonnement?

THELETUSE.

Yphis...

ALZETTE.

Eh bien; Yphis... je l'aime.

THELETUSE.

Vous l'aimez!

ALZETTE.

Et très-tendrement.

THELETUSE.

De la tendreſſe on vous diſpenſe.

AZETTE.

A mes vœux qui s'oppoſeroit?

THELETUSE.

Vous, en pareille circonſtance.
Yphis n'eſt pas ce qu'il vous faudroit.

ALZETTE

AIR: *Margoton a ſous le menton.*

Savez-vous que votre Epoux veut
Cet hymen où j'aſpire?

THELETUSE.

Je ſais que cela ne ſe peut.

ALZETTE.

Que voulez-vous me dire?
Tout ſe pourra,
Se fera;
Tout ira
Comme je le deſire:
Après la nôce on verra
Qu'Yphis m'adorera.

Elle ſort.

LISETTE.

Un fait auſſi rare étonnera.

SCENE V.

THELETUSE, LISETTE.

THELETUSE.

AIR : *Tout eſt dit.*

ECOUTE, ma chere Liſette;
Je médite un certain projet.

LISETTE.

Quel eſt-il?

THELETUSE.

Mais es-tu diſcrette?
Sais-tu bien garder un ſecret?

LISETTE.

Vous m'inſultez.

THELETUSE.

Et comment?

LISETTE.

Oui, madame;
Et contre vous un tel doute m'aigrit.
Liſette eſt femme;
Tout eſt dit.

THELETUSE.

AIR : *Je voudrois bien me marier.*

J'ai dans l'eſprit de marier
Yphis au fils d'Alzette.

LISETTE.

Oſerois-je bien vous prier
De répéter ?

THELETUSE.

Liſette,
J'ai dans l'eſprit de marier
Ma fille au fils d'Alzette.

LISETTE.

AIR : *Et pourquoi donc ? comment cela ?*

Dieux ! cet enfant aimable
N'eſt pas ce qu'il paroît.

THELETUSE.

Rien n'eſt plus véritable.

LISETTE.

Eh ! qui le penſeroit ?
Oh ! oh ! ah ! ah !
Et pourquoi donc ? comment cela ?

THELETUSE.

AIR : *Menuet de M. Exaudet.*

Mon Mari,
Plus tranſi,

Plus perplex,
Au ſeul nom de loup-garou,
A l'aſpect d'un hibou,
Qu'enfant de notre ſexe,
Après trois
Ou ſix mois
De ménage,
Eut un ſonge embarraſſant,
Qu'il crut d'intéreſſant
Préſage.
Il rêva que j'étois mere
D'une fille ſanguinaire,
Dont la main
Dans le ſein
De ſon pere
Plongeoit dix fois un couteau.

LISETTE.

Le rêve n'eſt pas beau.

THELETUSE.

Chimere!
Dis-moi donc:
Fut-il onc
Un ſeul ſonge
Que tout homme de bon ſens,
Au réveil de ſes ſens,
N'ait pris pour un menſonge?
Mais les foux
Parmi nous
Sont ſans nombre:
La crainte ou l'eſpoir ſéduit;
Au lieu du corps, on ne ſuit
Que l'ombre.

AIR : *Non, je ne ferai pas.*

Lygde court au Devin ; en tremblant il conſulte :
Des preſtiges de l'art voici ce qui réſulte :
Les dix coups de couteau marquoient que dans dix ans
Par ſa fille il devoit voir déchirer ſes flancs.

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Mon Epoux veut en conſéquence,
Si je mets une fille au jour,
Que j'expoſe dès ſa naiſſance
Le tendre fruit de notre amour :
Mais je ris de ſa peur extrême,
Je dis qu'Yphis étoit garçon.
Il le crut : & ma fille même
Sur ſon ſexe vit ſans ſoupçon.

AIR : *Le tout par nature.*

Depuis cinq ans qu'elle a crû
Sous tes yeux, tout t'eſt connu.

LISETTE.

Entr'elle & Zelmon j'ai vu
L'amitié la plus pure.

THELETUSE.

Dis un amour ingenu,
Conçu par nature.

LISETTE.

AIR : *Allons la voir à S. Cloud.*

Que Zelmon ſera content
D'entrer dans votre famille !

[illegible] Lygde assurément
[illegible] en la fille.

THELETUSE.

[illegible] je voudrois bien voir.

LISETTE.

[illegible] vouloir & pouvoir,
[illegible] deux points : oh ! Dame,
[illegible] est qu'un chez la femme.

SCENE VI.

THELETUSE, LISETTE, LYGDE.

LYGDE.

Prenons mon séjour à l'Arsenal.

[illegible] Madame mon épouse,
[illegible] fâcher :
[illegible] jalouse,
[illegible] les empêcher?
[illegible] pour Alzette.

THELETUSE.

Monsieur, la chose n'est pas faite.

LYGDE.

[illegible] point mon dessein ;
Car ça n'vous va brin,
Ça n'vous va brin.

AIR : *C'eſt un beau don qu'une Couronne.*

Alzette unit à la richeſſe
Des graces, un air de jeuneſſe.

THELETUSE.

D'accord.
Mais pour l'Epoux qu'on lui propoſe,
Il faut autre choſe encor.

LISETTE.

Oui, toute autre choſe.

LYGDE.

AIR : *Les Trembleurs.*

Ceſſez la plaiſanterie :
Je n'entends point raillerie,
Et je jure ſur ma vie....

THELETUSE.

Mon mignon, appaiſe-toi.

LYGDE.

Si l'on me met à l'épreuve,
En fâchant l'aimable veuve,
Je vous donnerai la preuve
Que je ſuis maître chez moi.

LISETTE.

AIR : *Les Pierrots.*

Oh ! maître tant qu'il vous plaira ;
Laiſſez-nous rire,
Malgré votre empire,
D'un projet qui réuſſira
Quand le babil nous manquera.

LYGDE.

Qu'eſt-ce donc que cela veut dire?
Mais à mon gré mon fils ſe mariera;
Et dès demain l'hymen ſe conclura.

THELETUSE.

Ah! ah! je voudrois bien voir ça.

LYGDE.

AIR: *V'là l'plaiſir des Dames.*

L'eſprit de contradiction....

LISETTE.

V'là l'plaiſir des Dames,

LYGDE.

Mais ſi, par imitation,
Les hommes dans l'occaſion,
Pour les punir,
Contrediſoient les femmes.

LISETTE.

V'là l'plaiſir des Dames,
V'là l'plaiſir.

LYGDE.

AIR: *J'vous prêt'rai mon manchon.*

Accordons-nous, je vous ſupplie.

LISETTE.

J'aime à vous voir filer plus doux.

LYGDE.

LYGDE.

Alzette eſt votre bonne amie.
Que la paix regne entre nous tous :
A cet effet je médite une fête ;
Et pour ce ſoir tenez-vous prête.
On danſera,
On ſautera,
On chantera,
On ſe divertira.

THELETUSE.

Oui-da,
On ſe divertira.

Lygde ſort.

SCENE VII.

THELETUSE, LISETTE.

THELETUSE.

AIR : *Quand je bois de ce Jus d'Octobre.*

PROFITONS de la circonſtance ;
Oui, tout ira bien ſûrement.

LISETTE.

Que penſez-vous ?

THELETUSE.

Ce que je penſe,
Tu le ſauras dans un moment.

SCENE VIII.

THELETUSE, LISETTE, YPHIS, ZELMON.

YPHIS *un Fleuret à la main.*

AIR: *O vous, puissant Jupin.*

LAISSEZ-MOI respirer;
Et sans differer,
Daignez vous retirer.
Quelle horreur!
Dieux! quelle fureur!
Ab hoc & ab hac,
Se percer l'estomac!
Estre plus droit qu'un coq,
Plus dur qu'un roc,
Et de taille & d'estoc,
Toujours au choc!
Je ne le puis, hélas!
Et je suis las
De ce métier chatouilleux,
Périlleux.
C'est me désespérer
Que me montrer
Comme il faut tout sabrer,
Tout délabrer.
Madame je sens là
Que je ne suis point né pour cela.

ZELMON.

AIR: *Et non, non, non.*

Et comment donc à ton âge

Un fleuret te feroit peur !
Tu manquerois de courage
Dans une affaire d'honneur !
Changeons de fer : vîte, engage ;
Un coup de pointe ou d'eſpadon.

YPHIS.

Et non, non, non,
Je n'en veux pas davantage.

THELETUSE.

AIR : *Et allons donc, jouez, Violons.*

Quittez l'exercice des armes,
Puiſqu'elles cauſent vos allarmes.

ZELMON.

Mais montre-nous plus d'enjouement !
Je veux te mener chez Climene,
Chez Eliante & chez Iſmene,
Toutes d'un commerce charmant.
Nous aurons beaucoup d'agrément ;
Nous converſerons de dentelles,
De bijoux, de modes nouvelles.
Au bal enſuite nous irons,
Toute la nuit nous danſerons :
Et allons donc, jouez, violons.

AIR : *D'une certaine façon.*

D'une certaine façon,
Dans un bal avec aiſance
On compoſe ſa preſtance :
On donne aux autres le ton ;
Sur un pied l'on ſe balance
D'une certaine façon :
On ſe flatte le menton ;
On fredonne une cadence.

THELETUSE.

On fait mainte extravagance.

ZELMON.

D'une certaine façon.

AIR : *Nous venons de Barcelonette.*

Suis-moi.

YPHIS.

Ceſſez de me contraindre :
Tous ces beaux airs m'iroient fort mal :
Je crains.....

LISETTE.

Le bal n'eſt point à craindre ;
Mais plutôt le retour du bal.

ZELMON.

AIR : *Ma femm' ne ſauroit être.*

Dis-nous au moins d'où peut naître
Cette inſenſibilité
Que tu fais ici paroître
Pour une aimable gaieté.
Eh ! n'as-tu donc jamais goûté
Le prix de la ſociété ?
Eſtre jeune, bienfait, d'agréable figure,
Et ne pas profiter des dons de la nature !

YPHIS.

Je ne forme point de deſir
Que pour les t[illegible]

La raiſon qui ne veut pas
Que le Champagne ſe ſable,
Sur la fin d'un long repas
Eſt-elle fort raiſonnable?
Il faut bien un peu d'excès
Dans les plaiſirs de la table:
Ma foi, ſans un peu d'excès
On ne les goûte jamais.

La raiſon de Philemon
Depuis quelque temps le preſſe
De prendre un jeune Tendron,
Pour l'appui de ſa vieilleſſe.
Je ne dis rien à cela:
Mais il veut de la ſageſſe
Dans la femme qu'il prendra:
Le pauvre fou que voilà!

THELETUSE.

AIR: *Quand on a prononcé.*

Dites-nous, s'il vous plaît, quelle eſt cette raiſon
Qui vient de nous donner cette belle leçon.

ZELMON.

AIR: *Vaudeville d'Epicure.*

Ce n'eſt point la raiſon auſtère
Qui défend les amuſemens,
Et veut que dans l'âge de plaire
On ſe refuſe aux agrémens;
Il eſt des raiſons pour tout âge.
Vive & coquette en ſon printemps,
Araminthe eſt prude & ſauvage;
Mais elle a paſſé quarante ans.

AIR : *Vantez-vous-en.*

Mettez-le ſous ma diſcipline.

THELETUSE.

Nenni, Monſieur ; je m'imagine
Qu'il ne feroit point de progrès.

YPHIS.

Oh ! non, jamais.

ZELMON.

Comment, jamais.
Va, je te réponds du ſuccès :
A voir mes graces l'on devine
Que je ſuis un Maître charmant.

LISETTE.

Oui, très-charmant.

ZELMON.

Vantez-vous-en.

THELETUSE.

AIR : *O la merveille ſans pareille !*

Ce ſoir étalez de vos charmes
La rareté, la rareté :
On bannit d'ici les allarmes.

ZELMON.

La curioſité.

THELETUSE.

A demeurer tout vous engage :
Il ſe donne un bal entre nous ;
Et ce qui m'en plaît davantage,
C'eſt un cadeau de mon époux.

LISETTE.

O la merveille
Sans pareille !

THELETUSE.

AIR ; *Il étoit un Moine blanc.*

Vîte, allons tout diſpoſer :
à Yphis.
Vous pourrez vous déguiſer.
Elles ſortent.

ZELMON.

Moi qui ſuis aſſez ingambe,
Je vais bien friſer la jambe.

SCENE IX.

ZELMON, UN MAISTRE DE MUSIQUE, UN MAISTRE DE PHYSIQUE.

ZELMON.

AIR : *Ah ! ſi vous aviez vu M. de Catinat.*

VOUS ne donnerez point aujourd'hui de leçons ;
Meſſieurs, ici ce ſoir nous nous réjouiſſons.
au Muſicien.
Reſtez, vous chanterez : avez-vous du nouveau ?

LE MUSICIEN.

Je viens de compoſer un excellent morceau.

AIR *de Baſſe.*

Il eſt juſte de préférer
A tout autre talent le Chant & la Muſique.
L'un bannit loin de nous l'humeur mélancolique,
Et l'autre aux jeunes cœurs apprend à deſirer :
Mais ce qui couronne leur gloire,
C'eſt que je ſens par eux mon goſier s'altérer,
Et qu'enſuite je prends plus de plaiſir à boire.

LE PHYSICIEN.

AIR : *C'eſt ce qui vous enrhume.*

On doit préférer votre ſavoir au mien !
Mais vous n'y penſez pas.

LE MUSICIEN.

Oh! j'y penſe très-bien.
N'eſt-ce pas la coutume?

LE PHYSICIEN.

Qu'on vous ôte le champ, vous ne ſavez plus rien.

LE MUSICIEN.

C'eſt ce qui vous enrhume.

AIR: *Voilà la différence.*

Des Maîtres les plus fameux
Nous avons appris tous deux;
Voilà la reſſemblance:
Vous, comme le raiſin croît,
Moi, comme le vin ſe boit;
Voilà la différence.

ZELMON.

AIR: *J'ai fait l'amour, c'eſt pour un autre.*

Finiſſez tous ces différens. (*bis.*)
au Phyſicien.
A quoi ſervent ces inſtrumens? (*bis.*)

LE PHYSICIEN.

Monſieur, ils déclarent la guerre
Au plus redoutable tonnerre.

AIR: *Trois Enfans gueux.*

Des grands Seigneurs j'en arme les donjons.

ZELMON.

Fut-il jamais pareille extravagance ?
Eh, quoi ! Monſieur, aux petites-Maiſons
N'irez-vous faire aucune expérience ?

AIR : Le difficile ou la chimere
Eſt ce que l'on cherche à préſent :
Il faut s'écarter en danſant,
Ou bien ſe réſoudre à déplaire.
Nos modernes Muſiciens
Font des Opéra tout en croches ;
Bientôt nos Electriciens
Mettront la Ville tout en broches.

LE PHYSICIEN.

AIR : *Vous voulez me faire chanter.*

Peut-on de l'Electricité
Comprer les phénomenes ?
Tout corps électrique frotté
En produit par centaines :
Des atomes d'or ou d'argent
Vers lui prennent ſa courſe.

LE MUSICIEN.

Je ſuis dans un beſoin urgent,
Electriſez ma bourſe.

AIR : *L'occaſion fait le larron.*

Aux Procureurs cachez votre ſyſtême ;
L'argent leur vient aſſez de toute part.

LE PHYSICIEN.

Electriſés par la nature même,
Ils n'ont pas beſoin de mon Art.

AIR : *Tes beaux yeux, ma Nicole.*

Leur main eſt attractive
Pour entaſſer des frais ;
Leur plume eſt répulſive
Pour former des délais :
Par toutes leurs vétilles,
De la diſſention
On voit dans les familles
La propagation.

AIR : *Et toujours va qui danſe.*

Un effet qu'on peut voir encor
Avec autant de ſurpriſe,
C'eſt de faire tomber d'abord
Celui qu'on électriſe.

ZELMON.

Eſt-il vrai ?

LE PHYSICIEN.

Rien n'eſt plus aiſé.

ZELMON.

Ces effets ſont magiques :
Auriez-vous donc électriſé
Tous nos Auteurs Tragiques ?

LE PHYSICIEN.

AIR : *Réveillez-vous, belle Endormie.*

De mainte verve poétique
Le feu n'eſt véritablement
Qu'un léger phoſphore électrique
Qui n'étincelle qu'un moment.

ZELMON.

AIR : *Je veux être son époux.*

Demain venez faire voir
Le pouvoir
De votre étonnant savoir
A l'aimable Cydalise :
Je veux qu'elle s'électrise.

AIR : *Vous m'entendez bien.*

C'est la fleur de tout l'Opéra.

LE PHYSICIEN.

Monsieur, à ce seul titre-là,
S'il faut que je m'explique...

ZELMON.

Eh bien ?

LE PHYSICIEN.

Je la tiens électrique.
Vous m'entendez bien.

ZELMON.

AIR : *En menant mes chevaux boire.*

Non.

LE PHYSICIEN.

Faut-il que je le dise ?
La Belle vous tirera
Tout votre or.

ZELMON.

Que fait cela?

LE PHYSICIEN.

Et votre ſanté.

ZELMON.

Sottiſe.

LE PHYSICIEN.

Puis le Medecin viendra,
Qui vous électriſera. (*bis.*)

ZELMON.

AIR: J'ai bien entendu raiſonner
Sur la Médecine électrique:
Je n'en ai fait que badiner;
Mais votre art, Monſieur, eſt unique.

LE MUSICIEN.

Ah! que vous vous trompez! morbleu,
De cette ſcience enflammée
Le mérite venant du feu,
S'en ira bientôt en fumée.

ZELMON *au Phyſicien.*

AIR: *Les rouges du monde.*

Vous reſtez.

LE PHYSICIEN.

Non, je ne puis pas;
Je m'en vais trouver de ce pas

Des Phyſiciens d'Amérique :
A l'envi nous devons ce ſoir,
Pour un grand repas électrique,
Joûter d'adreſſe & de ſavoir.

LE MUSICIEN.

AIR : *Mi, mi, fa, re, mi.*

Pour un concert magnifique,
Je m'en vais tout apprêter.

ZELMON.

Oui : mais que votre Muſique
Puiſſe du moins ſe chanter.

LE MUSICIEN.

Mi, mi, fa, re, mi.

ZELMON.

Fort bien, mon ami.

LE MUSICIEN.

Mi, mi, fa, re, ſol.

ZELMON.

Comme un roſſignol.

SCENE X.

ZELMON, LISETTE.

ZELMON.

AIR: *De ſes yeux la langueur éloquente.*

OH! parbleu, que pour chanter & rire,
Je vais bien déployer mon goſier!

LISETTE.

Cependant....

ZELMON.

Que prétends-tu me dire?

LISETTE.

Rira bien qui rira le dernier.

AIR: *Menuet de Maurice.*

Votre mere encor jeune & belle
Brûle d'une flamme nouvelle;
Et laſſe enfin d'un heureux célibat,
Compte bientôt changer d'état.

ZELMON.

Que m'apprends-tu?

LISETTE.

Ce qu'on peut croire.
Il n'eſt point de veuve à trente ans
Qui ne rappelle à ſa mémoire
De l'hymen les plaiſirs charmans.

ZELMON.

AIR : *Nous ſommes Précepteurs d'Amour.*

Quoi ! deux fois engager ſon cœur !

LISETTE.

Oh ! le beau ſujet de ſurpriſe !

ZELMON.

Le premier nœud eſt une erreur,
Et le ſecond une ſottiſe.

LISETTE.

AIR : *Il en vient tant, & tant, tant.*

Yphis enchante votre mere.

ZELMON.

Eſt-ce Yphis qui l'épouſera ?
Pourquoi m'en fait-on un myſtere ?

LISETTE.

Jamais cela ne ſe fera :
De contracter je les défie.

ZELMON.

Explique-toi donc, je te prie.

LISETTE.

Et non, non, non,
Alzette, non:
Tout s'oppoſe à votre envie,
L'Amour, l'hymen & la raiſon.

AIR : *A l'ombre de ce verd bocage.*

Monſieur, ce n'eſt point une femme
Qu'Yphis doit avoir aujourd'hui.

ZELMON.

Je ne te comprends point.

LISETTE.

Oh ! dame,
Il lui faut un meilleur appui.
Epouſez-le.

ZELMON.

Moi ! quel délire !

LISETTE.

Ne ſoyez point ſi ſtupéfait.
Yphis eſt fille : (*à parté.*) ouf, je reſpire.
Le péſant fardeau qu'un ſecret !

ZELMON.

AIR : *Je n'ai pas le pouvoir.*

Mais de l'élever en garçon,
Quelle étoit la raiſon ? (*bis.*)

LISETTE.

Elle vient : *motus ;* & ce ſoir
Vous pourrez tout ſavoir. (*bis.*)

SCENE XI.

ZELMON, YPHIS.

ZELMON.

AIR : *Dieu des ames.*

QUE de graces!
Sur ſes traces
Volent les ris & les jeux.
Mon Aurore
Vient d'éclorre,
Je forme de tendres vœux.
Qu'elle eſt belle!
Quand pour elle
L'amitié touchoit mon cœur,
La nature,
Toujours ſûre,
Me montroit le vrai bonheur.

YPHIS.

AIR : *Il eſt une Sophie.*

Comment ſuis-je, Zelmon?

ZELMON.

Vous êtes toute aimable.

YPHIS.

Vous? mais ce nouveau ton.....

ZELMON.

Eſt juſte & véritable.
Ceux qui vous verront,
Et qui vous prendront
Ce ſoir pour une fille,
S'inſinueront auprès de vous,
Et dans les tranſports les plus doux,
Comme je fais, s'écrieront tous :
Ah ! Dieux ! qu'elle eſt gentille ! (*bis.*)

YPHIS.

AIR : *Un mouvement de curioſité.*

Sous cet habit je me plais & me blâme ;
Car il me donne un peu de vanité.
Oui, ce miroir me dit que ſi j'étois femme,
On pourroit bien me trouver quelque beauté :
A tout moment, comme une jeune Dame,
J'ai de m'y voir la curioſité.

ZELMON.

AIR : *Dans nos hameaux, &c.*

Dans un miroir qui de l'art eſt l'ouvrage,
Quand une Belle admire ſes attraits,
Elle ſe plaît à voir dans ſon image
Que l'Amour même en forma tous les traits.
Mais dans les yeux de l'Amant qu'elle adore,
Lorſque des ſiens elle voit le pouvoir,
Elle triomphe, & plus ravie encore,
Elle retourne à ſon premier miroir.

Yphis ajuſte ſa coëffure.

ZELMON *à part.*

AIR : *Je n'entends plus deſſous l'ormeau.*

Sans doute elle a lu dans mes yeux :
La nature l'inſpire.

YPHIS.

Cette fleur me va-t-elle mieux?
Mais votre cœur soupire.

ZELMON.

Et que fait le vôtre?

YPHIS.

Hélas! Zelmon,
Je ne sais ce qui m'agite;
Il palpite;
Dites-m'en la raison.

ZELMON.

AIR: *Je n'y puis rien comprendre.*

C'est l'effet de ce vêtement.

YPHIS.

Je crois qu'il en est quelque chose,
Car il me plaît infiniment.
En devineriez-vous la cause?

ZELMON.

Je ne pourrois.

YPHIS.

Je n'oserois
L'avouer à tout autre:
Dam' il me plaît.
Parce qu'il est
Tout différent du vôtre.

ZELMON.

AIR: *Accordez-nous votre ſuffrage.*

Ayeu dicté par la nature!
Que j'en ſuis flatté!
Yphis, votre innocence aſſure
Ma félicité.
Une parfaite reſſemblance
S'oppoſeroit à notre bien:
Mais que jamais la différence
Ne ſoit de votre cœur au mien.

YPHIS.

AIR: *Tu, toi, tien, ton.*

De ce diſcours la douceur eſt touchante.
En vous, Zelmon, quel ſubit changement?

ZELMON.

Je ſuis la pente
Du ſentiment.

YPHIS.

Moi, je ne ſais pourquoi dans ce moment,
Plus que jamais votre amitié m'enchante.

ZELMON.

AIR: *Le Roſſignol va chantant.*

Dites plutôt mon amour
Pour une fille ſi belle,
Que jamais le plus beau jour
Ne peut briller autant qu'elle.

YPHIS.

Dieux! que m'annoncez-vous?

ZELMON.

Ce que je viens d'apprendre,
Et qu'il me ſeroit doux
De vous faire comprendre.

SCENE XII.

ZELMON, YPHIS, ALZETTE,

ALZETTE.

AIR: MAIS j'admire ce tableau;
Oh! oh!
Eh! quoi! mon fils, à la légere
Vous donnez donc dans le panneau.

ZELMON.

Oh! oh!
Vous-même y donnez, ma mere.

ALZETTE.

Il eſt beau
Qu'un peu d'amour vous engage!
Mais ce n'eſt pas le plumage,
Mon enfant, qui fait l'oiſeau.

ZELMON.

Oh! oh! oh! oh!
Je connois bien le moineau.

ALZETTE.

AIR: *Lon, lan, là, toure, loure, leurirette.*
Sortez de votre erreur.

ZELMON.

Quittez plutôt la vôtre.

ALZETTE.

Je lui donne mon cœur.

ZELMON.

Le sien est pour un autre,
Oh! gué:
Lon, lan, la, toure,
Loure,
Louriré,
Lon, lan, la, toure,
Loure.

ALZETTE.

AIR: *En revenant de S. Denis.*

C'est lui qui doit avoir ma foi;
L'ignorez-vous?

ZELMON.

Moi?
J'en doute fort.

ALZETTE.

Sachez....

ZELMON.

Et quoi?

ALZETTE.

Sachez que je l'adore.
Vous en riez? pourquoi?

ZELMON.

J'en rirai bien encore.

LISETTE.

N'ayez plus, Monſieur,
D'un ſonge vain & trompeur,
Peur.

THELETUSE.

Qu'avoit dit le Devin?
Qu'à dix ans votre fille un matin,
D'un poignard aſſaſſin,
Sans pitié perceroit votre ſein.

YPHIS.

Ah! juſtes Dieux!
Mon pere, plutôt qu'à vos yeux....

LYGDE.

Ma fille, à préſent
Je vois que tout Négromant
Ment.

AIR: *Cela ne me ſurprend pas.*

Que du mari la femme en plus d'un cas
Se mocque, & que par quelque ruſe
Adroitement elle l'abuſe,
Cela ne me ſurprend pas:
Mais à quinze ans qu'une aimable perſonne,
Qui du grand monde prend leçon,
Vive ſans le moindre ſoupçon
Qu'elle ſoit ou fille ou garçon,
C'eſt-là ce qui m'étonne.

AIR: *La bonne aventure.*

De ce nœud je ſuis content,
Qui, je vous le jure.

ALZETTE.

Ici ſon minois charmant
M'avoit fait bleſſure:
Je ne croyois pas vraiment
En guérir ſi promptement.

Tous enſemble.

La bonne aventure,
Oh! gué;
Eh!
La bonne aventure!

ZELMON & YPHIS.

DUO.

AIR: *Le bonheur de la vie.*

Quel plaiſir n'eſt-ce pas pour moi,
Yphis. De t'engager ma foi!
Zelmon. Amour, de vivre ſous ſa loi,
Conſerve-moi l'envie:
L'hymen n'eſt jamais que par toi
Le bonheur de la vie.

FIN.

ZAYRE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE VOLTAIRE.

Représentée, pour la première fois, par les Comédiens ordinaires du Roi, le 13 Août 1732.

NOUVELLE ÉDITION,

Conforme a la Représentation.

Est etiam crudelis amor.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXII.

PERSONNAGES.

OROSMANE, Soudan de Jéruſalem.

LUSIGNAN, Prince du ſang des Rois de Jéruſalem.

NÉRESTAN, CHATILLON, } Chevaliers Français.

CORASMIN, MÉLÉDOR, } Officiers du Soudan.

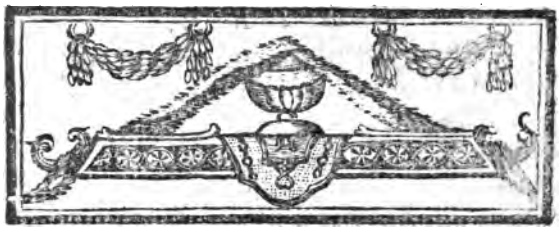
UN ESCLAVE.

ZAYRE, FATIME, } Eſclaves du Soudan.

Suite.

La Scène eſt au ſérail de Jéruſalem.

Nota. Les noms des Acteurs ſont inſcrits dans l'ordre où ils ſont placés ſur la Scène. Lorſqu'il y a des déplacemens dans la Scène, ils ſont indiqués par des renvois au bas des pages.



ZAYRE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

FATIME, ZAYRE.

FATIME.

JE ne m'attendais pas, jeune & belle Zayre,
Aux nouveaux ſentimens que ce lieu vous inſpire,
Quel eſpoir ſi flatteur, ou quels heureux deſtins
De vos jours ténébreux ont fait des jours ſereins ?
La paix de votre cœur augmente avec vos charmes.
Cet éclat de vos yeux n'eſt plus terni de larmes ;

Vous ne les tournez plus vers ces heureux climats
Où ce brave Français devait guider nos pas ;
Vous ne me parlez plus de ces belles contrées
Où d'un peuple poli les femmes adorées
Reçoivent cet encens que l'on doit à vos yeux ;
Compagnes d'un époux, & reines en tous lieux,
Libres sans déshonneur, & sages sans contrainte,
Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte.
Ne soupirez-vous plus pour cette liberté ?
Le sérail d'un Soudan, sa triste austérité,
Ce nom d'esclave, enfin, n'ont-ils rien qui vous gêne ?
Préférez-vous Solyme aux rives de la Seine ?

ZAYRE.

On ne peut desirer ce qu'on ne connaît pas.
Sur les bords du Jourdain le ciel fixa nos pas.
Au sérail des Soudans dès l'enfance enfermée,
Chaque jour ma raison s'y voit accoutumée.
Le reste de la terre, anéanti pour moi,
M'abandonne au Soudan qui nous tient sous sa loi ;
Je ne connais que lui, sa gloire, sa puissance ;
Vivre sous Orosmane est ma seule espérance ;
Le reste est un vain songe.

FATIME.

Avez-vous oublié
Ce généreux Français, dont la tendre amitié
Nous promit si souvent de rompre notre chaîne ?
Combien nous admirions son audace hautaine !
Quelle gloire il acquit dans ces tristes combats
Perdus par les Chrétiens sous les murs de Damas.

Oroſmane vainqueur, admirant ſon courage,
Le laiſſa, ſur ſa foi, partir de ce rivage.
Nous l'attendons encor; ſa généroſité
Devoit payer le prix de notre liberté.
N'en aurions-nous conçu qu'une vaine eſpérance?

ZAYRE.

Peut-être ſa promeſſe a paſſé ſa puiſſance.
Depuis plus de de x ans il n'eſt point revenu.
Un étranger, Fatime, un captif inconnu
Promet beaucoup, tient peu; permet à ſon courage
Des ſermens indiſcrets pour ſortir d'eſclavage.
Il devait délivrer dix Chevaliers chrétiens,
Venir rompre leurs fers, ou reprendre les ſiens.
J'admirai trop en lui cet inutile zèle.
Il n'y faut plus penſer.

FATIME

Mais, s'il était fidèle,
S'il revenait enfin dégager ſes ſermens;
Ne voudriez-vous pas....?

ZAYRE.

Fatime, il n'eſt plus tems.
Tout eſt changé....

FATIME.

Comment! que prétendez-vous dire?

ZAYRE.

Vas, c'eſt trop te celer le deſtin de Zayre:
Le ſecret du Soudan doit encor ſe cacher,
Mais mon cœur dans le tien ſe plaît à s'épancher.

Depuis près de trois mois qu'avec d'autres captives
On te fit du Jourdain abandonner les rives,
Le ciel, pour terminer le malheur de nos jours,
D'une main plus puiſſante a choiſi le ſecours.
Ce ſuperbe Oroſmane....

FATIME.

Eh bien?

ZAYRE.

Ce Soudan même,
Ce vainqueur des Chrétiens... chère Fatime... il m'aime...
Tu rougis... je t'entends... garde-toi de penſer
Qu'à briguer ſes ſoupirs je puiſſe m'abaiſſer,
Que d'un maître abſolu la ſuperbe tendreſſe
M'offre l'honneur honteux du rang de ſa maîtreſſe,
Et que j'eſſuie enfin l'outrage & le danger
Du malheureux éclat d'un amour paſſager.
Cette fierté qu'en nous ſoutient la modeſtie,
Dans mon cœur à ce point ne s'eſt pas démentie.
Plutôt que juſques-là j'abaiſſe mon orgueil,
Je verrais ſans pâlir les fers & le cercueil.
Je m'en vais t'étonner: ſon ſuperbe courage
A mes faibles appas préſente un pur hommage;
Parmi tous ces objets, à lui plaire empreſſés,
J'ai fixé ſes regards à moi ſeule adreſſés;
Et l'hymen, confondant leurs intrigues fatales,
Me ſoumettra bientôt ſon cœur & mes rivales.

FATIME.

Vos appas, vos vertus ſont dignes de ce prix;

Mon cœur en eſt flatté plus qu'il n'en eſt ſurpris :
Que vos félicités, s'il ſe peut, ſoient parfaites ;
Je me vois avec joie au rang de vos ſujettes.

ZAYRE.

Sois toujours mon égale, & goûte mon bonheur ;
Avec toi partagé, je ſens mieux ſa douceur.

FATIME.

Hélas ! puiſſe le ciel ſouffrir cet hyménée !
Puiſſe cette grandeur, qui vous eſt deſtinée,
Qu'on nomme ſi ſouvent du faux nom de bonheur,
Ne point laiſſer de trouble au fond de votre cœur !
N'eſt-il point en ſecret de frein qui vous retienne ?
Ne vous ſouvient-il plus que vous fûtes Chrétienne ?

ZAYRE.

Ah ! que dis-tu ? Pourquoi rappeller mes ennuis ?
Chère Fatime ; hélas ! ſais-je ce que je ſuis ?
Le ciel m'a-t-il jamais permis de me connaître ?
Ne m'a-t-il pas caché le ſang qui m'a fait naître ?

FATIME.

Néreſtan, qui naquit non loin de ce ſéjour,
Vous dit que d'un Chrétien vous reçûtes le jour.
Que dis-je ? cette croix qui ſur vous fut trouvée,
Parure de l'enfance, avec ſoin conſervée,
Ce monument ſacré que l'art dérobe aux yeux
Sous ce brillant éclat d'un travail précieux ;
Cette croix, dont cent fois mes mains vous ont parée,
Peut-être entre vos mains eſt-elle demeurée

Comme un gage ſecret de la fidélité
Que vous deviez au Dieu que vous avez quitté.

ZAYRE.

Je n'ai point d'autre preuve; & mon cœur qui s'ignore
Peut-il admettre un Dieu que mon amant abhorre ?
La coutume en ces lieux plia mes premiers ans
A la religion des heureux Muſulmans.
Je le vois trop : les ſoins qu'on prend de notre enfance
Forment nos ſentimens, nos mœurs, notre créance.
J'euſſe été près du Gange eſclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, Muſulmane en ces lieux.
L'inſtruction fait tout ; & la main de nos pères
Grave en nos faibles cœurs ces premiers caractères,
Que l'exemple & le tems viennent nous retracer,
Et que peut-être en nous Dieu ſeul peut effacer.
Priſonnière en ces lieux, tu n'y fus renfermée
Que lorſque ta raiſon, par l'âge confirmée,
Pour éclairer ta foi te prêtait ſon flambeau :
Pour moi, des Sarraſins eſclave en mon berceau,
La foi de nos Chrétiens me fut trop tard connue.
Contr'elle, cependant, loin d'être prévenue,
Cette croix, je l'avoue, a ſouvent malgré moi
Saiſi mon cœur ſurpris de reſpect & d'effroi :
J'oſais l'invoquer même avant qu'en ma penſée
D'Oroſmane en ſecret l'image fût tracée.
J'honore, je chéris ces charitables loix,
Dont ici Néreſtan me parla tant de fois ;

Ces loix, qui, de la terre écartant les miſères,
Des humains attendris ſont un peuple de frères;
Obligés de s'aimer, ſans doute ils ſont heureux.

FATIME.

Pourquoi donc aujourd'hui vous déclarer contr'eux ?
A la loi Muſulmane à jamais aſſervie,
Vous allez des Chrétiens devenir l'ennemie,
Vous allez épouſer leur ſuperbe vainqueur.

ZAYRE.

Hélas! qui refuſerait le préſent de ſon cœur ?
De toute ma faibleſſe il faut que je convienne;
Peut-être ſans l'amour j'aurais été Chrétienne,
Peut-être qu'à ta loi j'aurais ſacrifié :
Mais Oroſmane m'aime, & j'ai tout oublié.
Je ne vois qu'Oroſmane, & mon âme enivrée
Se remplit du bonheur de s'en voir adorée.
Mets-toi devant les yeux ſa grâce, ſes exploits;
Songe à ce bras puiſſant, vainqueur de tant de Rois,
A cet aimable front que la gloire environne;
Je ne te parle point du ſceptre qu'il me donne;
Non, la reconnaiſſance eſt un faible retour,
Un tribut offenſant, trop peu fait pour l'amour.
Mon cœur aime Oroſmane, & non ſon diadême;
Chère Fatime, en lui je n'aime que lui-même.
Peut-être j'en crois trop un penchant ſi flatteur;
Mais ſi le Ciel, ſur lui déployant ſa rigueur,
Aux fers que j'ai portés eût condamné ſa vie,
Si le Ciel ſous mes loix eût rangé la Syrie,

Ou mon amour me trompe, ou Zayre aujourd'hui,
Pour l'élever à soi, descendrait jusqu'à lui.

FATIME.

On marche vers ces lieux, sans doute c'est lui-même.

ZAYRE.

Mon cœur qui le prévient, m'annonce ce que j'aime.
Depuis deux jours, Fatime, absent de ce palais,
Enfin mon tendre amour le rend à mes souhaits.

SCÈNE II.

FATIME, OROSMANE, ZAYRE.

OROSMANE.

VERTUEUSE Zayre, avant que l'hyménée
Joigne à jamais nos cœurs & notre destinée,
J'ai cru, sur mes projets, sur vous, sur mon amour,
Devoir en Musulman vous parler sans détour.
Les Soudans qu'à genoux cet univers contemple,
Leurs usages, leurs droits, ne sont point mon exemple.
Je sais que notre loi, favorable aux plaisirs,
Ouvre un champ sans limite à nos vastes desirs:
Que je puis à mon gré, prodiguant mes tendresses,
Recevoir à mes pieds l'encens de mes maîtresses;
Et tranquille au sérail, dictant mes volontés,
Gouverner mon pays du sein des voluptés.

Mais la moleſſe eſt douce, & ſa ſuite eſt cruelle.
Je vois autour de moi cent Rois vaincus par elle;
Je vois de Mahomet les lâches ſucceſſeurs,
Ces Califes tremblans dans leurs triſtes grandeurs,
Couchés ſur les débris de l'autel & du trône,
Sous un nom ſans pouvoir languir dans Babylone;
Eux, qui ſeraient encore, ainſi que leurs aïeux,
Maîtres du monde entier, s'ils l'avaient été d'eux.
Bouillon leur arracha Solyme & la Syrie;
Mais bientôt, pour punir une ſecte ennemie,
Dieu ſuſcita le bras du puiſſant Saladin;
Mon père, après ſa mort, aſſervit le Jourdain:
Et moi, faible héritier de ſa grandeur nouvelle,
Maître encore incertain d'un État qui chancelle,
Je vois ces fiers Chrétiens, de rapine altérés,
Des bords de l'Occident vers nos bords attirés;
Et lorſque la trompette & la voix de la guerre
Du Nil au Pont-Euxin font retentir la terre,
Je n'irai point, en proie à de lâches amours,
Aux langueurs d'un ſérail abandonner mes jours.
J'atteſte ici la gloire, & Zayre, & ma flamme,
De ne choiſir que vous pour maîtreſſe & pour femme,
De vivre votre ami, votre amant, votre époux,
De partager mon cœur entre la guerre & vous.
Ne croyez pas non plus que mon honneur confie
La vertu d'un épouſe à ces monſtres d'Aſie,
Du ſérail des Soudans gardes injurieux,
Et des plaiſirs d'un maître eſclaves odieux.

Je ſais vous eſtimer autant que je vous aime,
Et ſur votre vertu me fier à vous-même.
Après un tel aveu, vous connaiſſez mon cœur:
Vous ſentez qu'en vous ſeule il a mis ſon bonheur.
Vous comprenez aſſez quelle amertume affreuſe
Corromprait de mes jours la durée odieuſe,
Si vous ne receviez les dons que je vous fais
Qu'avec ces ſentimens que l'on doit aux bienfaits.
Je vous aime, Zayre; & j'attends de votre âme
Une amour qui réponde à ma brûlante flamme.
Je l'avouerai, mon cœur ne veut rien qu'ardemment;
Je me croirais haï d'être aimé faiblement.
De tous mes ſentimens tel eſt le caractère,
Je veux, avec excès, vous aimer & vous plaire:
Si d'un égal amour votre cœur eſt épris,
Je viens vous épouſer; mais c'eſt à ce ſeul prix:
Et du nœud de l'hymen l'étreinte dangereuſe
Me rend infortuné, s'il ne vous rend heureuſe.

ZAYRE.

Vous, Seigneur, malheureux! Ah! ſi votre grand cœur
A ſur mes ſentimens pu fonder ſon bonheur,
S'il dépend en effet de mes flammes ſecrettes,
Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes?
Ces noms chers & ſacrés & d'amant & d'époux,
Ces noms nous ſont communs: & j'ai, pardeſſus vous,
Ce plaiſir ſi flatteur à ma tendreſſe extrême,
De tenir tout, Seigneur, du bienfaiteur que j'aime,

De voir que ſes bontés ſont ſeules mes deſtins,
D'être l'ouvrage heureux de ſes auguſtes mains,
De révérer, d'aimer un héros que j'admire.
Oui, ſi, parmi les cœurs ſoumis à votre empire,
Vos yeux ont diſcerné les hommages du mien,
Si votre auguſte choix...

SCÈNE III.

FATIME, CORASMIN, OROSMANE, ZAYRE.

CORASMIN,

Cet eſclave chrétien,
Qui ſur ſa foi, Seigneur, a paſſé dans la France,
Revient au moment même, & demande audience.

FATIME, *bas, à part.*

O Ciel!

OROSMANE, *à Coraſmin.*

Il peut entrer. Pourquoi ne vient-il pas?

CORASMIN.

Dans la première enceinte il arrête ſes pas.
Seigneur, je n'ai pas cru qu'aux regards de ſon maître
Dans ces auguſtes lieux un Chrétien pût paraître.

OROSMANE.

Qu'il paraiſſe. En tous lieux, ſans manquer de reſpect,
Chacun peut déſormais jouïr de mon aſpect.

(CORASMIN *ſort.*)

SCÈNE IV.

FATIME, OROSMANE, ZAIRE.

OROSMANE.

JE vois avec mépris ces maximes terribles
Qui font de tant de Rois des tyrans invisibles.

SCÈNE V.

FATIME, NÉRESTAN, OROSMANE, ZAYRE; CORASMIN, *dans le fond.*

NÉRESTAN.

RESPECTABLE ennemi qu'estiment les Chrétiens,
Je reviens dégager mes sermens & les tiens:
J'ai satisfait à tout, c'est à toi d'y souscrire;
Je te fais apporter la rançon de Zayre,
Et celle de Fatime, & de dix Chevaliers
Dans les murs de Solyme illustres prisonniers.
Leur liberté, par moi trop long tems retardée,
Quand je reparaîtrais, leur dut être accordée:

Soudan, tiens ta parole, ils ne ſont plus à toi,
Et dès ce moment même ils ſont libres par moi.
Mais, grâces à mes ſoins, quand leur chaîne eſt briſée,
A t'en payer le prix ma fortune épuiſée,
Je ne le cèle pas, m'ôte l'eſpoir heureux
De faire ici pour moi ce que je fais pour eux.
Une pauvreté noble eſt tout ce qui me reſte.
J'arrache des Chrétiens à leur priſon funeſte;
Je remplis mes ſermens, mon honneur, mon devoir;
Il me ſuffit : je viens me mettre en ton pouvoir;
Je me rends priſonnier & demeure en ôtage.

ORCSMANE.

Chrétien, je ſuis content de ton noble courage :
Mais ton orgueil ici ſe ſerait-il flatté
D'effacer Oroſmane en généroſité ?
Reprends ta liberté, remporte tes richeſſes,
A l'or de ces rançons joins mes juſtes largeſſes :
Au lieu des dix Chrétiens que je dûs t'accorder,
Je t'en veux donner cent, tu les peux demander.
Qu'ils aillent ſur tes pas apprendre à ta patrie
Qu'il eſt quelques vertus au fond de la Syrie;
Qu'il jugent, en partant, qui méritait le mieux,
Des Français, ou de moi, l'empire de ces lieux.
Mais, parmi ces Chrétiens que ma bonté délivre,
Luſignan ne fut point réſervé pour te ſuivre :
De ceux qu'on peut te rendre il eſt ſeul excepté;
Son nom ſerait ſuſpect à mon autorité :

Il eſt du ſang français qui régnait à Solyme ;
On ſait ſon droit au trône, & ce droit eſt un crime.
Du deſtin qui fait tout, tel eſt l'arrêt cruel ;
Si j'euſſe été vaincu, je ſerais criminel.
Luſignan dans les fers finira ſa carrière,
Et du ſoleil jamais ne verra la lumière.
Je le plains ; mais pardonne à la néceſſité
Ce reſte de vengeance & de ſévérité.
Pour Zayre, crois-moi, ſans que ton cœur s'offenſe,
Elle n'eſt pas d'un prix qui ſoit en ta puiſſance ;
Tes Chevaliers Français, & tous leurs Souverains,
S'uniraient vainement pour l'ôter de mes mains.
Tu peux partir.

NÉRESTAN.

Qu'entends-je! Elle naquit chrétienne ;
J'ai, pour la délivrer, ta parole & la ſienne :
Et quant à Luſignan, ce vieillard malheureux,
Pourrait-il... ?

OROSMANE.

Je t'ai dit, Chrétien, que je le veux.
J'honore ta vertu ; mais cette humeur altière
Se faiſant eſtimer, commence à me déplaire :
Sors, & que le ſoleil levé ſur mes États,
Demain près du Jourdain ne te retrouve pas.

(NÉRESTAN *ſort.*)

SCÈNE VI.

OROSMANE, ZAYRE, FATIME; CORASMIN, *dans le fond.*

FATIME, *à part.*

O DIEU, ſecourez-nous.

OROSMANE.

Et vous, allez, Zayre;
Prenez dans le ſérail un ſouverain empire,
Commandez en Sultane; & je vais ordonner
La pompe d'un hymen qui vous doit couronner.

SCÈNE VII.

CORASMIN, OROSMANE.

OROSMANE.

CORASMIN, que veut donc cet eſclave infidèle?
Il ſoupirait.... Ses yeux ſe ſont tournés vers elle.
Les as-tu remarqués?

CORASMIN.

Que dites-vous, Seigneur?
De ce ſoupçon jaloux écoutez-vous l'erreur?

OROSMANE.

Moi, jaloux! qu'à ce point ma fierté s'aviliſſe!
Que j'éprouve l'horreur de ce honteux ſupplice!
Moi, que je puiſſe aimer comme l'on ſait haïr!
Quiconque eſt ſoupçonneux invite à le trahir.
Je vois à l'amour ſeul ma maîtreſſe aſſervie;
Cher Coraſmin, je l'aime avec idolâtrie.
Mon amour eſt plus fort, plus grand que mes bienfaits.
Je ne ſuis point jaloux.... Si je l'étais jamais....
Si mon cœur... Ah! chaſſons cette importune idée.
D'un plaiſir pur & doux mon âme eſt poſſédée.
Vas, fais tout préparer pour ces momens heureux
Qui vont joindre ma vie à l'objet de mes vœux.
Je vais donner une heure aux ſoins de mon empire,
Et le reſte du jour ſera tout à Zayre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

NÉRESTAN, CHATILLON.

CHATILLON.

O Brave Néreſtan, Chevalier généreux,
Vous qui briſez les fers de tant de malheureux,
Vous, ſauveur des Chrétiens qu'un Dieu ſauveur envoie,
Paraiſſez, montrez-vous, goûtez la douce joie
De voir nos compagnons pleurans à vos genoux,
Baiſer l'heureuſe main qui nous délivre tous.
Aux portes du ſérail en foule ils vous demandent,
Ne privez point leurs yeux du héros qu'ils attendent,
Et qu'unis à jamais ſous notre bienfaicteur....

NÉRESTAN.

Illuſtre Châtillon, modérez cet honneur:
J'ai rempli d'un Chrétien le devoir ordinaire,
J'ai fait, ce qu'à ma place, on vous aurait vu faire.

CHATILLON.

Sans doute; & tout Chrétien, tout digne Chevalier,
Pour ſa religion ſe doit ſacrifier;

Et la félicité des cœurs tels que les nôtres
Conſiſte à tout quitter pour le bonheur des autres ?
Heureux à qui le Ciel a donné le pouvoir
De remplir comme vous un ſi noble devoir !
Pour nous, triſtes jouëts du ſort qui nous opprime,
Nous, malheureux Français, eſclaves dans Solyme,
Oubliés dans les fers, où long-tems, ſans ſecours,
Le père d'Oroſmane abandonna nos jours ;
Jamais nos yeux ſans vous ne reverraient la France.

NÉRESTAN.

Dieu s'eſt ſervi de moi, Seigneur. Sa providence
De ce jeune Oroſmane a fléchi la rigueur.
Mais quel triſte mélange altère ce bonheur !
Que de ce fier Soudan la clémence odieuſe
Répand ſur ſes bienfaits une amertume affreuſe !
Dieu me voit & m'entend ; il ſait ſi dans mon cœur
J'avais d'autres projets que ceux de ſa grandeur :
Je faiſais tout pour lui : j'eſpérais de lui rendre
Une jeune beauté, qu'à l'âge le plus tendre
Le cruel Noradin fit eſclave avec moi,
Lorſque les ennemis de notre auguſte foi,
Baignant de notre ſang la Syrie enivrée,
Surprirent Luſignan vaincu dans Céſarée :
Du ſérail des Soudans ſauvé par des Chrétiens,
Remis, depuis trois ans, dans mes premiers liens,
Renvoyé dans Paris ſur ma ſeule parole,
Seigneur, je me flattais, eſpérance frivole !

De ramener Zayre à cette heureuse cour
Où *Louis* des vertus a fixé le séjour.
Déjà même la reine, à mon zèle propice,
Lui rendait de son trône une main protectrice:
Enfin, lorsqu'elle touche au moment souhaité,
Qui la tirait du sein de sa captivité,
On la retient... Que dis-je... Ah! Zayre elle-même,
Oubliant les Chrétiens pour ce Soudan qui l'aime....
N'y pensons plus.... Seigneur, un refus plus cruel
Vient m'accabler encor d'un déplaisir mortel;
Des Chrétiens malheureux l'espérance est trahie.

CHATILLON.

Je vous offre pour eux ma liberté, ma vie;
Disposez-en, Seigneur, elle vous appartient.

NÉRESTAN.

Seigneur, ce Lusignan qu'à Solyme on retient,
Ce dernier, d'une race en héros si féconde,
Ce guerrier, dont la gloire avait rempli le monde,
Ce héros malheureux de Bouillon descendu,
Aux soupirs des Chrétiens ne sera point rendu.

CHATILLON.

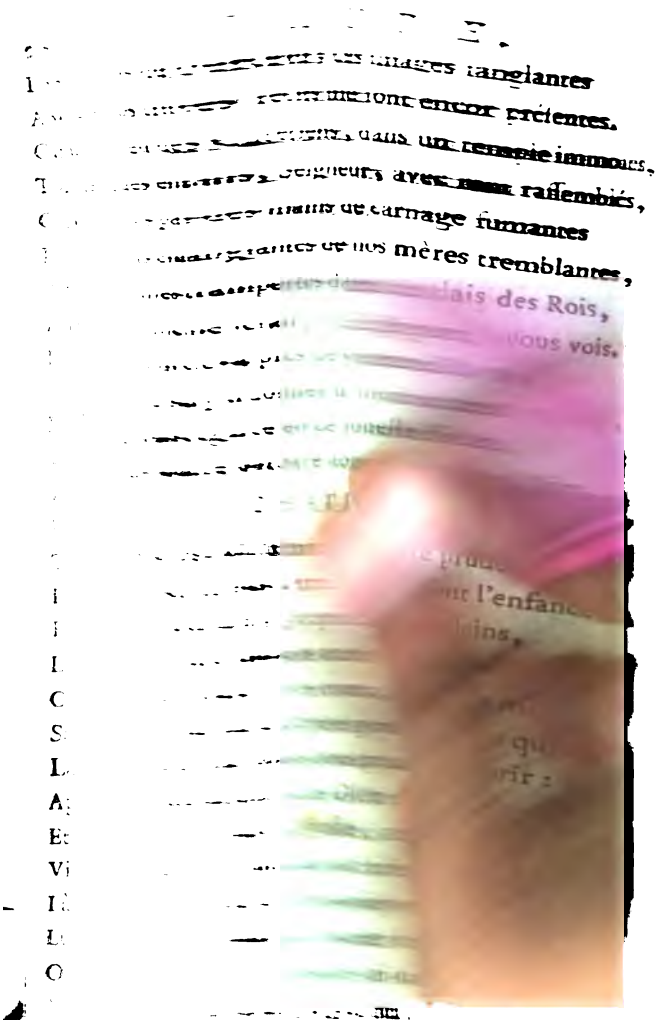
Seigneur, s'il est ainsi, votre faveur est vaine:
Quel indigne soldat voudrait briser sa chaîne,
Alors que dans les fers son chef est retenu?
Lusignan, comme à moi, ne vous est pas connu.
Seigneur, remerciez ce Ciel, dont la clémence
A, pour votre bonheur, placé votre naissance

Long-tems après ces jours à jamais déteſtés ;
Après ces jours de ſang & de calamités ,
Où je vis ſous le joug de nos barbares maîtres ,
Tomber ces murs ſacrés conquis par nos ancêtres.
Ciel ! ſi vous aviez vu ce temple abandonné ,
Du Dieu que nous ſervons le tombeau profané ,
Nos pères , nos enfans , nos filles , & nos femmes ,
Aux pieds de nos autels expirans dans les flammes ,
Et notre dernier Roi , courbé du faix des ans ,
Maſſacré ſans pitié ſur ſes fils expirans !
Luſignan , le dernier de cette auguſte race ,
Dans ces momens affreux ranimant notre audace ,
Au milieu des débris des temples renverſés ,
Des vainqueurs, des vaincus, & des morts entaſſés ,
Terrible , & d'une main reprenant cette épée ,
Dans le ſang infidèle à tout moment trempée ,
Et de l'autre à nos yeux montrant avec fierté
De notre ſainte foi le ſigne redouté ,
Criant à haute voix : Français , ſoyez fidèles....
Sans doute en ce moment , le couvrant de ſes aîles ,
La vertu du Très Haut , qui nous ſauve aujourd'hui ,
Applaniſſait ſa route , & marchait devant lui ,
Et des triſtes Chrétiens la foule délivrée
Vint porter avec nous ſes pas dans Céſarée.
Là , par nos Chevaliers , d'une commune voix ,
Luſignan fut choiſi pour nous donner des loix.
O mon cher Néreſtan ! Dieu qui nous humilie ,
N'a pas voulu , ſans doute , en cette courte vie ,

Nous accorder le prix qu'il doit à la vertu :
Vainement pour ſon nom nous avons combattu.
Reſſouvenir affreux, dont l'horreur me dévore !
Jéruſalem en cendre, hélas ! fumait encore,
Lorſque, dans notre aſyle attaqués & trahis,
Et, livrés par un Grec à nos fiers ennemis,
La flamme, dont brûla Sion déſeſpérée,
S'étendit en fureur aux murs de Céſarée ;
Ce fut-là le dernier de trente ans de revers ;
Là, je vis Luſignan chargé d'indignes fers :
Inſenſible à ſa chute, & grand dans ſes miſères,
Il n'était attendri que des maux de ſes frères.
Seigneur, depuis ce tems, ce père des Chrétiens,
Reſſerré loin de nous, blanchi dans ſes liens,
Gémit dans un cachot, privé de la lumière,
Oublié de l'Aſie & de l'Europe entière.
Tel eſt ſon ſort affreux ; & qui peut aujourd'hui,
Quand il ſouffre pour nous, ſe voir heureux ſans lui ?

NÉRESTAN.

Ce bonheur, il eſt vrai, ſerait d'un cœur barbare.
Que je hais le deſtin qui de lui nous ſépare !
Que vers lui vos diſcours m'ont sans peine entraîné !
Je connais ſes malheurs, avec eux je ſuis né :
Sans un trouble nouveau je n'ai pu les entendre ;
Votre priſon, la ſienne, & Céſarée en cendre,
Sont les premiers objets, ſont les premiers revers,
Qui frappèrent mes yeux à peine encore ouverts :



NÉRESTAN.

Mais ce même héros, pour briſer ſes liens,
Voudra-t-il qu'on s'abaiſſe à ces honteux moyens ?
Et quand il le voudrait, eſt-il en ma puiſſance
D'obtenir de Zayre un moment d'audience ?
Croyez-vous qu'Oroſmane y daigne conſentir ?
Le ſérail à ma voix pourra-t-il ſe rouvrir ?
Quand je pourrais enfin paraître devant elle,
Que faut-il eſpérer d'une femme infidelle,
A qui mon ſeul aſpect doit tenir lieu d'affront,
Et qui lira ſa honte écrite ſur mon front ?
Seigneur, il eſt bien dur, pour un cœur magnanime,
D'attendre des ſecours de ceux qu'on méſeſtime :
Leurs refus ſont affreux, leurs bienfaits ſont rougir.

CHATILLON.

Songez à Luſignan, ſongez à le ſervir.

NÉRESTAN.

Eh bien !... Mais quels chemins juſqu'à cette infidelle
Pourront..... On vient à nous. Que vois-je, ô Ciel !
c'eſt elle.

SCÈNE II.

CHATILLON, ZAYRE, NÉRESTAN.

ZAYRE, *à Nérestan.*

C'est vous, digne Français, à qui je viens parler:
Le Soudan le permet, cessez de vous troubler;
Et rassurant mon cœur qui tremble à votre approche;
Chassez de vos regards la plainte & le reproche.
Seigneur, nous nous craignons, nous rougissons tous deux;
Je souhaite & je crains de rencontrer vos yeux.
L'un à l'autre attachés depuis notre naissance,
Une affreuse prison renferma notre enfance;
Le sort nous accabla du poids des mêmes fers;
Que la tendre amitié nous rendait plus légers.
Il me fallut depuis gémir de votre absence;
Le Ciel porta vos pas aux rives de la France:
Prisonnier dans Solyme, enfin je vous revis,
Un entretien plus libre alors m'était permis;
Esclave dans la foule où j'étais confondue,
Aux regards du Soudan je vivais inconnue.
Vous daignâtes bientôt, soit grandeur, soit pitié,
Soit plutôt digne effet d'une pure amitié,
Revoyant des Français le glorieux empire,
Y chercher la rançon de la triste Zayre;

Vous l'apportez, le Ciel a trompé vos bienfaits;
Loin de vous dans Solyme il m'arrête à jamais.
Mais quoique ma fortune ait d'éclat & de charmes,
Je ne puis vous quitter ſans répandre des larmes.
Toujours de vos bontés je vais m'entretenir,
Chérir de vos vertus le tendre ſouvenir,
Comme vous des humains ſoulager la miſère,
Protéger les Chrétiens, leur tenir lieu de mère:
Vous me les rendez chers, & ces infortunés....

NÉRESTAN.

Vous, les protéger! vous qui les abandonnez!
Vous, qui des Luſignans foulant aux pieds la cendre...

ZAYRE.

Je la viens honorer, Seigneur; je viens vous rendre
Le dernier de ce ſang, votre amour, votre eſpoir:
Oui, Luſignan eſt libre, & vous l'allez revoir.

CHATILLON.

O Ciel! nous reverrions notre appui, notre père!

NÉRESTAN.

Les Chrétiens vous devraient une tête ſi chère!

ZAYRE.

J'avais ſans eſpérance oſé la demander:
Le généreux Soudan veut bien nous l'accorder;
On l'amène en ces lieux.

Qui dans les fers ici me mit preſqu'en naiſſant,
Me fit quitter bientôt l'Empire du croiſſant.
A la cour de Louis guidé par mon courage,
De la guerre ſous lui j'ai fait l'apprentiſſage;
Ma fortune & mon rang ſont un don de ce Roi,
Si grand par ſa valeur, & plus grand par ſa foi.
Je le ſuivis, Seigneur, au bord de la Charante,
Lorſque du fier Anglais la valeur menaçante,
Cédant à nos efforts trop long-tems captivés,
Satisfit en tombant aux [illegible] qu'ils ont bravés.
Venez, Prince, & montrez au plus grand des Monarques
De vos fers glorieux les vénérables marques.
Paris va révérer le martyr de la croix,
Et la cour de Louis eſt l'aſile des Rois.

LUSIGNAN.

Hélas! de cette cour j'ai vu jadis la gloire.
Quand Philippe à Bovine enchaînait la victoire,
Je combattais, Seigneur, avec Montmorency,
Melun, Deſtaing, de Neſle, & ce fameux Coucy.
Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre:
Vous voyez qu'au tombeau je ſuis prêt à deſcendre:
Je vais au Roi des Rois demander aujourd'hui
Le prix de tous les maux que j'ai ſoufferts pour lui.
Vous, généreux témoins de mon heure dernière,
Tandis qu'il en eſt tems, écoutez ma prière,
Néreſtan, Chatillon, & vous.... de qui les pleurs,
Dans ces momens ſi chers honorent mes malheurs.

Madame, ayez pitié du plus malheureux père,
Qui jamais ait du ciel éprouvé la colère,
Qui répand devant vous des larmes que le tems
Ne peut encor tarir dans mes yeux expirans.
Une fille, trois fils, ma ſuperbe eſpérance,
Me furent arrachés dès leur plus tendre enfance:
O mon cher Chatillon, tu dois t'en ſouvenir.

CHATILLON.

De vos malheurs encor vous me voyez frémir.

LUSIGNAN.

Priſonnier avec moi dans Céſarée en flamme,
Tes yeux virent périr mes deux fils & ma femme.

CHATILLON.

Mon bras chargé de fers ne les put ſecourir.

LUSIGNAN.

Hélas! & j'étais père, & je ne pus mourir!
Veillez du haut des cieux, chers enfans que j'implore,
Sur mes autres enfans, s'ils ſont vivans encore:
Mon dernier fils, ma fille aux chaînes réſervés,
Par de barbares mains pour ſervir conſervés,
Loin d'un père accablé, furent portés enſemble
Dans ce même ſérail où le Ciel nous raſſemble.

CHATILLON.

Il eſt vrai, dans l'horreur de ce péril nouveau,
Je tenais votre fille à peine en ſon berceau:
Ne pouvant la ſauver, Seigneur, j'allais moi-même
Répandre ſur ſon front l'eau ſainte du baptême,

Lorſque les Sarraſins, de carnage fumans,
Revinrent l'arracher à mes bras tout ſanglans.
Votre plus jeune fils, à qui les deſtinés
Avaient à peine encore accordé quatre années,
Trop capable déjà de ſentir ſon malheur,
Fut dans Jéruſalem conduit avec ſa ſœur.

NÉRESTAN.

De quel reſſouvenir mon âme eſt déchirée!
A cet âge fatal j'étais dans Céſarée;
Et tout couvert de ſang, & chargés de liens,
Je ſuivis en ces lieux Zayre & les Chrétiens.

LUSIGNAN.

Ce ſérail de tous deux vit élever l'enfance....
(*En les regardant.*)
Hélas! de mes enfans auriez-vous connaiſſance?
Ils ſeraient de votre âge, & peut-être mes yeux...
Quel ornement, Madame, étranger en ces lieux?
Depuis quand l'avez-vous?

ZAYRE.

Depuis que je reſpire,
Seigneur... Eh quoi! d'où vient que votre âme ſoupire?

LUSIGNAN.

Ah! daignez confier à mes tremblantes mains.....

ZAYRE, *à elle-même.*

De quel trouble nouveau tous mes ſens ſont atteints,
(LUSIGNAN *baiſe le bracelet.*)

ZAYRE, *à Luſignan.*

Seigneur, que faites-vous?

LUSIGNAN.

O Ciel! ô providence!
Mes yeux, ne trompez point ma timide eſpérance;
Serait-il bien poſſible? Oui c'eſt elle.... Je vois
Ce préſent qu'une épouſe avait reçu de moi,
Et qui de mes enfans ornait toujours la tête,
Lorſque de leur naiſſance on célébrait la fête:
Je revois... Je ſuccombe à mon ſaiſiſſement.

ZAYRE, *à elle-même.*

Qu'entends-je? & quel ſoupçon m'agite en ce moment?
(*Haut.*)
Ah! Seigneur!

LUSIGNAN.

Dans l'eſpoir dont j'entrevois les charmes,
Ne m'abandonnez pas, Dieu qui voyez mes larmes,
Dieu mort ſur cette croix & qui revis pour nous,
Parle, achève, ô mon Dieu! ce ſont là de tes coups.
Quoi! Madame, en vos mains elle était demeurée?
Quoi! tous les deux captifs, & pris dans Céſarée?

ZAYRE.

Oui, Seigneur.

NÉRESTAN.

Se peut-il?

LUSIGNAN.

Leurs paroles, leurs traits,
De leur mère en effet ſont les vivans portraits.
Oui, grand Dieu, tu le veux, tu permets que je voie;
Dieu, ranime mes ſens trop faibles pour ma joie.

Madame... Néreſtan... ſoutiens-moi, Chatillon...

Néreſtan, ſi je dois nommer encor ce nom,
Avez-vous dans le ſein la cicatrice heureuſe
Du fer dont à mes yeux une main furieuſe....

NÉRESTAN.

Oui, Seigneur, il eſt vrai.

LUSIGNAN.

Dieu juſte! heureux moments!

NÉRESTAN, *ſe jettant à ſes genoux.*

Ah! Seigneur! Ah, Zayre!

LUSIGNAN.

Approchez, mes enfans.

NÉRESTAN.

Moi, votre fils!

ZAYRE, *tombant aux pieds de Luſignan.*

Seigneur.

LUSIGNAN.

Heureux jour qui m'éclaire!
Ma fille! mon cher fils! embraſſez votre père.

CHATILLON.

Que d'un bonheur ſi grand mon cœur ſe ſent toucher!

LUSIGNAN.

De vos bras, mes enfans, je ne puis m'arracher.
Je vous revois enfin, chère & triſte famille,
Mon fils! digne héritier... Vous.. hélas! vous? ma fille!
Diſſipez mes ſoupçons, ôtez-moi cette horreur,
Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.

Toi, qui ſeul as conduit ſa fortune & la mienne;
Mon Dieu qui me la rends, me la rends-tu chrétienne?
Tu pleures. malheureuſe, & tu baiſſes les yeux?
Tû te tais! je t'entends! ô crime! ô juſtes Cieux!

ZAYRE.

Je ne puis vous tromper: ſous les loix d'Oroſmane...
Puniſſez votre fille.... elle était Muſulmane.

LUSIGNAN.

Que la foudre en éclats ne tombe que ſur moi!
Ah, mon fils! à ces mots j'euſſe expiré ſans toi.
Mon Dieu, j'ai combattu ſoixante ans pour ta gloire;
J'ai vu tomber ton temple, & périr ta mémoire;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes triſtes enfans:
Et lorſque ma famille eſt par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle eſt ton ennemie!
Je ſuis bien malheureux... C'eſt ton père, c'eſt moi,
C'eſt ma ſeule priſon qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, ſonge au ſang qui coule dans tes veines:
C'eſt le ſang de vingt Rois tous Chrétiens comme moi;
C'eſt le ſang des héros, défenſeurs de ma loi;
C'eſt le ſang des martyrs... O fille encor trop chère!
Connais-tu ton deſtin, ſais-tu quelle eſt ta mère?
Sais-tu bien qu'à l'inſtant que ſon flanc mit au jour
Ce triſte & dernier fruit d'un malheureux amour,

Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée?
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglans tendus du haut des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes,
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où mon sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres,
Tout t'annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais;
C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie;
C'est-là que de sa tombe il rappella sa vie;
Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas, sans y trouver ton Dieu,
Et tu n'y peux rester sans renier ton père,
Ton honneur qui te parle & ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras & pleurer & frémir;
Sur ton front pâlissant Dieu met le repentir:
Je vois la vérité dans ton cœur descendue;
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue;
Et je reprends ma gloire & ma félicité,
En dérobant mon sang à l'infidélité.

NÉRESTAN.

Je revois donc ma sœur?.... Et son âme...

ZAYRE.

Ah! mon père,
Cher auteur de mes jours, parlez, que dois-je faire?

LUSIGNAN.

M'ôter par un ſeul mot ma honte & mes ennuis,
Dire, je ſuis Chrétienne.

ZAYRE.

Oui.. Seigneur... je le ſuis.

LUSIGNAN.

Dieu, reçois ſon aveu du ſein de ton empire !

SCÈNE IV.

ZAYRE, CORASMIN, LUSIGNAN, CHATILLON, NÉRESTAN.

CORASMIN.

MADAME, le Soudan m'ordonne de vous dire
Qu'à l'inſtant de ces lieux il vous faut retirer,
Et de ces vils Chrétiens ſur-tout vous ſéparer.
Vous, Français, ſuivez-moi; de vous je dois répondre.
(*Il ſort.*)

SCÈNE V.

ZAYRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NÉRESTAN.

CHATILLON.

OU ſommes-nous, grand Dieu! quel coup vient nous confondre!

LUSIGNAN.

Notre courage, amis, doit ici s'animer.

ZAYRE, *à Luſignan.*

Hélas, Seigneur!

LUSIGNAN, *à Zayre.*

O vous, que je n'oſe nommer,
Jurez-moi de garder un ſecret ſi funeſte.

ZAYRE.

Je vous le jure.

LUSIGNAN,

Allez, le Ciel fera le reſte.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE, *une lettre à la main.*

Vous étiez, Coraſmin, trompé par vos alarmes ;
Non, Louis contre moi ne tourne point ſes armes ;
Les Français ſont laſſés de chercher déſormais
Des climats que pour eux le deſtin n'a point faits ;
Ils n'abandonnent point leur fertile patrie,
Pour languir aux déſerts de l'aride Arabie,
Et venir arroſer, de leur ſang odieux,
Ces palmes que pour nous Dieu fait croître en ces lieux.
Ils couvrent de vaiſſeaux la mer de la Syrie.
Louis, des bords de Chypre épouvante l'Aſie ;
Mais j'apprends que ce Roi s'éloigne de nos ports ;
De la féconde Égypte il menace les bords ;
J'en reçois à l'inſtant la première nouvelle :
Contre les Mamelus ſon courage l'appelle ;
Il cherche Mélédin, mon ſecret ennemi ;
Sur leurs diviſions mon trône eſt affermi.

Je ne crains plus enfin l'Egypte ni la France.
Nos communs ennemis ci-mentent ma puiſſance ;
Et prodigues d'un ſang qu'ils devraient ménager,
Prennent, en s'immolant, le ſoin de me venger.
Relâche ces Chrétiens, ami, je les délivre ;
Je veux plaire à leur maître, & leur permets de vivre :
Je veux que ſur la mer on les mène à leur Roi,
Que Louis me connaiſſe, & reſpecte ma foi.
Mène-lui Luſignan ; dis-lui que je lui donne
Celui que la naiſſance allie à ſa couronne,
Celui que par deux fois mon père avait vaincu,
Et qu'il tint enchaîné tandis qu'il a vécu.

CORASMIN.

Son nom cher aux Chrétiens...

OROSMANE.

Son nom n'eſt point à craindre.

CORASMIN.

Mais, Seigneur, ſi Louis...

OROSMANE.

Il n'eſt plus tems de feindre.
Zayre l'a voulu, c'eſt aſſez ; & mon cœur,
En donnant Luſignan, le donne à mon vainqueur.
Louis eſt peu pour moi ; je fais tout pour Zayre ;
Nul autre ſur mon cœur n'aurait pris cet empire.
Je viens de l'affliger, c'eſt à moi d'adoucir
Le déplaiſir mortel qu'elle a dû reſſentir ;
Quand, ſur les faux avis des deſſeins de la France,
J'ai fait à ces Chrétiens un peu de violence.

Que dis-je? Ces momens perdus dans mon conſeil,
Ont de ce grand hymen ſuſpendu l'appareil :
D'une heure encor, ami, mon bonheur ſe différe :
Mais j'emploierai du moins ce tems à lui complaire.
Zayre ici demande un ſecret entretien
Avec ce Néreſtan, ce généreux Chrétien...

CORASMIN.

Et vous avez, Seigneur, encor cette indulgence ?

OROSMANE.

Ils ont été tous deux eſclaves dans l'enfance ;
Ils ont porté mes fers, ils ne ſe verront plus ;
Zayre enfin de moi n'aura point un refus.
Je ne m'en défends point ; je foule aux pieds pour elle
Des rigueurs du ſérail la contrainte cruelle.
J'ai mépriſé ces loix, dont l'âpre auſtérité
Fait d'une vertu triſte une néceſſité.
Je ne ſuis point formé du ſang Aſiatique ;
Né parmi les rochers au ſein de la Taurique,
Des Scythes, mes aïeux, je garde la fierté,
Leurs mœurs, leurs paſſions, leur généroſité :
Je conſens qu'en partant Néreſtan la revoie ;
Je veux que tous les cœurs ſoient heureux de ma joie.
Après ce peu d'inſtans volés à mon amour,
Tous ſes momens, amis, ſont à moi ſans retour.
Vas, ce Chrétien attend, & tu peux l'introduire.
Preſſe ſon entretien, obéis à Zayre.

SCÈNE II.

NÉRESTAN, CORASMIN.

CORASMIN.

EN ces lieux, un moment, tu peux encor reſter.
Zayre à tes regards viendra ſe préſenter.

SCÈNE III.

NÉRESTAN.

EN quel état, ô Ciel ! en quels lieux je la laiſſe !
O ma religion ! ô mon père ! ô tendreſſe !
Mais je la vois.

SCÈNE IV.

ZAYRE, NÉRESTAN.

NÉRESTAN.

MA ſœur, je puis donc vous parler.
Ah ! dans quel tems le Ciel nous voulut raſſembler !
Vous ne reverrez plus un trop malheureux père.

ZAYRE.

Dieu ! Luſignan !...

NÉRESTAN.

Il touche à ſon heure dernière.
Sa joie, en nous voyant, par de trop grands efforts,
De ſes ſens affaiblis a rompu les reſſorts ;
Et cette émotion, dont ſon âme eſt remplie,
A bientôt épuiſé les ſources de ſa vie.
Mais, pour comble d'horreurs à ces derniers momens,
Il doute de ſa fille & de ſes ſentimens ;
Il meurt dans l'amertume, & ſon âme incertaine
Demande en ſoupirant ſi vous êtes Chrétienne.

ZAYRE.

Quoi ! je ſuis votre ſœur, & vous pouvez penſer
Qu'à mon ſang, à ma loi j'aille ici renoncer ?

NÉRESTAN.

Ah ! ma ſœur ! cette loi n'eſt pas la vôtre encore ;
Le jour qui nous éclaire eſt pour vous à l'aurore ;

Vous n'avez point reçu ce gage précieux,
Qui nous lave du crime, & nous ouvre les cieux.
Jurez, par nos malheurs, & par votre famille,
Par ces martyrs sacrés de qui vous êtes fille,
Que vous voulez ici recevoir aujourd'hui
Le sceau du Dieu vivant qui nous attache à lui.

ZAYRE.

Oui, je jure en vos mains, par ce Dieu que j'adore,
Par sa loi que je cherche, & que mon cœur ignore,
De vivre désormais sous cette sainte loi....
Mais, mon cher frère... Hélas! que veut-elle de moi?
Que faut-il?

NÉRESTAN.

Détester l'empire de vos maîtres,
Servir, aimer ce Dieu qu'ont aimé nos ancêtres,
Qui, né près de ces murs, est mort ici pour nous,
Qui nous a rassemblés, qui m'a conduit vers vous.
Est-ce à moi d'en parler? Moins instruit que fidèle,
Je ne suis qu'un soldat, & je n'ai que du zèle.
Un Pontife sacré viendra jusqu'en ces lieux
Vous apporter la vie, & dessiller vos yeux.
Songez à vos sermens, & que l'eau du baptême
Ne vous apporte point la mort & l'anathème.
Obtenez qu'avec lui je puisse revenir.
Mais à quel titre, ô Ciel! faut-il donc l'obtenir?
A qui le demander dans ce sérail profane?....
Vous, le sang de vingt Rois, esclave d'Orosmane!
Parente de Louis! fille de Lusignan!
Vous Chrétienne, & ma sœur, esclave d'un Soudan!

Vous m'entendez...je n'ôſe en dire davantage,
Dieu, nous réſerviez-vous à dernier outrage ?

ZAYRE.

Ah ! cruel, pourſuivez ; vous ne connaiſſez pas
Mon ſecret, mes tourmens, mes vœux, mes attentats,
Mon frère, ayez pitié d'une ſœur égarée,
Qui brûle, qui gémit, qui meurt déſeſpérée.
Je ſuis Chrétienne, hélas !... j'attends avec ardeur
Cette eau ſainte, cette eau qui peut guérir mon cœur.
Non, je ne ſerai point indigne de mon frère,
De mes aïeux, de moi, de mon malheureux père.
Mais parlez à Zayre, & ne lui cachez rien,
Dites... quelle eſt la loi de l'empire chrétien ?...
Quel eſt le châtiment pour une infortunée,
Qui, loin de ſes parens aux fers abandonnée,
Trouvant chez un barbare un généreux appui,
Aurait touché ſon âme, & s'unirait à lui ?

NÉRESTAN.

O Ciel ! que dites-vous ? Ah ! la mort la plus prompte
Devrait....

ZAYRE.

C'en eſt aſſez, frappe, & préviens ta honte.

NÉRESTAN.

Qui, vous, ma ſœur ?

ZAYRE.

C'eſt moi que je viens d'accuſer.
Oroſmane m'adore... & j'allais l'épouſer.

NÉRESTAN.

L'épouſer ! eſt-il vrai, ma ſœur ? Eſt-ce vous-même ?
Vous, la fille des Rois ?

ZAYRE.

Frappé, dis-je, je l'aime.

NÉRESTAN.

Opprobre malheureux du ſang dont vous ſortez,
Vous demandez la mort, & vous la méritez ;
Et ſi je n'écoutais que ta honte & ma gloire,
L'honneur de ma maiſon, mon père, ſa mémoire,
Si la loi de ton Dieu, que tu ne connais pas,
Si ma religion ne retenait mon bras,
J'irais dans ce palais, j'irais au moment même
Immoler de ma main un barbare qui t'aime ;
De ſon indigne flanc la plonger dans le tien,
Et ne l'en retirer que pour percer le mien.
Ciel ! tandis que Louis, l'exemple de la terre,
Au Nil épouvanté ne va porter la guerre
Que pour venir bientôt, frappant des coups plus sûrs,
Délivrer ton Dieu même, & lui rendre ces murs :
Zayre, cependant, ma ſœur, ſon alliée,
Au tyran d'un ſérail par l'hymen eſt liée.
Et je vais donc apprendre à Luſignan trahi,
Qu'un Tartare eſt le Dieu que ſa fille a choiſi.
En ce moment affreux, hélas ! ton père expire,
En demandant à Dieu le ſalut de Zayre.

ZAYRE.

Arrête, mon cher frère... arrête, & connais-moi ;
Peut-être que Zayre eſt digne encor de toi.

Mon frère, épargne-moi cet horrible langage ;
Ton courroux, ton reproche, eſt un plus grand outrage,
Plus ſenſible pour moi, plus dur que ce trépas
Que je te demandais, & que je n'obtiens pas.
L'état où tu me vois accable ton courage ;
Tu ſouffre, je le vois ; je ſouffre davantage.
Je voudrais que du Ciel le barbare ſecours,
De mon ſang, dans mon cœur, eût arrêté le cours ;
Le jour qu'empoiſonné d'une flamme profane,
Ce pur ſang des Chrétiens brûla pour Oroſmane,
Le jour que de ta ſœur Oroſmane charmé....
Pardonnez-moi, Chrétiens ; qui ne l'aurait aimé ?
Il faiſait tout pour moi, ſon cœur m'avait choiſie,
Je voyais ſa fierté pour moi ſeule adoucie.
C'eſt lui qui des Chrétiens a ranimé l'eſpoir :
C'eſt à lui que je dois le bonheur de te voir :
Pardonne ; ton courroux, mon père, ma tendreſſe,
Mes ſermens, mon devoir, mes remords, ma faibleſſe,
Me ſervent de ſupplice ; & ta ſœur en ce jour
Meurt de ſon repentir plus que de ſon amour.

NÉRESTAN.

Je te blâme & te plains ; crois-moi, la Providence
Ne te laiſſera point périr ſans innocence :
Je te pardonne, hélas ! ces combats odieux ;
Dieu ne t'a point prêté ſon bras victorieux :
Ce bras qui rend la force aux plus faibles courages,
Soutiendra ce roſeau plié par les orages :

Il ne ſouffrira pas qu'à ſon culte engagé,
Entre un barbare & lui ton cœur ſoit partagé :
Le baptême éteindra ces feux dont il ſoupire,
Et tu vivras fidelle, ou périras martyre.
Achève donc ici ton ſerment commencé ;
Achève ; &, dans l'horreur dont ton cœur eſt preſſé,
Promets au Roi Louis, à l'Europe, à ton père,
Au Dieu qui déjà parle à ce cœur ſi ſincère,
De ne point accomplir cet hymen odieux,
Avant que le Pontife ait éclairé tes yeux,
Avant qu'en ma préſence il te faſſe Chrétienne,
Et que Dieu par ſes mains t'adopte & te ſoutienne,
Le promets-tu, Zayre ?...

ZAYRE.

Oui, je te le promets :
Rends-moi Chrétienne & libre, à tout je me ſoumets.
Vas, d'un père expirant, vas fermer la paupière ;
Vas, je voudrais te ſuivre, & mourir la première.

NÉRESTAN.

Je pars ; adieu, ma ſœur, adieu : puiſque mes vœux
Ne peuvent t'arracher à ce palais honteux,
Je reviendrai bientôt, par un heureux baptême,
T'arracher aux enfers, & te rendre à toi-même.

SCÈNE

SCÈNE V.

ZAYRE, *ſeule.*

ME voilà ſeule, ô Dieu! que vais-je devenir?
Dieu, commande à mon cœur de ne te point trahir.
Hélas! ſuis-je, en effet, ou Françaiſe ou Sultane?
Fille de Luſignan, ou femme d'Oroſmane?
Suis-je amante ou chrétienne? O ſermens que j'ai faits!
Mon père, mon pays, vous ſerez ſatisfaits.
Fatime ne vient point: Quoi! dans ce trouble extrême,
L'univers m'abandonne! on me laiſſe à moi-même!
Mon cœur peut-il porter, ſeul & privé d'appui,
Le fardeau des devoirs qu'on m'impoſe aujourd'hui?
A ta loi, Dieu puiſſant, oui, mon âme eſt rendue;
Mais fais que mon amant s'éloigne de ma vue.
Cher amant! ce matin l'aurais je pu prévoir,
Que je duſſe aujourd'hui redouter de te voir?
Moi, qui de tant de feux juſtement poſſédée,
N'avais d'autre bonheur, d'autre ſoin, d'autre idée,
Que de t'entretenir, écouter ton amour,
Te voir, te ſouhaiter, attendre ton retour?
Hélas! & je t'adore; & t'aimer eſt un crime!

SCENE VI.

ZAYRE, OROSMANE; CORASMIN, *dans le fond.*

OROSMANE.

PARAISSEZ, tout eſt prêt; le beau feu qui m'anime,
Ne ſouffre plus, Madame, aucun retardement;
Les flambeaux de l'hymen brillent pour votre amant;
Les parfums de l'encens rempliſſent la moſquée;
Du Dieu de Mahomet la puiſſance invoquée
Confirme mes ſermens, & préſide à mes feux.
Mon peuple proſterné pour vous offre ſes vœux.
Tout tombe à vos genoux. Vos ſuperbes rivales,
Qui diſputaient mon cœur, & marchaient vos égales,
Heureuſes de vous ſuivre & de vous obéir,
Devant vos volontés vont apprendre à fléchir.
Le trône, les feſtins, & la cérémonie,
Tout eſt prêt, commencez le bonheur de ma vie.

ZAYRE, *à part.*

Où ſuis-je, malheureuſe! ô tendreſſe! ô douleur!

OROSMANE.

Venez.

ZAYRE, *à part.*

Où me cacher?

OROSMANE.

Que dites-vous ?

ZAYRE, *haut.*

Seigneur....

OROSMANE.

Donnez-moi votre main, daignez, belle Zayre....

ZAYRE, *à part.*

Dieu de mon père, hélas, que pourrai-je lui dire ?

OROSMANE.

Que j'aime à triompher de ce tendre embarras !
Qu'il redouble ma flamme & mon bonheur !....

ZAYRE, *à part.*

Hélas !

OROSMANE.

Ce trouble à mes desirs vous rend encor plus chère ;
D'une vertu modeste il est le caractère.
Digne & charmant objet de ma constante foi,
Venez, ne tardez plus.

ZAYRE, *à part.*

Ah ! grand Dieu, soutiens-moi....

(*Haut.*)

Seigneur....

OROSMANE.

O Ciel ! eh quoi !

ZAYRE.

Seigneur, cet hyménée
Était un bien suprême à mon âme étonnée.
Je n'ai point recherché le trône & la grandeur ;
Qu'un sentiment plus juste occupait tout mon cœur

Hélas ! j'aurais voulu qu'à vos vertus unie,
Et mépriſant pour vous les trônes de l'Aſie,
Seule, & dans un déſert auprès de mon époux,
J'euſſe pu ſous mes pieds les fouler avec vous.
Mais.... Seigneur.... ces Chrétiens....

OROSMANE.

Ces Chrétiens... Quoi! Madame?
Qu'auraient donc de commun cette ſecte & ma flamme?

ZAYRE.

Lufignan, ce vieillard, accablé de douleurs,
Termine en ces momens ſa vie & ſes malheurs.

OROSMANE.

Eh bien ! quel intérêt ſi preſſant & ſi tendre
A ce vieillard Chrétien votre cœur peut-il prendre?
Vous n'êtes point Chrétienne ; élevée en ces lieux,
Vous ſuivez dès long tems la foi de mes aïeux.
Un vieillard qui ſuccombe au poids de ſes années,
Peut il troubler ici vos belles deſtinées ?
Cette aimable pitié, qu'il s'attire de vous,
Doit ſe perdre avec moi dans des momens ſi doux.

ZAYRE.

Seigneur, ſi vous m'aimez, ſi je vous étais chère....

OROSMANE.

Si vous l'êtes, ah Dieu !

ZAYRE.

Souffrez que l'on diffère...
Fermettez que ces nœuds par vos mains aſſemblés....

OROSMANE.

Que dites-vous? ô Ciel! eſt-ce vous qui parlez,
Zayre?

ZAYRE.

Je ne puis ſoutenir ſa colère.

OROSMANE.

Zayre!

ZAYRE.

Il m'eſt affreux, Seigneur, de vous déplaire.
Excuſez ma douleur... Non, j'oublie à la fois,
Et tout ce que je ſuis, & tout ce que je dois.
Je ne puis ſoutenir cet aſpect qui me tue.
Je ne puis... Ah! ſouffrez que, loin de votre vue,
Seigneur, j'aille cacher mes larmes, mes ennuis,
Mes vœux, mon déſeſpoir, & l'horreur où je ſuis.
(*Elle ſort.*)

SCÈNE VII.

CORASMIN, OROSMANE.

OROSMANE.

JE demeure immobile, & ma langue glacée
Se refuſe aux tranſports de mon âme offenſée.
Eſt-ce à moi que l'on parle? ai-je bien entendu?
Eſt-ce moi qu'elle fuit? ô Ciel! & qu'ai-je vu?
Coraſmin, quel eſt donc ce changement extrême?
Je la laiſſe échapper! je m'ignore moi-même.

CORASMIN.

Vous ſeul cauſez ſon trouble, & vous vous en plaignez.
Vous accuſez, Seigneur, un cœur où vous régnez.

OROSMANE.

Mais pourquoi donc ces pleurs, mais pourquoi cette fuite,
Cette douleur ſi ſombre en ſes regards écrite ?
Si c'était ce Français !... quel ſoupçon ! quelle horreur !
Quelle lumière affreuſe a paſſé dans mon cœur !
Hélas ! je repouſſais ma juſte défiance :
Un barbare, un eſclave aurait cette inſolence !
Cher ami, je verrais un cœur comme le mien,
Réduit à redouter un eſclave Chrétien
Mais parle, tu pouvais obſerver ſon viſage,
Tu pouvais de ſes yeux entendre le langage :
Ne me déguiſe rien, mes feux ſont-ils trahis ?
Apprends-moi mon malheur.... Tu trembles..... tu frémis....
C'en eſt aſſez.

CORASMIN.

Je crains d'irriter vos alarmes.
Il eſt vrai que ſes yeux ont verſé quelques larmes ;
Mais, Seigneur, après tout, je n'ai rien obſervé
Qui doive....

OROSMANE.

A cet affront je ſerais réſervé ?....
Non, ſi Zayre, ami, m'avait fait cette offenſe,
Elle eut avec plus d'art trompé ma confiance.

Le déplaiſir ſecret de ſon cœur agité,
Si ce cœur eſt perfide, aurait-il éclaté ?
Écoute ; garde-toi de ſoupçonner Zayre.
Mais ce Français, dis-tu, gémit, pleure, ſoupire ;
Que m'importe, après tout, le ſujet de ſes pleurs ?
Qui ſait ſi l'amour même entre dans ſes douleurs ?
Et qu'ai-je à redouter d'un eſclave infidèle,
Qui demain, pour jamais, ſe va ſéparer d'elle ?

CORASMIN.

N'avez-vous pas, Seigneur, permis, malgré nos loix,
Qu'il jouït de ſa vue une ſeconde fois ?
Qu'il revint en ces lieux ?

OROSMANE.

Qu'il revînt ? lui ce traître,
Qu'aux yeux de ma maîtreſſe il oſât reparaître ?
Oui, je le lui rendrais, mais mourant, mais puni,
Mais verſant à ſes yeux le ſang qui m'a trahi,
Déchiré devant elle, & ma main dégouttante
Confondrait dans ſon ſang le ſang de ſon amante...
Excuſe les tranſports de ce cœur offenſé ;
Il eſt né violent, il aime, il eſt bleſſé.
Je connais mes fureurs, & je crains ma faibleſſe ;
A des troubles honteux je ſens que je m'abaiſſe.
Non, c'eſt trop ſur Zayre arrêter un ſoupçon,
Non, ſon cœur n'eſt point fait pour une trahiſon :
Mais ne crois pas non plus que le mien s'aviliſſe
A ſouffrir des rigueurs, à gémir d'un caprice,

A me plaindre, à reprendre, à redonner ma foi ;
Les éclairciſſemens ſont indignes de moi.
Il vaut mieux ſur mes ſens reprendre un juſte empire,
Il vaut mieux oublier juſqu'au nom de Zayre.
Allons, que le ſérail ſoit fermé pour jamais ;
Que la terreur habite aux portes du palais ;
Que tout reſſente ici le frein de l'eſclavage.
Des Rois de l'Orient ſuivons l'antique uſage.
On peut, pour ſon eſclave oubliant ſa fierté,
Laiſſer tomber ſur elle un regard de bonté :
Mais il eſt trop honteux de craindre une maîtreſſe ;
Aux mœurs de l'Occident laiſſons cette baſſeſſe.
Ce ſexe dangereux, qui veut tout aſſervir,
S'il commande en Europe, ici doit obéir.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

FATIME, ZAYRE.

FATIME.

Que je vous plains, Madame, & que je vous admire!
C'eſt le Dieu des Chrétiens, c'eſt Dieu qui vous inſpire.
Il donnera la force à vos bras languiſſans
De briſer des liens ſi chers & ſi puiſſans.

ZAYRE.

Eh! pourrai-je achever ce fatal ſacrifice?

FATIME.

Vous demandez ſa grace, il vous doit ſa juſtice:
De votre cœur docile il doit prendre le ſoin.

ZAYRE.

Jamais de ſon appui je n'eus tant de beſoin.

FATIME.

Si vous ne voyez plus votre auguſte famille,
Le Dieu que vous ſervez vous adopte pour fille.

Vous êtes dans ſes bras, il parle à votre cœur ;
Et quand ce ſaint Pontife, organe du Seigneur,
Ne pourrait aborder dans ce palais profane...

ZAYRE.

Ah! j'ai porté la mort dans le ſein d'Oroſmane.
J'ai pu déſeſpérer le cœur de mon amant!
Quel outrage, Fatime, & quel affreux moment!
Mon Dieu, vous l'ordonnez; j'euſſe été trop heureuſe.

FATIME.

Quoi! vous regretteriez cette chaîne honteuſe!
Hazarder la victoire, ayant tant combattu?

ZAYRE.

Victoire infortunée! inhumaine vertu!
Non, tu ne connais pas ce que je ſacrifie.
Cet amour ſi puiſſant, ce charme de ma vie,
Dont j'eſpérais, hélas! tant de félicité,
Dans toute ſon ardeur n'avait point éclaté.
Fatime, j'offre à Dieu mes bleſſures cruelles;
Je mouille devant lui de larmes criminelles
Ces lieux où tu m'as dit qu'il choiſit ſon ſéjour;
Je lui crie, en pleurant, ôte-moi mon amour,
Arrache-moi mes vœux, remplis-moi de toi-même:
Mais, Fatime, à l'inſtant les traits de ce que j'aime,
Ces traits chers & charmans que toujours je revoi,
Se montrent dans mon âme entre le Ciel & moi.
Eh bien! race des Rois dont le Ciel me fit naître,
Père, mère, Chrétiens; vous, mon Dieu, vous
mon maître,

Vous qui de mon amant me privez aujourd'hui,
Terminez donc mes jours qui ne ſont plus pour lui:
Que j'expire innocente, & qu'une main ſi chère
De ces yeux qu'il aimait ferme au moins la paupière.
Ah! que fait Oroſmane? Il ne s'informe pas
Si j'attends, loin de lui, la vie ou le trépas;
Il me fuit, il me laiſſe, & je n'y peux ſurvivre.

FATIME.

Quoi! vous, fille des Rois que vous prétendez ſuivre,
Vous, dans les bras d'un Dieu votre éternel appui....

ZAYRE.

Eh! pourquoi mon amant n'eſt il pas né pour lui?
Oroſmane eſt-il fait pour être ſa victime?
Dieu pourrait-il haïr un cœur ſi magnanime?
Généreux, bienfaiſant, juſte, plein de vertus;
S'il était né Chrétien, que ſerait-il de plus?
Et plût à Dieu, du moins, que ce ſaint Interprète,
Ce Miniſtre ſacré que mon âme ſouhaite,
Du trouble où tu me vois vint bientôt me tirer!
Je ne ſais; mais, enfin, j'oſe encore eſpérer
Que ce Dieu, dont cent fois on m'a peint la clémence,
Ne réprouverait point une telle alliance:
Peut-être, de Zayre en ſecret adoré,
Il pardonne aux combats de ce cœur déchiré;
Peut-être, en me laiſſant au trône de Syrie,
Il ſoutiendrait par moi les Chrétiens de l'Aſie.
Fatime, tu le ſais, ce puiſſant Saladin,
Qui ravit à mon ſang l'empire du Jourdain,

Qui fit comme Oroſmane admirer ſa clémence,
Au ſein d'une Chrétienne il avait pris naiſſance.

FATIME.

Ah! ne voyez-vous pas que, pour vous conſoler...

ZAYRE.

Laiſſe-moi; je vois tout; je meurs ſans m'aveugler:
Je vois que mon pays, mon ſang, tout me condamne,
Que je ſuis Luſignan, que j'adore Oroſmane;
Que mes vœux, que mes jours à ſes jours ſont liés.
Je voudrais quelquefois me jeter à ſes pieds,
De tout ce que je ſuis faire un aveu ſincère.

FATIME.

Songez que cet aveu peut perdre votre frère,
Expoſer les Chrétiens qui n'ont que vous d'appui,
Et va trahir le Dieu qui vous rappelle à lui.

ZAYRE.

Ah! ſi tu connaiſſais le grand cœur d'Oroſmane!

FATIME.

Il eſt le protecteur de la loi muſulmane;
Et plus il vous adore, & moins il peut ſouffrir
Qu'on vous oſe annoncer un Dieu qu'il doit haïr.
Songez que votre frére en ce lieu doit ſe rendre;
Que vous avez promis....

ZAYRE.

Eh bien! il faut l'attendre.
J'ai promis, j'ai juré de garder ce ſecret:
Hélas! qu'à mon amant je le tais à regret!
Et pour comble d'horreur je ne ſuis plus aimée.

SCÈNE II.

OROSMANE, ZAYRE.

OROSMANE, *après avoir fait signe à Fatime de sortir.*

MADAME, il fut un tems où mon ame charmée,
Écoutant sans rougir des sentimens trop chers,
Se fit une vertu de languir dans vos fers.
Je croyais être aimé, Madame; & votre maître,
Soupirant à vos pieds, devait s'attendre à l'être.
Vous ne m'entendrez point, amant faible & jaloux,
En reproches honteux éclater contre vous:
Cruellement blessé, mais trop fier pour me plaindre,
Trop généreux, trop grand pour m'abaisser à feindre,
Je viens vous déclarer que le plus froid mépris
De vos caprices vains sera le digne prix.
Ne vous préparez point à tromper ma tendresse,
A chercher des raisons, dont la flatteuse adresse,
A mes yeux éblouis colorant vos refus,
Vous ramène un amant qui ne vous connaît plus;
Et qui, craignant sur-tout qu'à rougir on l'expose,
D'un refus outrageant veut ignorer la cause.
Madame, c'en est fait, une autre va monter
Au rang que mon amour vous daignait présenter;

Une autre aura des yeux, & va du moins connaître
De quel prix mon amour & ma main devaient être.
Il pourra m'en coûter, mais mon cœur s'y résout ;
Apprenez qu'Oroſmane eſt capable de tout ;
Que j'aime mieux vous perdre, & loin de votre vue
Mourir déſeſpéré de vous avoir perdue,
Que de vous poſſéder, s'il faut qu'à votre foi
Il en coûte un ſoupir qui ne ſoit pas pour moi.
Allez, mes yeux jamais ne reverront vos charmes.

ZAYRE.

Tu m'as donc tout ravi, Dieu, témoin de mes larmes!
Tu veux commander ſeul à mes ſens éperdus...
Eh bien ! puiſqu'il eſt vrai que vous ne m'aimez plus,
Seigneur....

OROSMANE.

Il eſt trop vrai que l'honneur me l'ordonne,
Que je vous adorai, que je vous abandonne,
Que je renonce à vous, que vous le deſirez,
Que ſous une autre loi... Zayre, vous pleurez ?

ZAYRE.

Ah ! Seigneur! ah ! du moins gardez de jamais croire
Que du rang d'un Soudan je regrette la gloire:
Je ſais qu'il faut vous perdre, & mon ſort l'a voulu:
Mais, Seigneur, mais mon cœur ne vous eſt pas connu.
Me puniſſe à jamais ce Ciel qui me condamne,
Si je regrette rien que le cœur d'Oroſmane.

OROSMANE.

Zayre, vous m'aimez !

ZAYRE.

Dieu ! ſi je l'aime, hélas !

OROSMANE.

Quel caprice odieux que je ne conçois pas!
Vous m'aimez ? Eh ! pourquoi vous forcez-vous, cruelle,
A déchirer le cœur d'un amant ſi fidèle ?
Je me connaiſſais mal ; oui, dans mon déſeſpoir,
J'avais cru ſur moi-même avoir plus de pouvoir.
Vas, mon cœur eſt bien loin d'un pouvoir ſi funeſte.
Zayre, que jamais la colère céleſte
Ne donne à ton amant, enchaîné ſous ta loi,
La force d'oublier l'amour qu'il a pour toi.
Qui, moi ? Que ſur mon trône une autre fut placée!
Non, je n'en eus jamais la coupable penſée :
Pardonne à mon courroux, à mes ſens interdits,
Ces dédains affectés & ſi bien démentis ;
C'eſt le ſeul déplaiſir que jamais, dans ta vie,
Le Ciel aura voulu que ta tendreſſe eſſuie.
Je t'aimerai toujours... Mais d'où vient que ton cœur,
En partageant mes feux, différait mon bonheur?
Parle. Etait-ce un caprice ? Eſt-ce crainte d'un maître,
D'un Soudan qui pour toi veut renoncer à l'être ?
Serait-ce un artifice ? Épargne-toi ce ſoin ;
L'art n'eſt pas fait pour toi, tu n'en as pas beſoin :
Qu'il ne ſouille jamais le ſaint nœud qui nous lie!
L'art le plus innocent tient de la perfidie.
Je n'en connus jamais, & mes ſens déchirés,
Pleins d'un amour ſi vrai....

ZAYRE.

Vous me déſeſpérez.
Vous m'êtes cher, ſans doute, & ma tendreſſe extrême
Eſt le comble des maux pour ce cœur qui vous aime.

OROSMANE.

O Ciel! expliquez-vous. Quoi! toujours me troubler!
Se peut-il...

ZAYRE.

Dieu puiſſant, que ne puis-je parler?

OROSMANE.

Quel étrange ſecret me cachez-vous, Zayre?
Eſt-il quelque Chrétien qui contre moi conſpire?
Me trahit-on? Parlez.

ZAYRE.

Eh! peut on vous trahir?
Seigneur, entr'eux & vous vous me verriez courir:
On ne vous trahit point, pour vous rien n'eſt à craindre;
Mon malheur eſt pour moi, je ſuis la ſeule à plaindre.

OROSMANE.

Vous, à plaindre, grand Dieu!

ZAYRE.

Souffrez qu'à vos genoux
Je demande, en tremblant, une grâce de vous.

OROSMANE.

Une grâce! ordonnez, & demandez ma vie.

ZAYRE.

Plût au Ciel qu'à vos jours la mienne fût unie!

Oroſmane... Seigneur... permettez qu'aujourd'hui,
Seule, loin de vous-même, & toute à mon ennui,
D'un œil plus recueilli contemplant ma fortune,
Je cache à votre oreille une plainte importune...
Demain tous mes ſecrets vous ſeront révélés.

OROSMANE.

De quelle inquiétude, ô ciel! vous m'accablez!
Pouvez-vous?...

ZAYRE.

Si pour moi l'amour vous parle encore,
Ne me refuſez pas la grâce que j'implore.

OROSMANE.

Eh bien, il faut vouloir tout ce que vous voulez;
J'y conſens; il en coûte à mes ſens déſolés.
Allez, ſouvenez-vous que je vous ſacrifie
Les momens les plus beaux, les plus chers de ma vie.

ZAYRE.

En me parlant ainſi, vous me percez le cœur.

OROSMANE.

Eh bien! vous me quittez, Zayre?

ZAYRE.

Hélas, Seigneur!

SCÈNE III.

CORASMIN, OROSMANE.

OROSMANE.

AH! c'eſt trop tôt chercher ce ſolitaire aſile;
C'eſt trop tôt abuſer de ma bonté facile;
Et plus j'y penſe, ami, moins je puis concevoir
Le ſujet ſi caché de tant de déſeſpoir.
Quoi donc! par ma tendreſſe élevée à l'empire,
Dans le ſein du bonheur que ſon âme deſire,
Près d'un amant qu'elle aime, & qui brûle à ſes pieds,
Ses yeux remplis d'amour, de larmes ſont noyés!
Je ſuis bien indigné de voir tant de caprices.
Mais moi-même, après tout, eus-je moins d'injuſtices?
Ai-je été moins coupable à ſes yeux offenſés?
Eſt-ce à moi de me plaindre? On m'aime, c'eſt aſſez.
Il me faut expier, par un peu d'indulgence,
De mes tranſports jaloux l'injurieuſe offenſe.
Je me rends; je le vois, ſon cœur eſt ſans détours;
La nature naïve anime ſes diſcours:
Elle eſt dans l'âge heureux où règne l'innocence,
A ſa ſincérité je dois ma confiance.
Elle m'aime, ſans doute; oui; j'ai lu devant toi,
Dans ſes yeux attendris, l'amour qu'elle a pour moi;

Et ſon âme éprouvant cette ardeur qui me touche,
Vingt fois pour me le dire a volé ſur ſa bouche.
Qui peut avoir un cœur aſſez traître, aſſez bas,
Pour montrer tant d'amour, & ne le ſentir pas?

SCÈNE IV.

CORASMIN, OROSMANE, MÉLÉDOR.

MÉLÉDOR.

Cette lettre, Seigneur, à Zayre adreſſée,
Par vos gardes ſaiſie, & dans mes mains laiſſée...

OROSMANE.

Donne... Qui la portait?... Donne.

MÉLÉDOR.

Un de ces Chrétiens
Dont vos bontés, Seigneur, ont briſé les liens:
Au ſérail, en ſecret, il allait s'introduire;
On l'a mis dans les fers.

OROSMANE.

Hélas! que vais-je lire!
Laiſſe-nous.

SCENE V.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Je frémis.

CORASMIN.

Cette lettre, Seigneur,
Pourra vous éclaircir, & calmer votre cœur.

OROSMANE.

Ah! lisons. Ma main tremble, & mon âme étonnée
Prévoit que ce billet contient ma destinée.
Lisons.... « Chère Zayre, il est tems de nous voir.
» Il est vers la mosquée une secrette issue,
» Où vous pouvez sans bruit, & sans être apperçue,
» Tromper vos surveillans, & remplir notre espoir:
» Il faut tout hazarder, vous connaissez mon zèle;
» Je vous attends; je meurs, si vous n'êtes fidelle. »
Eh bien! cher Corasmin, que dis-tu?

CORASMIN.

Moi, Seigneur,
Je suis épouvanté de ce comble d'horreur.

OROSMANE.

Tu vois comme on me traite.

CORASMIN.

O trahiſon horrible!
Seigneur, à ce affront vous êtes inſenſible?
Vous, dont le cœur tantôt, ſur un ſimple ſoupçon,
D'une douleur ſi vive a reçu le poiſon?
Ah! ſans doute l'horreur d'une action ſi noire
Vous guérit d'un amour qui bleſſait votre gloire.

OROSMANE.

Cours chez elle à l'inſtant, vas, vole, Coraſmin:
Montre-lui cet écrit... Quelle tremble... & ſoudain
De cent coups de poignard que l'infidelle meure.
Mais avant de frapper... ah! cher ami, demeure,
Demeure, il n'eſt pas tems. Je veux que ce Chrétien
Devant elle amené... non... je ne veux plus rien...
Je me meurs... Je ſuccombe à l'excès de ma rage.

CORASMIN.

On ne reçut jamais de ſi ſanglant outrage.

OROSMANE.

Le voilà donc connu, ce ſecret plein d'horreur!
Ce ſecret qui peſait à ſon infâme cœur!
Sous le voile emprunté d'une crainte ingénue,
Elle veut quelque tems ſe ſouſtraire à ma vue:
Je me fais cet effort, je la laiſſe ſortir;
Elle part en pleurant... & c'eſt pour me trahir!
Ah! perfide!

CORASMIN.

Tout ſert à redoubler ſon crime.
Seigneur, n'en ſoyez pas l'innocente victime;

Et, de vos ſentimens rappellant la grandeur...

OROSMANE.

C'eſt-là ce Néreſtan, ce guerrier plein d'honneur,
Ce Chrétien ſi vanté, qui rempliſſait Solyme
De ce faſte impôſant de ſa vertu ſublime!
Je l'admirais moi-même & mon cœur combattu
S'indignait qu'un Chrétien m'égalât en vertu.
Ah! qu'il va me payer ſa fourbe abominable!
Mais Zayre... Zayre eſt cent fois plus coupable.
Une eſclave chrétienne, & que j'ai pu laiſſer
Dans les plus vils emplois languir ſans l'abaiſſer!
Une eſclave! Elle ſait ce que j'ai fait pour elle.
Ah! malheureux!

CORASMIN.

Seigneur, ſi vous ſouffrez mon zèle,
Si, parmi les horreurs qui doivent vous troubler,
Vous vouliez...

OROSMANE.

Oui, je veux la voir & lui parler.
Allez, volez, Eſclave, & m'amenez Zayre.

(*Un Eſclave ſort.*)

CORASMIN.

Hélas! en cet état que pourrez-vous lui dire?

OROSMANE.

Je ne ſais, cher ami; mais je prétends la voir.

CORASMIN.

Ah! Seigneur, vous allez, dans votre déſeſpoir,

Vous plaindre, menacer, faire couler ſes larmes:
Vos bontés contre vous lui donneront des armes;
Et votre cœur ſéduit, malgré tous vos ſoupçons,
Pour la juſtifier cherchera des raiſons.
M'en croirez-vous? cachez cette lettre à ſa vue:
Prenez, pour la lui rendre, une main inconnue;
Par-là, malgré la fraude & les déguiſemens,
Vos yeux démêleront ſes ſecrets ſentimens,
Et des plis de ſon cœur verront tout l'artifice.

OROSMANE.

Penſes-tu qu'en effet Zayre me trahiſſe?...
Allons, quoi qu'il en ſoit, je vais tenter mon ſort,
Et pouſſer la vertu juſqu'au dernier effort.
Je veux voir à quel point une femme hardie
Saura, de ſon côté, pouſſer la perfidie.

CORASMIN.

Seigneur, je crains pour vous ce funeſte entretien;
Un cœur tel que le vôtre...

OROSMANE.

Ah! n'en redoute rien.
A ſon exemple, hélas! ce cœur ne ſaurait feindre:
Mais j'ai la fermeté de ſavoir me contraindre.
Oui, puiſqu'elle m'abaiſſe à connaître un rival...
Tiens, reçois ce billet à tous trois ſi fatal:
Vas, choiſis pour le rendre un Eſclave fidelle,
Mets en de ſûres mains cette lettre cruelle:
Vas, cours... Je ferai plus, j'éviſerai ſes yeux;
Qu'elle n'approche pas... C'eſt elle, juſtes cieux!

SCÈNE VI.

OROSMANE, ZAYRE.

ZAYRE.

SEIGNEUR, vous m'étonnez : quelle raiſon ſoudaine,
Quel ordre ſi preſſant près de vous me ramène ?

OROSMANE.

Enfin, Madame, il faut que vous m'éclairciſſiez :
Cet ordre eſt important plus que vous ne croyez.
Je me ſuis conſulté... Malheureux l'un par l'autre,
Il faut régler d'un mot & mon ſort & le vôtre.
Peut-être qu'en effet ce que j'ai fait pour vous,
Mon orgueil oublié, mon ſceptre à vos genoux,
Mes bienfaits, mon reſpect, mes ſoins, ma confiance,
Ont arraché de vous quelque reconnaiſſance.
Votre cœur, par un maître attaqué chaque jour,
Vaincu par mes bienfaits, crut l'être par l'amour.
Dans votre âme avec vous il eſt tems que je liſe,
Il faut que ſes replis s'ouvrent à ma franchiſe.
Jugez-vous : répondez avec la vérité
Que vous devez au moins à ma ſincérité.
Si de quelqu'autre amour l'invincible puiſſance
L'emporte ſur mes ſoins, ou même les bala[illegible]

Il faut me l'avouer, & dans ce même instant,
Ta grâce est dans mon cœur ; prononce, elle t'attend.
Sacrifie à ma foi l'insolent qui t'adore :
Songe que je te vois, que je te parle encore,
Que ma foudre à ta voix pourra se détourner,
Que c'est le seul moment où je peux pardonner.

ZAYRE.

Vous, Seigneur ! vous ôsez me tenir ce langage ?
Vous, cruel ?... apprenez que ce cœur qu'on outrage,
Et que par tant d'horreurs le Ciel veut éprouver,
S'il ne vous aimait pas, est né pour vous braver.
Je ne crains rien ici que ma funeste flamme ;
N'imputez qu'à ce feu qui brûle encor mon âme,
N'imputez qu'à l'amour que je dois oublier,
La honte où je descends de me justifier.
J'ignore si le Ciel, qui m'a toujours trahie,
A destiné pour vous ma malheureuse vie :
Quoi qu'il puisse arriver, je jure par l'honneur,
Qui non moins que l'amour est gravé dans mon cœur,
Je jure que Zayre, à soi-même rendue,
Des Rois les plus puissans détesterait la vue,
Que tout autre, après vous, me serait odieux.
Voulez-vous plus savoir, & me connaître mieux ?
Voulez-vous que ce cœur à l'amertume en proie,
Ce cœur désespéré devant vous se déploie ?
Sachez donc qu'en secret il pensait malgré lui
[illegible]ue devant vous il déclare aujourd'hui :

Qu'il ſoupirait pour vous avant que vos tendreſſes
Vinſſent juſtifier mes naiſſantes faibleſſes ;
Qu'il prévint vos bienfaits, qu'il brûlait à vos pieds,
Qu'il vous aimait enfin lorſque vous m'ignoriez ;
Qu'il n'eut jamais que vous, n'aura que vous pour maître :
J'en atteſte le Ciel que j'offenſe peut être ;
Et ſi j'ai mérité ſon éternel courroux,
Si mon cœur fut coupable, ingrat, c'était pour vous.

OROSMANE, *à part.*

Quoi ! des plus tendres feux ſa bouche encor m'aſſure !
Quel excès de noirceur ! Zayre ! . . . ah ! la parjure !
Quand de ſa trahiſon j'ai la preuve en ma main !

ZAYRE.

Que dites-vous ? Quel trouble agite votre ſein ?

OROSMANE.

Je ne ſuis point troublé. Vous m'aimez ?

ZAYRE

Votre bouche
Peut elle me parler avec ce ton farouche
D'un feu ſi tendrement déclaré chaque jour ?
Vous me glacez de crainte, en me parlant d'amour.

OROSMANE.

Vous m'aimez ?

ZAYRE.

Vous pouvez douter de ma tendreſſe !
Mais encore une fois quelle fureur vous preſſe ?

Quels regards effrayans vous me lancez ! hélas !
Vous doutez de mon cœur ?

OROSMANE.

Non, je n'en doute pas.
Allez, rentrez, Madame.

(ZAYRE *sort.*)

SCÈNE VII.

CORASMIN, OROSMANE.

OROSMANE.

AMI, sa perfidie
Au comble de l'horreur ne s'est pas démentie ;
Tranquile dans le crime, & fausse avec douceur,
Elle a jusques au bout soutenu sa noirceur.
As-tu choisi l'esclave ? as-tu servi ma rage ?
Connaîtrai-je à la fois son crime & mon outrage ?

CORASMIN.

Oui, je viens d'obéir. Mais vous ne pouvez pas
Soupirer désormais pour ses traîtres appas :
Vous la verrez sans doute avec indifférence,
Sans que le repentir succède à la vengeance,
Sans que l'amour sur vous en repousse les traits.

OROSMANE.

Corasmin, je l'adore encor plus que jamais.

SCÈNE II.

FATIME, ZAYRE, L'ESCLAVE.

ZAYRE, *à Fatime.*

EH! qui peut me parler dans l'état où je ſuis?
A tant d'horreurs, hélas! qui pourra me ſouſtraire?
Le ſérail eſt fermé! Dieu! ſi c'était mon frère!
Si la main de ce Dieu, pour ſoutenir ma foi,
Par des chemins cachés le conduiſait vers moi!
(*Appercevant l'Eſclave qui s'approche d'elle.*)
Quel Eſclave inconnu ſe préſente à ma vue?

L'ESCLAVE, *à Zayre.*

Cette lettre, en ſecret en mes mains parvenue,
Pourra vous aſſurer de ma fidélité.

ZAYRE.

Donne.

(*Elle lit.*)

FATIME, *à part, pendant que Zayre lit.*

Dieu tout-puiſſant, éclate en ta bonté,
Fais deſcendre ta grâce en ce ſéjour profane,
Arrache ma Princeſſe au barbare Oroſmane.

ZAYRE, *à Fatime.*

Je voudrais te parler.

FATIME, *à l'Eſclave.*

Allez, retirez-vous;
On vous rappellera, ſoyez prêt, laiſſez-nous.

SCÈNE III.

ZAYRE, FATIME.

ZAYRE.

Lis ce billet : hélas ! dis moi ce qu'il faut faire :
Je voudrais obéir aux ordres de mon frère.

FATIME.

Dites plutôt, Madame, aux ordres éternels
D'un Dieu qui vous demande aux pieds de ſes autels.
Ce n'eſt point Néreſtan, c'eſt Dieu qui vous appelle.

ZAYRE.

Je le ſais ; à ſa voix je ne ſuis point rebelle,
J'en ai fait le ſerment ; mais puis-je m'engager,
Moi, les Chrétiens, mon frère, en un ſi grand danger!

FATIME.

Ce n'eſt point leur danger dont vous êtes troublée,
Votre amour parle ſeul à votre âme ébranlée.
Je connais votre cœur ; il penſerait comme eux,
Il hazarderait tout, s'il n'était amoureux.
Ah ! connaiſſez du moins l'erreur qui vous engage.
Vous tremblez d'offenſer l'amant qui vous outrage.
Quoi ! ne voyez-vous pas toutes ſes cruautés,
Et l'âme d'un Tartare à travers ſes bontés ?
Ce tigre encor farouche au ſein de ſa tendreſſe,
Même en vous adorant, menaçait ſa maîtreſſe....

Et votre cœur encor ne peut s'en détacher ?
Vous ſoupirez pour lui ?

ZAYRE.

Qu'ai-je à lui reprocher ?
C'eſt moi qui l'offenſais, moi qu'en cette journée
Il a vu ſouhaiter ce fatal hyménée.
Le trône était tout prêt, le temple était paré,
Mon amant m'adorait, & j'ai tout différé.
Moi, qui devais ici trembler ſous ſa puiſſance,
J'ai de ſes ſentimens bravé la violence ;
J'ai ſoumis ſon amour, il fait ce que je veux,
Il m'a ſacrifié ſes tranſports amoureux.

FATIME.

Ce malheureux amour dont votre âme eſt bleſſée,
Peut-il en ce moment remplir votre penſée ?

ZAYRE.

Ah ! Fatime, tout ſert à me déſeſpérer.
Je ſais que du ſérail rien ne peut me tirer :
Je voudrais des Chrétiens voir l'heureuſe contrée,
Quitter ce lieu funeſte à mon âme égarée ;
Et je ſens qu'à l'inſtant, prompte à me démentir,
Je fais des vœux ſecrets pour n'en jamais ſortir.
Quel état ! quel tourment ! Non, mon âme inquiette
Ne ſait ce qu'elle doit, ni ce qu'elle ſouhaite ;
Une terreur affreuſe eſt tout ce que je ſens,
Dieu, détourne de moi ces noirs preſſentimens ;
Prends ſoin de nos Chrétiens, & veille ſur mon frère
Prends ſoin, du haut des Cieux, d'une tête ſi chère.

Oui, je le vais trouver, je lui vais obéir :
Mais dès que de Solyme il aura pu partir,
Par ſon abſence alors à parler enhardie,
J'apprends à mon amant le ſecret de ma vie :
Je lui dirai le culte où mon cœur eſt lié ;
Il lira dans ce cœur, il en aura pitié :
Mais duſſé-je au ſupplice être ici condamnée,
Je ne trahirai point le ſang dont je ſuis née.
Oui, tu peux amener mon cher frère en ces lieux.
Rappelle cet eſclave.

(FATIME *ſort.*)

SCÈNE IV.

ZAYRE, *ſeule.*

O Dieu de mes aïeux,
Dieu de tous mes parens, de mon malheureux père,
Que ta main me conduiſe, & que ton œil m'éclaire

SCÈNE V.

FATIME, ZAYRE, L'ESCLAVE.

ZAYRE.

Allez dire au Chrétien qui marche ſur vos pas,
Que mon cœur aujourd'hui ne le trahira pas,
Que Fatime en ces lieux va bientôt l'introduire.
(*A part.*)
Allons, raſſure-toi, malheureuſe Zayre.

SCÈNE VI.

CORASMIN, OROSMANE, L'ESCLAVE.

OROSMANE.

De ces momens, grand Dieu! ſont lents pour ma fureur!
(*A l'Eſclave*)
Eh bien! que t'a-t on dit? Réponds. Parle.

L'ESCLAVE.

Seigneur,
On n'a jamais ſenti de ſi vives alarmes.
Elle a pâli, tremblé, ſes yeux verſaient des larmes;

Elle m'a fait ſortir, elle m'a rappellé ;
Et d'une voix tremblante, & d'un cœur tout troublé,
Près de ces lieux, Seigneur, elle a promis d'attendre
Celui qui cette nuit à ſes yeux doit ſe rendre.

OROSMANE, *à l'Eſclave.*

Allez, il me ſuffit.

(L'ESCLAVE *ſort.*)

SCÈNE VII.

CORASMIN, OROSMANE.

OROSMANE.

Ote-toi de mes yeux.
Laiſſe-moi : tout mortel me devient odieux.
Laiſſe-moi ſeul, te dis je, à ma fureur extrême.
Je hais le monde entier, je m'abhorre moi-même,
(*Coraſmin s'éloigne doucement, & s'arrête dans le fond du théâtre.*)

OROSMANE, *à lui-même.*

Où ſuis-je? O Ciel ! où ſuis-je ? où porté-je mes vœux?
Zayre, Néreſtan... couple ingrat, couple affreux,
Traîtres, arrachez-moi ce jour que je reſpire,
Ce jour ſouillé par vous... Miſérable Zayre,
Tu ne jouiras pas... Coraſmin, revenez.

(CORASMIN *s'approche.*)

OROSMANE.

Ah! trop cruel ami, quoi! vous m'abandonnez!
Venez. A-t-il paru, ce rival, ce coupable?

CORASMIN.

Rien ne paraît encore.

OROSMANE.

O nuit! nuit effroyable!
Peux-tu prêter ton voile à de pareils forfaits?
Zayre... l'infidelle... après tant de bienfaits!
J'aurais, d'un œil ſerein, d'un front inaltérable,
Contemplé de mon rang la chute épouvantable;
J'aurais ſu, dans l'horreur de la captivité,
Conſerver mon courage & ma tranquilité:
Mais me voir à ce point trompé par ce que j'aime!...

CORASMIN.

Eh! que prétendez-vous dans cette horreur extrême?
Quel eſt votre deſſein?

OROSMANE.

N'entends-tu pas des cris?

CORASMIN.

Seigneur...

OROSMANE.

Un bruit affreux a frappé mes eſprits.
On vient.

CORASMIN.

Non, juſqu'ici nul mortel ne s'avance.
Le ſérail eſt plongé dans un profond ſilence;

Tout dort, tout eſt tranquile ; & l'ombre de la nuit....

OROSMANE.

Hélas ! le crime veille, & ſon horreur me ſuit.
A ce coupable excès porter ſa hardieſſe !
Tu ne connaiſſais pas mon cœur & ma tendreſſe !
Combien je t'adorais ! Quels feux ! Ah ! Coraſmin !
Un ſeul de ſes regards aurait fait mon deſtin.
Je ne puis être heureux, ni ſouffrir que par elle.
Prends pitié de ma rage. Oui, cours .. Ah ! la cruelle !

CORASMIN.

Eſt-ce vous qui pleurez ? Vous, Oroſmane ? ô cieux !

OROSMANE.

Voilà les premiers pleurs qui coulent de mes yeux.
Tu vois mon ſort, tu vois la honte où je me livre ;
Mais ces pleurs ſont cruels, & la mort va les ſuivre :
Plains Zayre, plains-moi, l'heure approche, ces pleurs
Du ſang qui va couler ſont les avant-coureurs.

CORASMIN.

Ah ! je tremble pour vous.

OROSMANE.

Frémis de mes ſouffrances,
Frémis de mon amour, frémis de mes vengeances.
J'entends quelqu'un ſans doute, & ne me trompe pas.

CORASMIN.

Sous les murs du Palais quelqu'un porte ſes pas

OROSMANE.

Vas saisir Néreſtan, vas, dis je, qu'on l'enchaîne;
Que tout chargé de fers à mes yeux on l'entraîne.

(CORASMIN *ſort*)

SCÈNE VIII.

ZAYRE & FATIME, *marchant pendant la nuit dans l'enfoncement du théâtre;* OROSMANE.

ZAYRE.

VIENS, Fatime.

OROSMANE.

Qu'entends ! eſt-ce-là cette voix,
Dont les ſons enchanteurs m'ont ſéduit tant de fois?
Cette voix qui trahit un feu ſi légitime?
Cette voix infidelle, & l'organe du crime?
Perfide!... vengeons-nous... Quoi! c'eſt elle? ô deſtin!
(*Il tire ſon poignard.*)
Zayre! ah! Dieu... ce fer échappe de ma main.

ZAYRE, *à Fatime.*

C'eſt ici le chemin, viens, ſoutiens mon courage.

FATIME, *à Zayre.*

Il va venir.

OROSMANE.

Ce mot me rend toute ma rage.

ZAYRE.

Je marche en friſſonnant, mon cœur eſt éperdu....
Eſt-ce vous, Néreſtan, que j'ai tant attendu?

OROSMANE, *courant à Zayre.*

(*Frappant Zayre.*)

C'eſt moi que tu trahis: tombe à mes pieds, parjure!

ZAYRE, *tombant.*

Je me meurs, ô mon Dieu!

OROSMANE.

J'ai vengé mon injure.
Otons-nous de ces lieux. Je ne puis... Qu'ai je fait?...
Rien que de juſte.... Allons, j'ai puni ſon forfait.
Ah! voici ſon amant que mon deſtin m'envoie,
Pour remplir ma vengeance & ma cruelle joie.

SCÈNE IX.

CORASMIN, NÉRESTAN, OROSMANE; FATIME & ZAYRE *dans le fond;* ESCLAVES.

OROSMANE, *à Néreſtan.*

Approche, malheureux, qui viens de m'arracher,
De m'ôter pour jamais ce qui me fut ſi cher;
Mépriſable ennemi, qui fais encor paraître
L'audace d'un héros avec l'âme d'un traître;
Tu m'impoſais ici pour me déshonorer.
Vas, le prix en eſt prêt; tu peux t'y préparer.
Tes maux vont égaler les maux où tu m'expoſes,
Et ton ingratitude, & l'horreur que tu cauſes.
(*A Coraſmin.*)
Avez-vous ordonné ſon ſupplice?

CORASMIN.

Oui, Seigneur.

OROSMANE, *à Néreſtan.*

Il commence déjà dans le fond de ton cœur.
Tes yeux cherchent par-tout, & demandent encore
La perfide qui t'aime, & qui me déshonore.
Regarde, elle eſt ici.

NÉRESTAN.

Que dis-tu ? Quelle erreur...

OROSMANE *le conduiſant à Zayre.*

Regarde-la, te dis-je.

NÉRESTAN.

Ah! que vois je ? Ah ! ma ſœur !

OROSMANE.

Sa ſœur ! Qu'ai-je entendu ! Dieu ! ſerait-il poſſible ? *

NÉRESTAN.

(*A Oroſmane.*)

Zayre ! ... Elle n'eſt plus. Ah! monſtre ? Ah ! jour horrible!

Barbare, qu'as-tu fait ? ... Viens épuiſer mon ſang
Du reſte infortuné de cet auguſte ſang.
Luſignan, ce vieillard, fut ſon malheureux père,
Il venait dans mes bras d'achever ſa miſère ;
Et d'un père expiré j'apportais en ces lieux
La volonté dernière, & les derniers adieux ;
Je venais, dans un cœur trop faible & trop ſenſible,
Rappeller des Chrétiens le culte incorruptible.
Hélas! elle offenſait notre Dieu, notre loi,
Et ce Dieu la punit d'avoir brûlé pour toi.

OROSMANE.

Zayre!... Elle m'aimait! Eſt-il bien vrai, Fatime ?
Sa ſœur ?... J'étais aimé ?

(*) Oroſmane, Coraſmin, Néreſtan.

FATIME.

Cruel ! voilà ſon crime.
Tigre alteré de ſang, tu viens de maſſacrer
Celle qui, malgré ſoi, conſtante à t'adorer,
Se flattait, eſpérait que le Dieu de ſes pères
Recevrait le tribut de ſes larmes ſincères.
Tu balançais ſon Dieu dans ſon cœur alarmé.

OROSMANE.

Tu m'en as dit aſſez. O Ciel ! j'étais aimé !
Vas, je n'ai pas beſoin d'en ſavoir davantage...

NÉRESTAN.

Cruel ! qu'attends-tu donc pour aſſouvir ta rage ?
Il ne reſte que moi de ce ſang glorieux,
Dont ton père & ton bras ont inondé ces lieux :
Rejoins un malheureux à ſa triſte famille,
Au héros dont tu viens d'aſſaſſiner la fille.
Tes tourmens ſont-ils prêts ! Je puis braver tes coups ;
Tu m'as fait éprouver le plus cruel de tous.
Mais la ſoif de mon ſang qui toujours te dévore,
Permet elle à l'honneur de te parler encore ?
En m'arrachant le jour, ſouviens toi des Chrétiens,
Dont tu m'avais juré de briſer les liens :
Dans ſa férocité ton cœur impitoyable
De ce trait généreux ſerait-il bien capable ?
Parle ; à ce prix encor je bénis mon trépas.

OROSMANE, *allant vers le corps de Zayre.*

Zayre ! (*)

(*) Coraſmin, Oroſmane, Néreſtan.

CORASMIN, *le retenant.*

Hélas! Seigneur où portez-vous vos pas?
Rentrez; trop de douleur de votre âme s'empare.
Souffrez que Néreſtan....

NÉRESTAN.

Qu'ordonnes-tu, barbare?

OROSMANE, *après une longue pauſe.*

Qu'on détache ſes fers. Écoutez, Coraſmin.
Que tous ſes compagnons ſoient délivrés ſoudain.
Aux malheureux Chrétiens prodiguez mes largeſſes;
Comblés de mes bienfaits, chargés de mes richeſſes,
Juſqu'au port de Joppé vous conduirez leurs pas.

CORASMIN.

Mais, Seigneur....

OROSMANE.

Obéis, & ne réplique pas;
Vole, & ne trahis point la volonté ſuprême
D'un Soudan qui commande, & d'un ami qui t'aime;
Vas, ne perds point de tems, ſors, obéis....

(CORASMIN *ſort.*)

SCÈNE X ET DERNIÈRE.

OROSMANE, NÉRESTAN, FATIME & ZAYRE *dans le fond*; ESCLAVES.

OROSMANE, *à Néreſtan.*

Et toi,
Guerrier infortuné, mais moins encor que moi,
Quitte ces lieux ſanglans, remporte en ta patrie
Ce tréſor que ma rage a privé de la vie.
Ton Roi, tous tes Chrétiens, apprenant tes malheurs,
N'en parleront jamais ſans répandre des pleurs.
Mais ſi la vérité par toi ſe fait connaître,
En déteſtant mon crime, on me plaindra peut-être.
Porte aux tiens ce poignard, que mon bras égaré
A plongé dans un ſein qui dût m'être ſacré;
Dis-leur que j'ai donné la mort la plus affreuſe
A la plus digne femme, à la plus vertueuſe,
Dont le Ciel ait formé les innocens appas;
Dis-leur qu'à ſes genoux j'avais mis mes États;
Dis-leur que dans ſon ſang cette main s'eſt plongée;
Dis que je l'adorais, & que je l'ai vengée.

(*Il ſe tue & tombe aux pieds de Zayre.*)

(*Aux ſiens.*)

Reſpectez ce héros, & conduiſez ſes pas.

NÉRESTAN.

Guide-moi, Dieu puiſſant! je ne me connais pas.

(*A Oroſmane expirant.*)

Faut-il qu'à t'amirer ta fureur me contraigne,
Et que dans mon malheur ce ſoit moi qui te plaigne?

Fin du cinquième & dernier Acte.

ZULICA,

TRAGÉDIE.

Dorat, Claude Joseph

ZULICA,

TRAGÉDIE,

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, le Lundi 7 Janvier 1760.

Le prix eſt de 30 ſols.

A PARIS,

Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, rue ſaint Jacques, au deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC LX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

PERSONNAGES.

TIMUR, *Empereur de Tartarie*, M. Grandval.

ZULICA, *son favori*, M. Le Kain.

ZÉHANGIR, *Prince du sang de Timur*, M. Brizard.

AMETIS, *Fille de Zéhangir*, Mlle. Clairon.

OMAR, *Capitaine des Gardes de Timur*, M. Dubois.

AZOR, *Confident de Zéhangir*, M. Blainville.

GARDES.

La Scene eſt à Samarcande dans le Palais de l'Empereur.

ZULICA,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZÉHANGIR, AZOR.

ZÉHANGIR.

Viens, cher Azor, ſuis-moi; la nuit
d'un voile épais
Enveloppe ces lieux, & couvre mes
projets.
As-tu vû les Emirs? Leur cœur m'eſt-il fidele?
Ne me déguiſe rien, réponds-tu de leur zele?

AZOR.

A tes vaſtes deſſeins tout ſemble concourir,
Et les fers Géorgiens brûlent de te ſervir:
Je connois cette Troupe, & quel eſprit l'anime;
D'un Maître qui la brave orgueilleuſe victime,
Elle eſt encor à craindre; & ce feu renfermé
Embrâſeroit l'Etat, s'il étoit rallumé.
Mais quand mon amitié ſeconde ta prudence,
Que dois-je ſoupçonner d'un ſi triſte ſilence?
Je croyois m'être acquis, en ce prochain danger,
Le droit d'en être inſtruit & de le partager.

ZÉHANGIR.

Eh bien, Azor, eh bien! c'eſt trop longtems me taire,
Pénétre dans la nuit de ce ſombre myſtere;
De mon ambition connois la profondeur,
Apprends tous mes ſecrets, & deſcends dans mon cœur.
Sorti du ſang des Rois, je n'aſpire qu'au Trône:
Timur m'oppoſe en vain l'orgueil de ſa Couronne;
Il dédaigne un mortel qu'il devoit accabler;
Il m'a laiſſé le jour, c'eſt à lui de trembler.
Qu'il prévienne mes coups, ou ſa perte eſt certaine.
Peut-être ignores-tu la ſource de ma haine?
L'ordre du Trône alors t'éxiloit loin d'ici,
Et de tout, en ce jour, tu dois être éclairci.
A peine regnoit-il, qu'il jura de détruire
Nos coutumes, nos mœurs, & les Loix de l'Empire

Ces vices déguisés, les sciences, les Arts,
Dans nos champs, à sa voix, volent de toutes parts.
C'étoit peu; dépouillant la Majesté suprême,
De climats en climats il les chercha lui-même.
De cet éloignement je sentis tout le prix:
A la rébellion j'excitai les esprits;
Je leur peignis Timur comme un Tyran barbare,
Et leur fis voir en moi le cœur d'un vrai Tartare.
Chaque jour appuyoit & flattoit mes desseins:
Le Sceptre, cher Azor, passoit entre mes mains:
Je triomphois: soudain on vit Timur paroître;
Tout ce peuple pâlit & reconnut son Maître.
Il revint entouré d'un cortége nombreux
D'hommes efféminés, d'Artistes dangereux,
Lâches, qui sans remords désertant leur Patrie,
Apportoient en ces lieux leur servile industrie.
De mes complots sans doute il étoit informé:
Mais d'un parti secret justement allarmé,
Il parut, affectant une fausse clémence,
Dédaigner le plaisir que donne la vengeance.
Que d'outrages depuis n'ai-je point essuyés!
Que de projets rompus, de vœux humiliés!
Je vois un Zulica, corrupteur politique,
Sous un Maître orgueilleux favori despotique,
Usurper sans rougir & mon rang & mes droits.
Il commande l'armée; il donne ici des loix.

Je vois ces Arts nouveaux, enfans de la molleſſe,
De nos antiques mœurs dégrader la nobleſſe;
Et déteſtant l'éclat qui lui cache ſes fers,
Le Tartare en ſecret regretter ſes déſerts.

AZOR.

Par ces Arts, ce pendant Samarcande embellie,
Des peuples de l'Europe attire enfin l'envie,
Et l'Araxe & l'Euxin chargés de leurs tréſors,
Par ces nouveaux tributs enrichiſſent nos Ports.

ZÉHANGIR.

O faſte malheureux, qui produit l'eſclavage!
Des Scythes nos ayeux imitons le courage.
Ces mortels généreux dans leurs plaines errans,
Avant ces vains tributs, avoient-ils des Tyrans?
A ce Peuple avili je veux donner un Maître,
Qui maintienne ſes Loix, digne en effet de l'être;
Et ſi le Ciel ſeconde un légitime effort,
Ce jour de l'Empereur doit éclairer la mort.
Pour aſſurer mes coups, j'arme un Sujet qu'il aime,
Et je choiſis la main de Zulica lui-même.

AZOR.

Quoi! l'ami de Timur?

ZÉHANGIR.

Ceſſe d'être ſurpris.
Tu ſçais que l'Empereur s'eſt privé de ſon Fils:
Tu ſçais que Zulica, ſorti d'un ſang illuſtre,
Par ſes exploits encor lui donne un nouveau luſtre.

Le Peuple l'aime enfin ; mais un tel attentat
Contre un lâche assassin va soulever l'Etat.
Tout alors contre lui paroîtra légitime ;
Je pourrai sans danger le punir de mon crime.

AZOR.

Eh ! Comment prétends-tu de séduire en ce jour ?
Quel ressort, quel moyen employeras-tu ?

ZEHANGIR.

L'amour ;
Cet amour teint de sang, dont l'ardeur effrenée,
Sous le joug du devoir n'est jamais enchaînée.
Ma Fille t'est connue. A peine ses attraits
Aux yeux de Zulica brillent dans ce Palais ;
Il pâlit, il soupire, & devient sa conquête :
Déja de leur hymen ils préparoient la fête.
Mais plein de mes projets, & me flattant qu'un jour
Ma haine auroit besoin d'un malheureux amour,
Avant que l'Empereur en eût le moindre indice,
Pour rompre cet hymen, j'employai l'artifice.
Par mon ordre Amétis, sous des prétextes vains,
Partit sans pénétrer quels étoient mes desseins.
Peins-toi de Zulica l'emportement extrême ;
Il vouloit, & me perdre & s'immoler lui-même ;
Il vouloit.... Mais Timur étoit absent alors :
Il me falloit du tems ; je bravai ses transports.
Il aime, il brûle encor, & cette longue absence
D'un amour furieux accroît la violence.

Av

Cette même Amétis, objet de tant de feux,
Avec l'Aurore, Ami, doit paroître en ces lieux.
Crois-tu qu'en ces momens de preſtige & d'ivreſſe,
Où le devoir s'égare, & cede à la tendreſſe,
Ce trop crédule Amant, par l'eſpoir ébloui,
Oſe me refuſer ſon bras & ſon appui?
Je ne lui laiſſerai que le tems de répondre;
S'il balance, à l'inſtant j'ai de quoi le confondre,
Et le réduire au choix néceſſaire & cruel,
Ou d'être malheureux, ou d'être criminel.
Va, crois-moi, je ſçaurai diſpoſer de ſon ame;
Je l'ai fait avertir, j'attends tout de ſa flamme.

AZOR.

Ne crains-tu pas plutôt que loin de t'obéir,
Cet Eſclave des Rois ne ſonge à te trahir?

ZÉHANGIR.

Connois mieux Zulica: jeune, ardent & facile,
A mes impreſſions je le rendrai docile.
Vertueux par foibleſſe, aimant avec fureur,
Toutes les paſſions vont entrer dans ſon cœur;
Dans ce cœur égaré, devenu ma victime,
Même au ſein des remords je porterai le crime.
Tu le verras flotter, trembler, ſe repentir,
Déteſter ſes ſermens, & pourtant les remplir.
Enfin, s'il balançoit, ſi ſon bras trop timide,
S'étonnoit des dangers de ce grand parricide,

De la révolte alors je ranime les feux.
Quoi qu'il arrive, Ami, tout répond à mes vœux.

AZOR.

Ainſi de ce ſecret, Amétis jeune encore.....

ZÉHANGIR.

Toi ſeul ſçais mes deſſeins, ma fille les ignore:
Je crains trop ſa vertu prompte à s'effaroucher,
A ſes regards ſurtout j'ai voulu me cacher.
Dans ſon exil encor je l'aurois retenue!
Mais pour vaincre un Amant, j'ai beſoin de ſa vûe.
Un regard le perdra: de cet événement,
Il faut, ſans le ſçavoir, qu'elle ſoit l'inſtrument.
De mon ambition & victime, & complice,
Avec moi, ſi je meurs, il faut qu'elle périſſe.
Voilà tous mes projets: ton utile amitié
Dans ce noble complot doit être de moitié.
Que le même intérêt aujourd'hui nous enchaîne:
Ainſi que notre eſpoir, uniſſons notre haîne.

AZOR.

Ordonne, je ſuis prêt; je m'abandonne à toi,
Juſqu'au dernier ſoupir je t'engage ma foi.
Tes ſervices paſſés vivent dans ma mémoire;
Trop heureux de te ſuivre au ſentier de la gloire!
De mon zele, en un mot, ne crains point d'abuſer.
Qui me ſauva la vie, a droit d'en diſpoſer.

ZÉHANGIR.

C'eſt aſſez: ſois certain de ma reconnoiſſance.
J'entends du bruit, on vient; ſors, Zulica s'avance.

ZULICA.

Comment?

ZÉHANGIR.

J'ai des projets vaſtes & périlleux.
Veux-tu me ſeconder?

ZULICA.

Qui, moi? ſi je le veux?

ZÉHANGIR.

Avant de rien promettre, éprouve ton courage.

ZULICA.

Me connoiſſez-vous bien? Quel eſt donc ce langage?

ZEHANGIR.

Celui d'un Courtiſan inſtruit à tout prévoir.
Des préjugés, crois-moi, je connois le pouvoir;
Les plus grands cœurs ſouvent ont le plus de foi-
bleſſe.
Je t'offenſe peut-être; & ce ſoupçon te bleſſe:
Mais tu vois, Zulica, ſi l'effort eſt aiſé,
Par le prix glorieux que je t'ai propoſé.
La récompenſe à peine eſt égale au ſervice.
Je t'impoſe en un mot un cruel ſacrifice:
J'ai beſoin & d'un cœur & d'un bras aſſurés.
Il s'agit de briſer les nœuds les plus ſacrés,
D'oppoſer aux remords une ame indifférente,
D'immoler d'un œil ſec l'amitié gémiſſante,
De t'armer d'un poignard.... Tu frémis! Il ſuffit:
te laiſſe.

SCENE III.

ZULICA *ſeul.*

IL m'échappe : ô Ciel ! Que m'a-t-il dit ?
Je demeure immobile. Une terreur ſecrette
A paſſé malgré moi dans mon ame inquiette.
Quoi ! M'armer d'un poignard ! Quel étoit ſon deſſein !
Ah ! Barbare, il falloit le plonger dans mon ſein :
Sans doute, en m'immolant tu m'épargnois des crimes.
Sous mes pas chancelans j'entrevois des abymes.
Où vais-je m'égarer ? Quels ſoupçons ! Et pourquoi
Vais-je encor redoubler mon trouble & mon effroi ?
Evitons un mortel qui pourroit me ſéduire ;
Deja ſur mes eſprits il n'a que trop d'empire.
L'éviter ! Lui, Grands Dieux ! Le pere d'Ametis !
Lui, par qui tous mes vœux ſeront bientôt remplis !
Non, je ſens que l'Amour dans mon cœur eſt le maître ;
Il m'arrache à moi-même, il me perdra peut-être . . .
N'importe, je m'y livre ; & je veux dans ce jour
M'immoler tout entier à ce fatal amour.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AMETIS, ZÉHANGIR.

ZÉHANGIR.

ACCUSANT ton deſtin & la rigueur d'un Pere,
Tu te plaignois à tort d'un exil néceſſaire.
Sans doute le devoir, & l'abſence, & le tems,
Auront à la raiſon ſoumis tes ſentimens.
C'en eſt fait, & je veux moi-même te l'apprendre:
A Zulica, ma Fille, il ne faut plus prétendre;
Un tel eſpoir t'abuſe, il me deplaît: enfin
Je veux dès aujourd'hui diſpoſer de ta main.
Mon choix eſt déjà fait. Si ton cœur en ſoupire,
Il convient à ton rang; & tu dois y ſouſcrire.
Et je crois qu'Ametis, aveugle ſur ce choix,
Craindra de me déplaire une ſeconde fois.

AMETIS.

Ah! faudra-t-il, Seigneur, vous combattre sans ceſſe?
Et le pouvoir d'un Pere éteint-il ſa tendreſſe?
O Fille infortunée! ô fatal ſouvenir!
Qu'exigez-vous de moi? Daſſiez-vous m'en punir;
Permettez qu'Ametis, par un aveu ſincere,
Découvre à vos regards ſon ame toute entiere.
Le mortel après vous le ſeul cher à mes yeux,
Eſt celui que j'aimois quand je quittai ces lieux.
Pourquoi me rappeller, Seigneur, de cet aſile,
Où ſans vous offenſer, j'allois mourir tranquille?
Pourquoi de mon amour quand j'allois triompher,
Ne rallumer ſes feux que pour les étouffer?
Pardonnez, mais enfin ſouffrez que je reclame
Les droits que la pitié doit avoir ſur votre ame.
Soyez pere, daignez, dans ces triſtes momens,
Ne vous point dérober à mes embraſſemens.
Laiſſez-vous déſarmer. Eh quoi! Rien ne vous touche!
Vous me montrez toujours un viſage farouche....!
Ah! Seigneur, déſormais qui pourra vous fléchir,
Si votre Fille en pleurs n'a pu vous attendrir?

ZÉHANGIR.

Qu'entends-je? Du reſpect eſt-ce-là le langage?
Crois-tu me déſarmer, quand ton orgueil m'outrage?

Au traître Zulica ſi j'ai promis ta foi,
J'ai dû changer enfin : tremble, ou change avec moi.

AMETIS.

Lui traître ! lui, Seigneur, ce Héros dont le zele
Promet à cet Empire un défenſeur fidele,
Lui qui formé par vous au grand Art des Guerriers,
A vû ceindre ſon front des plus nobles lauriers ;
Et qui pendant la paix cherchant une autre gloire,
Miniſtre couronné des mains de la Victoire,
Et de ſon Empereur ſecondant les projets,
Conſacre ſon repos au bonheur des Sujets !
S'il a pû démentir cette vertu ſublime,
Je ne le connois plus, apprenez-moi ſon crime.

ZÉHANGIR.

Je ne m'explique point ; malgré tant de vertus,
Oubliez-le, vous dis-je, & ne répliquez plus.

AMETIS.

Quel eſt enfin Seigneur celui qu'on me deſtine ?
Me cache-t-on encor le bras qui m'aſſaſſine ?
Quel eſt donc cet époux ?

ZÉHANGIR.

Tu me preſſes en vain ;
Tu n'apprendras ſon nom qu'en lui donnant la main.

AMETIS.

Hymen ! Affreux hymen ! devoir impitoyable !
Pourrez-vous le former, ce lien redoutable ?

M'ôter à ce que j'aime !

ZEHANGIR.

Etouffe ce tranſport ;
C'eſt à la politique à régler notre ſort.

AMETIS.

Puiſque vous le voulez, oui je vous ſacrifie
Mon déplorable amour, mes ſentimens, ma vie:
Mais en rompant des nœuds auſſi chers à mon cœur,
Je n'en formerai point, qui me feroient horreur.
Vous ne répondez rien : quoi ! Mon Pere inflexible ;
Toujours à ma douleur offre une ame inſenſible ! ....
J'obéirai Seigneur : qu'on m'entraîne à l'Autel.
Puiſque vous m'impoſez un devoir ſi cruel,
Je vole le remplir ; & dans le moment même,
J'immolerai ce cœur au ſeul mortel que j'aime.
Mon trépas me rendra, dans ce funeſte jour,
Fidelle à la Nature, & fidelle à l'Amour.

SCENE II.

ZULICA, *au fond du Théâtre.*

ZÉHANGIR, AMETIS.

ZÉHANGIR.

ZULICA vient: songez à ce qu'il faut lui dire.
Il vous cherche sans doute.

AMETIS.

Est-ce à moi de l'instruire?
Je pourrois.....

ZÉHANGIR.

(*A part.*)

Il le faut. Je prévois sa douleur,
Et reviens profiter du trouble de son cœur.

Il s'en va.

SCENE III.

ZULICA, AMETIS.

ZULICA.

JE ne me trompe point ; c'eſt Ametis, c'eſt elle,
O jour heureux ! Après une abſence cruelle,
Je vous revois enfin.

AMETIS.

Quels tranſports imprudens !
Crains plutôt ma préſence.

ZULICA.

Eſt-ce vous que j'entends ?
Ah ! n'empoiſonnez point ces momens pleins de charmes.
Au bonheur de vous voir, ne mêlez point d'allarmes.
Quoi ! d'un œil inquiet vous parcourez ces lieux !
Parlez, ai-je ceſſé d'être cher à vos yeux ?

AMETIS.

Arrête, Zulica ; ce reproche me bleſſe.
De quel droit oſes-tu ſoupçonner ma tendreſſe ?
Ne crains rien de ce cœur rempli des mêmes feux,
Toujours tendre & conſtant, mais toujours malheureux.

Va, ne crains que le ſort qui s'obſtine à nous nuire,
Et renonce au bonheur où notre amour aſpire.
Ce jour, qui de nos jours te ſembloit le plus beau,
Doit peut-être tous deux nous plonger au tombeau.
Nos malheurs ſont comblés; tremble, te dis-je, tremble,
Et déteſte le lieu, l'inſtant qui nous raſſemble.
Zéhangir aujourd'hui regle notre deſtin;
Il va nous ſéparer, il a promis ma main.

ZULICA.

Qu'entends-je? Le perfide! Eſt-il bien vrai, Madame?
O ſort qui me pourſuis! ..... Ah! déplorable flamme!
Si vous ſçaviez .....

AMETIS.

Eh! quoi?

ZULICA.

Le barbare à l'inſtant,
Par un trompeur eſpoir abuſoit votre Amant.
Il m'avoit tout promis, & ..... Dois-je encor me taire?

AMETIS.

Acheve.

ZULICA.

Je redoute un horrible miſtere.

AMETIS.

malheur cependant eſt prêt de s'accomplir;
ace, il ordonne, & tu m'en vois frémir;

Mais pour mieux te punir, pour m'accabler encore,
Il me cache le nom d'un Rival que j'abhorre ;
Et d'un himen ſecret allumant le flambeau,
Le cruel ſans horreur me livre à mon bourreau.

ZULICA.

Je ne me connois plus : ma tendreſſe, ma gloire
Veulent que je me venge, & je dois les en croire.
Juſqu'aux pieds des Autels, j'irai, dans ma fureur,
Affronter un Rival, & lui percer le cœur.
Que dis-je ? A cet himen avez-vous pu ſouſcrire ?
D'un Tiran orgueilleux reſpectez-vous l'empire ?
Aimez-vous ce barbare & ce Pere inhumain,
Qui nous dicte ſes loix un poignard à la main ?
Je ne ſçais, mais ſon front ténébreux & ſauvage
A mes yeux effrayés annonce quelqu'orage :
Sans doute il ſe prépare à de nouveaux forfaits,
Et veut nous immoler tous deux à ſes projets.

AMETIS.

Qu'as-tu dit ? Où t'emporte une aveugle colere ?
Connois mes ſentimens, & reſpecte mon Pere.
Tu ſçais trop ſi jamais ſon inſenſible cœur
D'un regard careſſant m'accorda la douceur :
Il m'éxile, il m'arrache à tout ce que j'adore,
Sa haine me pourſuit, & moi je l'aime encore.
Pour lui ſauver le jour tu me verrois périr ;
S'il enfreint ſes devoirs, j'ai les miens à remplir.
Oſe donc m'imiter ; ſouffrons, mais ſans murmure
Et n'étouffons jamais les loix de la nature.

ZULICA.

O vertu! Pardonnez, Madame, mes malheurs
Autorisent assez mon trouble & mes douleurs.
Quoi! depuis le moment qui m'enleva vos charmes,
Dans le sein des ennuis je dévore mes larmes.
L'Empereur m'offre en vain le sort le plus heureux,
Notre himen de mon cœur peut seul remplir les vœux;
Et quand je vous revois, il faut que je vous cede,
Il faut qu'en ce jour même un autre vous possede!
Un farouche Mortel que rien ne peut flechir,
A ses ordres affreux vous force d'obéir!
Moi, je pourrois souffrir un si cruel outrage!
Perfide Zehangir, connoissons ton ouvrage:
Viens, que veux-tu de moi? Quel crime exiges-tu?
Redoutez les transports d'un Amant éperdu...
Oui, pour vous obtenir je suis prêt à tout faire.

AMETIS.

Et quel est ton dessein? Dieux! J'apperçois mon Pere.

SCENE IV.

SCENE IV.

ZÉHANGIR, ZULICA, AMETIS.

ZULICA.

SEIGNEUR, c'eſt donc ainſi qu'avec impunité
Vous croyez vous jouer de ma crédulité ?
Quel eſt votre deſſein ? ſans Amétîs, ſans elle ;
J'aurois déja vengé cette injure cruelle :
Nous verrons à quel point vous voulez éprouver
Un cœur que rien n'étonne, & fait pour vous braver.

ZÉHANGIR.

Va, je puis défier ton ſuperbe courage.
Téméraire, oſes-tu me tenir ce langage ?

ZULICA.

J'oſerois encor plus.

AMETIS.

Cruels, que faites-vous ?

ZÉHANGIR *à Zulica.*

Je prétends te parler.

AMETIS.

Mon Pere...

ZÉHANGIR.

Laiſſez-nous.

Amétis s'en va.

SCENE V.

ZÉHANGIR, ZULICA.

ZÉHANGIR.

D'Où vient donc ce courroux ? Quelle eſt ton injuſtice ?
Toi ſeul cauſes tes maux, ſeul tu fais ton ſupplice.
Ma fille étoit à toi, tu n'avois qu'à parler ;
Mais à l'aſpect d'un fer mes yeux t'ont vû trembler.
Eſt-ce-là cette ardeur qu'elle devoit attendre ?
Glacé par les remords, eſt-ce à toi d'y prétendre ?
Oui, tu le peux encore, & ta noble fierté
M'a beaucoup moins aigri qu'elle ne m'a flatté.
Si tu le veux, ma fille à toi ſeul deſtinée,
Sous tes loix dès ce jour va ſe voir enchaînée.
D'autres motifs encor, de plus brillans appas,
Si la gloire te plait, doivent armer ton bras.
Après un tel aveu, décide-toi, prononce ;
Tu chéris Amétis, & j'attends ta réponſe.

ZULICA.

Dans quel trouble nouveau me jette ce diſcours !
Je voudrois tout promettre ; & balance toujours....
, j'adore Amétis, & mon amour l'emporte ;
, je frémis en vain, Amétis eſt plus forte.

Le plus grand des forfaits ſeroit de la trahir.
Que deviens-je ? Ordonnez, je ſuis près d'obéir.
D'obéir ! Et quel eſt le crime qu'on prépare ?
Non, je ne promets rien ; ne pourſuis point, Barbare.
Avant que je ſuccombe, ô Ciel, tonne ſur moi !
Eclate ! La victime eſt digne encor de toi.

ZÉHANGIR.

Ce trouble en dit aſſez, je vois ce qu'il m'annonce.
Amétis t'adoroit, & ton cœur y renonce :
Tu ne l'aimas jamais : ne murmure donc plus,
Et ceſſe d'accuſer un trop juſte refus.
Tu ſeras ſatisfait ; les nœuds de l'hyménée
Au ſort de ton Rival joindront ſa deſtinée.
Orgueilleux de ton rang, fier de m'avoir bravé ;
Voi le jouir d'un prix qui t'étoit réſervé.
Je vais tout préparer.....

ZULICA.

O déſordre ! ô tendreſſe.
Ah ! Cruel, arrêtez, & voyez ma foibleſſe.
Par quel art vos diſcours, irritant ma fureur,
Enfoncent par degrés le poignard dans mon cœur !
Vous triomphez enfin : je céde... Vers l'abîme
Vous entraînez mes pas ſur les traces du crime :
Dans un gouffre d'horreurs, je vois l'Amour ſanglant ;
Il préſente à mes yeux un glaive étincelant. ....

ZÉHANGIR, *lui donnant un poignard.*

Oſe en armer tes mains. J'accepte ce préſage ;
Démon de la vengeance, affermis ſon courage,
S'il ſeconde mes vœux, je jure qu'aujourd'hui,
Pour prix d'un tel bienfait, Amétis eſt à lui.

ZULICA.

Qu'exigez-vous enfin ?

ZEHANGIR.

Il faut ſervir ma haine.
Oui, depuis trop longtems un vain remords l'enchaîne.
Il faut à mes deſſeins prêter un bras vengeur,
Immoler un Tyran.

ZULICA.

Quel Tyran ?

ZÉHANGIR.

L'Empereur.

ZULICA.

L'Empereur !

ZEHANGIR.

Lui.

ZULICA, *jettant le poignard.*

Mon Roi ! Qu'entends-je ? Eſt-il poſſible ?
Me voilà donc inſtruit de ce ſecret horrible !
Je n'écoute plus rien.

ZE'HANGIR.

Quoi, tu peux balancer !
A l'hymen d'Amétis tu veux donc renoncer ?

Conſulte-toi, réſous..... Tu te tais, & ſans doute.....
Connois tes interêts, ton danger même.... Ecoute.
L'amitié de Timur doit-elle t'aveugler?
Peut-être qu'en ſecret il cherche à t'accabler.
Juge mieux de la Cour, & prévois ton naufrage.
Le calme, dans ces lieux, eſt voiſin de l'orage.
Un Favori des Rois, envié dans ſes fers,
Au plus beau de ſes jours, doit craindre les revers.
Illuſtre malheureux que la foudre environne,
Il doit toujours trembler en approchant du Trône.
La pâle jalouſie, & l'inquiet orgueil
Veillent autour de lui pour creuſer ſon cercueil;
L'éclat de la faveur l'éblouit ſur ſa perte:
On le flatte, il triomphe, & ſa tombe eſt ouverte.

ZULICA.

Dieux!

ZEHANGIR.

Tu peux éviter un ſemblable deſtin.
Il ne faut que tenter, le ſuccès eſt certain.
De ce grand coup mon bras ſe fût chargé lui-même;
Mais tu connois du Roi la vigilance extrême.
Objet de ſes ſoupçons, à ſa Cour odieux,
A peine puis-je avoir un accès dans ces lieux.
Enfin j'ai ſur toi ſeul fondé mon eſpérance;
Je remets à toi ſeul le ſoin de ma vengeance.

ZULICA *à part.*

Je pourrois.....!

ZEHANGIR.

Tu fais tout ; tu peux me perdre, & moi
J'oſe parler en maître & te faire la loi.
Oui, ſi tu me trahis, Amétis eſt perdue ;
Avant que d'expirer, je l'immole à ta vue.
C'eſt trop peu que l'hymen la donne à ton Rival,
Je briſe ces liens qui me vengeroient mal.
Tu réponds de ſes jours, ils ſont en ta puiſſance.
Trompé dans mes projets, trahi dans ma vengeance,
Je puis permettre tout à mon juſte courroux,
Et c'eſt ta lâcheté qui conduira les coups.
Frémis de ma fureur, crains pour elle.

ZULICA.

Barbare...
Où vas-tu m'engager ? Je ſens que je m'égare ;
Oui, je te ſervirai, j'en atteſte les Dieux.

ZEHANGIR.

Eh bien ! qu'avant la nuit je te trouve en ces lieux ;
Tout ſera prêt : je ſors. Mais ſonge à ta promeſſe.

Il ſ' en va.

SCENE VI.

OMAR *Capitaine des Gardes.* ZULICA.

ZULICA *à part.*

QU'ai-je promis ? Où ſuis-je ? & quelle eſt ma foibleſſe ?
Tous mes ſens ſont glacés ! Malheureux ! qu'ai-je fait ?
Le cruel, malgré moi, m'enchaîne à ſon forfait !
Que veux-tu, cher Omar, & que viens tu me dire ?

OMAR.

De ſes ordres Timur m'a chargé de t'inſtruire.

ZULICA *à part.*

Qu'entends-je ?

OMAR.

A ſon réveil il m'a fait avertir,
Il te mande, & tous deux veut nous entretenir.
Dans un ſombre chagrin ſon ame enſevelie,
D'un projet important paroît être remplie.
Quel que ſoit ſon deſſein, il t'aime, & c'eſt à toi....
Que vois-je.... ? Tu frémis ! Qui cauſe ton effroi ?

ZULICA *à part.*

Perfide Zéhangir ! Serment que je déteſte !

OMAR.

Qui donc t'a pû jetter dans ce trouble funeſte ?
Je ne te connois plus.

ZULICA *troublé.*

Cher Omar, je te ſuis.

à part

Pourrai-je lui cacher mon trouble & mes ennuis ?

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TIMUR, ZULICA, OMAR, *ſuite de Timur.*

TIMUR.

A ſes Gardes.

QU'on ſe retire. Et vous, dont l'amitié m'eſt chere,
Sur un grand interêt il faut qu'elle m'éclaire.
Cet Empire eſt rempli de partis redoutés;
Le feu des factions renait de tous côtés.
Par vos ſoins, par les miens, en vain j'ai cru l'éteindre;
Plus que mes ennemis, mes Sujets ſont à craindre

Accablé par la guerre & ſes triſtes ſuccès,
La révolte m'attend dans le ſein de la paix.
On murmure toujours. La fiére Tartarie
Eſt libre ſous mon régne, & ſe croit aſſervie.
Ces Arts, que dans ſon ſein je voulois attirer,
La rendent plus barbare, au lieu de l'éclairer.
Faite pour l'eſclavage, à la nuit deſtinée,
D'un jour trop beau pour elle elle ſemble étonnée.
On ſçait ce que j'ai fait; & s'il m'en a coûté
Pour impoſer un frein à ſa férocité,
Je ne fis point aſſez; oui, je devois détruire
Ce Corps toujours fatal au bonheur de l'Empire;
Ce redoutable amas de mortels factieux,
Inutiles Soldats, Citoyens dangereux,
Ces Géorgiens enfin, que leur Maître déteſte,
Et dont j'avois juré d'anéantir le reſte.
Contre moi dès long tems ils élevent leur voix.
Ils réclament, dit-on, la fierté de leurs droits;
Je veux ſçavoir de vous quel parti je dois prendre.
Avez-vous des raiſons qui puiſſent les défendre?
Ne me les cachez point.

OMAR.

Par mon zèle animé,
Combattrai-je un deſſein dont vous ſemblez charmé?
N'importe, il faut parler, duſſé-je vous déplaire.
Je ſens que mon devoir me défend de me taire,

Quoi ! mille factions déchirent vos Etats,
L'abîme chaque jour eſt ouvert ſous vos pas ;
Et vous voulez, Seigneur, excitant les murmures,
Frapper de nouveaux coups, & rouvrir nos bleſ-
sures !
Le ſalut de l'Empire & celui de vos jours,
Tout d'un juſte courroux doit enchaîner le cours.
Ah ! daignez écouter la voix de la clémence.
Vous avez trop ſuivi celle de la vengeance.
Sans doute, il le falloit ; vos vœux ſont ſatisfaits :
Il en eſt tems encor ; regnez par les bienfaits.
On n'aime pas toujours les mortels qu'on admire,
Et l'amour déſormais doit fonder votre Empire.
Les Arts ; dans vos Etats, naiſſans à votre voix,
Votre rare valeur, vos vertus, vos exploits,
Ces ſublimes projets que le Deſtin ſeconde,
Tout annonce dans vous le plus grand Roi du
monde ;
Mais il faut couronner tant de ſoins généreux ;
Et Créateur d'un Peuple, il faut le rendre heureux.

TIMUR.

Et que n'ai-je point fait pour ce Peuple ſauvage ?
Il m'a vû, dédaignant un faſtueux hommage,
Deſcendre de mon Trône, & parmi les dangers
Lui chercher des Vertus & des Arts étrangers.
S'il ſe plaint de ſes fers, lui-ſeul ſe les prépare ;
Et je ſerois humain s'il n'étoit point barbare.

Des Monarques ſouvent on blâme les rigueurs ;
Mais toujours de leur Peuple on ignore les mœurs.
Que ne regné-je, hélas ! dans ces climats paiſibles,
Où les Rois adorés ont des Sujets ſenſibles ;
Où le ſceptre en leurs mains dépoſé par la Loi,
Eſt le ſoutien du Peuple, & n'en eſt pas l'effroi !
Que j'envierois, ami, de pareils diadêmes !
Les Rois ſont des heureux, lorſqu'ils le ſont eux-mêmes.
Pour moi, craignant toujours de ſecrets attentats,
Je me vois ſur le Trône, & je ne régne pas.
Cet Empire eſt un champ malheureux & ſtérile,
Qu'il faut couvrir de ſang, pour le rendre fertile.

ZULICA *avec tranſport.*

Oui, ſans doute, il le faut ; ſi jamais la douceur
Dans ce moment de trouble entre dans votre cœur,
Les traitres vont ſaiſir cet inſtant qu'on leur laiſſe,
Votre bonté bientôt paſſera pour foibleſſe ;
Et la rébellion qui rampe dans la nuit,
De ſes ſombres complots peut recueillir le fruit.
Vous avez commencé, c'eſt à vous de pourſuivre ;
Tout Sujet qui murmure eſt indigne de vivre.
Exterminez ce Corps à ſes Rois odieux :
Lui ſeul de la révolte il rallume les feux.
Bravez, Seigneur, bravez les diſcours de l'envie,
Elle voudroit en vain attaquer votre vie.
Votre nom, votre Regne eſt marqué par des traits

Que l'envie & le tems n'effaceront jamais.
Juſqu'ici vos rigueurs ont été légitimes.
Les plus grandes vertus ont ſouvent l'air des crimes ;
Et les tems & les lieux vous ont preſcrit des loix.
Comme d'autres mortels doit-on juger les Rois ?

TIMUR.

J'approuve cet avis, & j'en vois l'étendue :
A ces ſages conſeils ma confiance eſt dûe ;
Et je triomphe enfin, puiſqu'un de mes Sujets
Saiſit ma politique, & conçoit mes projets.

A Omar. *A Zulica.*

Eloignez-vous, Omar. J'ai deux mots à te dire.
Demeure.

Omar s'en va.

SCENE II.

TIMUR, ZULICA.

ZULICA *à part.*

QUEL deſſein! Oſerai-je l'inſtruire ?

TIMUR.

Tu l'emportes enfin : mais par quel changement
Te vois-je ici répondre à mon reſſentiment ?
Toi que j'ai vu cent fois, à mes deſſeins contraire,
Oſer les traverſer juſques à me déplaire ?

ZULICA.

Votre intérêt, Seigneur, m'animera toujours ;
Il guide tous mes pas, il dicte mes discours.
De vos fiers ennemis je connois l'insolence ;
Et je vous trahirois en prenant leur défense.

TIMUR.

Qu'ils soient anéantis. Je sens que mon courroux
Ne peut plus s'arrêter, ni suspendre ses coups.
Dans les troubles présens j'ai besoin de ton zèle.
C'est craindre trop longtems cette Troupe rebelle.
Mais qui peut l'animer ? Quel Chef ambitieux
Enhardit son orgueil, & se cache à mes yeux ?
Le danger cesse, Ami, dès qu'on peut le connoître.
Dans cette Cour tâchons de découvrir le traître.
Seroit-ce Zéhangir, ce Prince abandonné ;
Lui, que je dûs punir, à qui j'ai pardonné ?

ZULICA *embarrassé.*

Après un tel bienfait, Seigneur, pourriez-vous croire
Qu'il ait osé former une trame si noire ? ...
Vos périls cependant, & ceux de vos Etats. ...
La clémence, Grand Roi, fait souvent des ingrats.

TIMUR.

Qu'on l'observe : sa haine aujourd'hui peut renaître ;
Et de mes bienfaits même il s'armeroit peut-être.
Ornons aux Révoltés ce dangereux secours.
Je te remets ce soin & celui de mes jours ;

Sans ceſſe environné des pièges de l'envie,
Si tu m'aimes encor, je crains peu pour ma vie.
Par tes ſoins aſſidus, ſur le Trône affermi,
J'oppoſe à mes dangers mon cœur & mon ami.

Il s'en va.

SCENE III.

ZULICA *ſeul.*

O Roi trop généreux ! O Sujet trop coupable !
Je mérite ſa haine, & ſa bonté m'accable.
Qui ? moi l'aſſaſſiner ! Qui ? moi de cette main
Je pourrois lui plonger un poignard dans le ſein !
Non, je dois me livrer au tranſport qui m'anime,
Et rompre tous les nœuds qui m'attachoient au crime.
Je dois bien plus; je dois, oubliant mon amour,
Révéler l'attentat, ou me priver du jour....
Je perdrois Amétis ! Infortuné, j'adore
La Fille du coupable; & l'Empereur l'ignore.
Que de foibleſſe, ô Dieux ! Sans ceſſe combattu,
Qu'il en coûte à mon cœur pour chérir la vertu !
Amétis, nom trop cher... Elle paroît, je tremble !
Dans ce triſte moment quel deſtin nous raſſemble ?

SCENE IV.

AMETIS, ZULICA.

ZULICA.

EH! bien, que vous a dit un Pere furieux?
A-t-il osé?...

AMETIS.

La joye étincelle en ses yeux
Il triomphe en secret lorsqu'il me sacrifie:
Mais sa haine à ta voix s'est peut être adoucie,
Tu l'auras sçu fléchir.

ZULICA.

Le fléchir, ce cruel

AMETIS.

Comment?

ZULICA.

Ah! laissez-moi.

AMETIS.

Que je te laisse, ô Ciel!
Non, non, il faut parler.

ZULICA.

Que voulez-vous apprendre?

AMETIS.

Quel eſt donc ce ſecret que je ne puis entendre ?

ZULICA.

Un ſecret plein d'horreur.

AMETIS.

Que dis-tu ? Je frémis.

Serois-tu criminel ?

ZULICA.

Sans doute, je le ſuis.

AMETIS.

Non, je ne le crois point ; Non, il n'eſt pas poſſible.

Mais diſſipe ce trouble, & ce ſoupçon horrible ;

Au nom de notre amour, au nom de mes malheurs,

Eclaircis-moi de tout ; parle enfin, ou je meurs.

ZULICA.

Pouvez-vous me forcer à rompre le ſilence ?

AMETIS.

Je l'exige, cruel, & ton refus m'offenſe.

ZULICA.

A ce myſtére affreux on attache vos jours.

Vous mourez, ſi je parle.

AMETIS.

Inutiles diſcours.

Eſt-ce ainſi que je puis diſpoſer de ton ame ?

Que crains-tu d'Amétis ? Que crains-tu de ma flamme ?

ZULICA.

Eh ! bien, il eſt trop vrai qu'un hymen mal

Dans ce funeſte jour doit nous unir tous deux.
Quel hymen, juſte ciel! Quel effroyable abîme,
Où la vertu devient le ſalaire du crime!
Pardonnez un aveu que vous m'avez ſurpris:
Oui, du plus noir forfait votre main eſt le prix.
Il faut, pour être à vous, être un monſtre exécrable,
Il faut, (telle eſt la loi d'un Pere impitoyable,)
Après avoir frappé le coup le plus cruel,
D'un bras enſanglanté vous traîner à l'Autel.

AMETIS.

Tu me glaces d'effroi. Quel horrible myſtere!

ZULICA.

Ce Roi que je chéris, que votre cœur révere,
Ce mortel généreux, qui par mille bienfaits
Prévient à chaque inſtant, & comble mes ſouhaits,
Lui que dans ſes revers mon amitié conſole....
Chere Amétis...

AMETIS.

Eh bien?

ZULICA.

On veut que je l'immole.

AMETIS.

Ai-je bien entendu? Je ne ſçais où je ſuis.
Acheve, malheureux, réponds, qu'as-tu promis?

ZULICA.

Tout. Un Dieu de mes ſens m'avoit ravi l'uſage;
L'Amour hélas! l'Amour égaroit mon courage.

AMETIS.

Et tu vis! Et tu peux te montrer devant moi!
Tu ne vas point tomber aux genoux de ton Roi!
Tu l'aimes, & tu veux attenter à ſa vie!
Perfide! Loin de moi va porter ta furie.
De mes feux voilà donc le déteſtable effet!
J'étois, ſans le ſçavoir, la cauſe d'un forfait!
Mon déplorable Pere eſt l'artiſan du crime,
Mon Amant l'aſſaſſin, & mon Roi la victime!
Nature, Amour, tous deux vous me faites horreur!
Oui, je ſens tous vos droits expirer dans mon cœur.
Mais qu'oſois-tu prétendre? Offrir à ton Amant,
Du ſang de l'Empereur ta main encor fumante;
Et d'un ſiniſtre hymen allumant le flambeau,
Par cette pompe horrible outrager ſon tombeau?
Crois-tu donc qu'Amétis, aux forfaits enhardie,
Puiſſe applaudir au meurtre, armer la perfidie?
Je ne te retiens plus: précipite tes pas;
Va, cours, va t'illuſtrer par des aſſaſſinats:
Va te placer au rang de ces fameux coupables,
Des fureurs des humains exemples mémorables.
Partage le ſupplice & l'opprobre éternel
De ces vils meurtriers, dont le bras criminel
A levé ſans frémir un glaive parricide,
Sur le Trône où des Dieux la majeſté réſide;
Monſtres que la Vengeance a vomis des Enfers,

Pour immoler les Rois, & punir l'Univers.

ZULICA.

Qu'entends-je ! En ce moment Amétis m'abandonne !
Que vais-je devenir ? Tu me fuis. Ah ! pardonne,
Pardonne aux mouvemens d'un cœur déſeſpéré,
Qui de toi pour jamais s'alloit voir ſéparé.
O mon Roi, je ſuis loin d'attenter à ta vie !
Que la mienne ſoudain me ſoit plutôt ravie.
Heureux ! ſi par ma mort je pouvois réparer
L'inſtant, le ſeul inſtant où j'ai pû m'égarer !
Mais ſouvenir affreux & qui me déſeſpere !
Faut-il que ton Amant aille trahir ton Pere ?

AMETIS.

Arrête, garde-toi d'accuſer Zéhangir ;
Sans révéler ſon crime, il faut le prévenir.
Je t'impoſe une loi que ton amour doit ſuivre ;
Songe qu'à ſon Arrêt je ne pourrois ſurvivre.
Mais je vais le trouver. Dieux, donnez à mes pleurs
Ce charme impérieux qui déſarme les cœurs.

ZULICA.

Craignez plutôt ſa rage. Où courez-vous, cruelle ?
Gardez de vous livrer au feu d'un ſi beau zele ;
Si vous dites un mot, dans ſon fatal tranſport
Zéhangir vous attend pour vous donner la mort.
Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je dit ? Funeſte confidence !
Je devois le prévoir, & garder le ſilence.

N'allez point abuſer de ce ſecret affreux ;
Ou, ſans ſauver Timur, vous nous perdez tous deux.
Laiſſez-moi ſeulement parler à votre Pere ;
Au malheur qui l'attend je ſaurai le ſouſtraire.
Mais redoutez enfin ſes regards ſoupçonneux ;
Redoutez ſon approche, & reſtez dans ces lieux.

AMETIS.

Qu'oſes-tu propoſer ? Ah ! fût-il plus coupable,
Dois-je me dérober au malheur qui l'accable ?
Mon Pere peut changer ; j'embraſſe cet eſpoir :
Mais dût-il m'immoler, je rentre en ſon pouvoir.

ZULICA.

Vous voulez donc périr ?

AMETIS.

On entre ; je te laiſſe.

ZULICA.

Vous courez à la mort.

AMETIS.

Que je crains ta foibleſſe !
Ah ! ſi mon Pere alloit nous ſurprendre en ce lieu !....
J'ai vû ton repentir ; je ſors contente : adieu.

SCENE V.

OMAR, ZULICA.

OMAR.

SOMMES-NOUS seuls ?

ZULICA.

Oui, parle.

OMAR.

On dit que l'on conspire,
Qu'avant la fin du jour notre Empereur expire.
Le Peuple, trop crédule, adopte ces rumeurs.

ZULICA.

De ce complot affreux nomme-t-on les Auteurs ?

OMAR.

Les Géorgiens, dit-on. Ami, tu dois comprendre
Quel eſt mon déſeſpoir d'avoir pû les défendre !
O trop fatal effet d'un avis dangereux !
Ils méditoient ce coup, quand je parlois pour eux.
Que l'amitié des Rois eſt un fardeau pénible,
Si le meilleur conſeil peut leur être nuiſible ;
Et s'il faut pour ſauver leurs jours des aſſaſſins,
Contre leur Peuple, helas ! toujours armer leurs mains !

ZULICA

Ceſſe de t'allarmer : l'Empereur équitable
Sût toujours diſtinguer un ami véritable.

OMAR.

Ses jours ſont en danger.

ZULICA.

Ils ſont en ſureté ;
Il a commis ſa Garde à ta fidélité :
Il faut la redoubler. Que ton zele inflexible
A ſes meilleurs Sujets le rende inacceſſible,
Veille dans le Palais, tandis que mes efforts,
Secondés par les tiens, vont mettre ordre au dehors.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ZÉHANGIR, AZOR.

ZÉHANGIR.

ZULICA dans ces lieux m'a promis de ſe rendre.

AZOR.

Aux portes du Palais, oſes-tu bien l'attendre?

ZÉHANGIR.

Par ſon propre intérêt, va, j'ai ſû l'aſſervir.
Il ne peut m'accuſer, crois-moi, ſans ſe trahir,
Ni ſans perdre Amétis que j'ai dans ma puiſſance,
Et qui confirme ici l'eſpoir de ma vengeance.
D'ailleurs Timur encor n'eſt informé de rien,
Et ne ſoupçonne point ce ſecret entretien:
Mais comme il faut, Azor, ſe défier ſans ceſſe,
Et toujours des mortels redouter la foibleſſe;

Comme

Comme souvent le crime, après de vains transports,
Expire dans un cœur à la voix des remords,
Attendons tout de nous, & soyons nous fideles.
Zulica vient. Va, cours dissiper les rebelles.

Acteur IV. Scene I.

SCENE II.

ZULICA, ZEHANGIR.

ZEHANGIR.

Enfin je te revois! as-tu choisi l'instant?
Aux Autels préparé ton triomphe t'attend.
Déjà le jour s'avance, & Timur vit encore!
Qui prolonge les jours d'un Tyran que j'abhorre?
Où portois-tu tes pas & tes vœux incertains?
Ah! j'ai cru te revoir un glaive entre les mains.

ZULICA.

J'ai promis, je le sçais, ma main vous doit un crime;
Mais je m'arrête, helas! sur le bord de l'abîme.
Si je pouvois encor, par le Ciel inspiré,
Ramener la vertu dans ce cœur égaré;
Si je pouvois dompter cette farouche haine,
Qui tous deux aux forfaits aujourd'hui nous entraîne;
Avouez-le, Seigneur, je vous servirois mieux.

Qu'en oſant immoler un grand homme à vos yeux.

ZE'HANGIR.

Comment ?

ZULICA.

Ne craignez rien ; vous avez ma parole.
Quel mortel cependant voulez-vous que j'immole?
Quoi ? ne craignez-vous pas que tout prêt de frapper,
A mes tremblantes mains le fer n'aille échapper?
Soutiendrai-je ce front, environné de gloire,
Qu'ennoblit le malheur autant que la victoire ?
Ce front où je verrai d'un œil mal affermi,
La grandeur d'un Monarque, & l'ame d'un ami?
Jettez un ſeul moment les yeux ſur cet Empire ;
Ce ſpectacle touchant devroit ſeul vous ſuffire :
Dans ces lieux que l'horreur habitoit autrefois,
Voyez regner les mœurs, les vertus & les loix :
Songez qui nous étions, & voyez qui nous ſommes.
De monſtres indomptés, Timur a fait des hommes.
Il nous chérit, nous aime ; & des Sujets ingrats,
Au lieu de l'adorer, ordonnent ſon trépas !

ZE'HANGIR.

Et je puis t'écouter ! & ta lâche foibleſſe
Oſe me retracer un tableau qui me bleſſe !
Ces travaux ſi vantés, ces monumens pompeux,
Bien loin de les charmer ont offenſé mes yeux.
Je déteſte Timur ; & ton adreſſe eſt vaine :

Sa gloire eſt dans mon cœur l'aliment de ma haine.
Et que m'importe à moi, qu'il ait changé l'Etat,
Si, par lui dédaigné, j'y languis ſans éclat?
Quel lien déſormais m'attache à cet Empire,
Où l'on ſemble ignorer que Zéhangir reſpire?

ZULICA *avec tranſport.*

Ah! ſi vous le voulez, je puis tout réparer.
Un inſtant dans vos droits peut vous faire rentrer.
Oui, je vous le promets; d'une longue diſgrace,
Les bienfaits de Timur vont effacer la trace;
Je connois vos exploits, votre rang, vos vertus;
Je connois quels honneurs, & quels prix leur ſont dûs.
Mais vous même, Seigneur, que vous a-t-on vû faire,
Pour fléchir votre Roi, pour calmer ſa colere?
Eſt-ce à lui de céder? Peut-être dans ſon cœur,
Ce Prince infortuné gémit de ſa rigueur;
Peut-être ſuccombant à tous les ſoins du Trône,
Il regrette un Sujet utile à ſa Couronne.
Quel triomphe pour moi, ſi je puis déſarmer
Deux Princes généreux qui ſont faits pour s'aimer!

ZEHANGIR.

Pour s'aimer! Quel diſcours! Va, chéris l'impoſture?
Prononce des ſermens que ta foibleſſe abjure;
Flatte la tyrannie, & rampe ſur ſes pas.

Dût le Ciel m'écraſer, je ne changerai pas.

ZULICA *après un intervalle.*

Eh ! bien, puiſqu'il le faut, puiſque ma deſtinée
A ton ambition par toi fut enchaînée ;
Le tems preſſe, cruel ; parle, il faut m'éclaireir.
Quel moyen, quel moment, quel lieu dois-je choiſir ?
Aurons-nous des amis ? Es-tu ſûr de leur zèle ?
Pourront-ils ſeconder cette main criminelle ?
Sans doute aux Géorgiens.....

ZE'HANGIR.

J'ai ſçu te pénétrer :
Par ce frivole appas croyois-tu m'attirer ?
Ton artifice eſt vain : il te ſera funeſte ;
Lâche, tu me trahis, mais Amétis me reſte :
Sans doute, elle ſçait tout ; je t'en garde le prix.
Tu m'entens, & tu ſçais ce que je t'ai promis.

SCENE III.

AMETIS, ZEHANGIR, ZULICA.

ZEHANGIR.

MAis que vois-je ? Amétis !

ZULICA.

Quelle joye imprévûe !

AMETIS.

Je vous cherchois, Seigneur.

ZEHANGIR.

Qui t'amene à ma vûe ?

ZULICA.

Ah ! je reſpire enfin !

AMETIS.

Je viens pour vous fléchir,
Ou mourir à vos pieds.

ZEHANGIR.

Connois mieux Zéhangir.
Non, tu voudrois en vain déſarmer ma colere ;
Crains plutôt le courroux & le pouvoir d'un Pere
Malheureuſe, ſuis-moi.

ZULICA *paſſant entre Amétis & Zéhangir.*

N'avance pas, cruel.

Oui, je la défendrai d'un pere criminel.
Avant de m'arracher le ſeul objet que j'aime,
Tu me verras périr, où t'immoler toi-même.

AMETIS.

Que vais-je devenir ?

ZEHANGIR.

Ah ! c'eſt trop m'outrager ;
Je vois mes ennemis, & ne puis me venger !

ZULICA.

Frappe.

ZEHANGIR *mettant la main ſur la garde de ſon épée.*

Je le devrois.

AMETIS.

Que faites vous ?

ZEHANGIR *à Amétis.*

Perfide !
Oſes-tu bien trahir la fureur qui me guide ?
Mais obéis enfin.

ZULICA.

Des Gardes paroiſſent.

Hola ! Gardes, à moi.
J'oſe vous commander au nom de votre Roi.
à Zéhangir.
Veillez ſur Ametis : Fuis, malheureux ; ton Maître,
Peut ici te ſurprendre, il vient, il va paroître.
Fuis, dis-je, ou dans ces lieux on va te retenir ;
Je déteſte ton crime, & devrois te punir,
Je devrois à l'inſtant..... Mais je reſpecte encore

Le pere d'Amétis, de celle que j'adore.

ZEHANGIR.

Dieux cruels! Je le vois, tout s'oppoſe à mes vœux.
Eh! bien, en frémiſſant j'abandonne ces lieux;
Mais j'y reviens bientôt, armé par la vengeance,
Les inonder de ſang, confondre qui m'offenſe;
Et d'un même poignard, conduit par la fureur,
L'immoler à tes yeux & te percer le cœur.

SCENE IV.

AMETIS, ZULICA.

AMETIS.

CESSE de m'arrêter, il faut que je le ſuive.
De quel droit oſes-tu me traiter en captive?

ZULICA.

Devois-je vous livrer à ce lâche aſſaſſin,
Qui brûloit à mes yeux de vous percer le ſein?
Non, Madame, il n'a plus ſur vous les droits d'un pere.
Il en a démenti le ſacré caractère.

AMETIS.

Zulica, par l'hymen qui dut ſerrer nos nœuds
Ecarte de mon cœur des ſoupçons odieux;

Dérobe Zéhangir au coup qui le menace;
C'eſt Amétis en pleurs qui demande ſa grace.

ZULICA.

Sa grace! De mon ſang, puiſſé-je l'acheter!
Mais quand je l'obtiendrois, je voudroit-il l'accepter!
Je fais tout; je le ſuis juſqu'au bord de l'abîme:
Dans l'ombre du ſecret j'enſevelis ſon crime.
Que vous dirai-je enfin? Timur eſt en danger;
Entre Amétis & lui, je me ſens partager.
Armez, ſi vous l'oſez, le tranſport qui m'anime.
Ordonnez que Timur devenu ma victime,
Succombant ſous la main d'un Sujet furieux,
Vienne, percé de coups, expirer à vos yeux.
Ordonnez, & j'y cours.

AMETIS.

Quel tranſport téméraire!

ZULICA.

Que voulez-vous?

AMETIS.

Je veux que tu ſauves mon pere.
L'Empereur vient, fuyons ſes regards irrités.

ZULICA *aux Gardes.*

Prenez ſoin de ſes jours; qu'on la ſuive. Sortez.

SCENE V.

TIMUR, ZULICA.

TIMUR.

JE ſçais tout : on conſpire, on attente à ma vie.
De ce Peuple indompté vois quelle eſt la furie.

ZULICA.

Envoyez-moi, Seigneur, les armes à la main,
Vous venger dans le ſang de ce peuple inhumain ;
Souffrez.....

TIMUR.

De ce tranſport, la nobleſſe me flatte :
Cependant la prudence empêche qu'il n'éclate.
Avant d'agir, il faut aſſurer le ſuccès,
Chercher & découvrir l'Auteur de ces projets ;
On ne le nomme point, & c'eſt ce qui m'étonne.
Mais tu ſçais trop quel eſt celui que je ſoupçonne.
Déjà vers ſon Palais, mes Gardes ont couru ;
Prévoyance inutile ! Il étoit diſparu.

ZULICA.

Mais ſa fille en ces lieux aujourd'hui revenue,
Par mon ordre à l'inſtant vient d'être retenue ;
Elle eſt ici. Ce frein, de Zéhangir, Seigneur,
Peut, s'il eſt criminel, enchaîner la fureur.

SCENE VI.

TIMUR, ZULICA, OMAR.

OMAR.

VOs jours ſont menacés : on trame votre perte:
Au tour de ce Palais la révolte eſt ouverte,
Zéhangir eſt le Chef.

TIMUR.

Que l'on garde Amétis.
Qu'on veille ſur ces lieux. Ne craignez rien, Amis.
A leurs regards confus je ne veux que paroître.
à zulica.
Toi, ſuis-moi, viens combattre à côté de ton Maître.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AMETIS *ſeule.*

IMPITOYABLES Dieux, ai-je épuiſé vos coups ?
Qu'ai-je à prétendre encor, quand les nœuds les plus doux,
Qui des cœurs malheureux ſoulagent l'amertume,
Redoublent dans le mien l'horreur qui le conſume ?
Ce tendre nom d'Amant, ceux de Pere & de Roi,
Sont à chaque moment un ſupplice pour moi.
J'entends des cris ; je vois, ô ſpectacle effroyable !
Zulica furieux.... Mon pere inexorable.....
Je les vois ſe chercher : quel ſera le vainqueur ?
Barbares, arrêtez, vous déchirez mon cœur.
Volons à leur ſecours, Ah ! c'eſt trop me contraindre.
Mais on vient ; c'eſt Omar.

SCENE II.

AMETIS, OMAR.

AMETIS.

PARLE, que dois-je craindre ?

OMAR.

Timur eſt triomphant ; les rebelles preſſés,
Par nos armes bientôt ſe ſont vûs repouſſés.
Le traître Azor expire.

AMETIS.

Et que devient mon pere ?
Tu ne me réponds rien. Ah ! tout me déſeſpére !

OMAR.

A la tête des ſiens, il s'eſt montré d'abord ;
Sa valeur a longtems balancé notre effort :
Mais voyant que Timur, dans l'ardeur qui l'entraîne,
Fixoit ſous ſes drapeaux la victoire incertaine,
Il ſemble méditer de ſiniſtres projets,
Et tourne tout-à-coup ſes pas vers le Palais.
Va, cours, dit Zulica, je compte ſur ton zèle :
Veille ſur Amétis, tu me répondras d'elle.
Ce Prince avec Timur revient victorieux,
Et je l'ai d'un moment devancé dans ces lieux.
Qui porte ici ſes pas ? C'eſt l'Empe

SCENE III.

TIMUR, ZULICA, AMETIS, OMAR.

TIMUR *à Zulica.*

VIENS, généreux vengeur d'un Souverain qui t'aime,
Je dois à ta valeur & le Trône & le jour;
Eſpere tout auſſi de mon juſte retour.
Que Zéhangir paroiſſe, il eſt en ma puiſſance....
Qu'on me l'amene, Omar.

AMETIS.

Ah! ſouffrez ma préſence.
Je ſçais que je vous offre un objet odieux,
Et que mon triſte aſpect offenſe ici vos yeux.
D'un pere infortuné je déplore l'audace;
Mais je ne prétends pas vous demander ſa grace;
Si ce Prince, autrefois aimé dans votre Cour,
Par votre ordre, Seigneur, doit périr en ce jour,
Permettez ſeulement qu'avec lui réunie,
Sur le même échaffaut j'aille perdre la vie.

TIMUR.

Vous meritiez, Madame, un pere vertueux;

Il est sensible aux pleurs qui coulent de vos yeux.
Alors il faut oublier de qui vous êtes née.

AMETIS.

Non, Seigneur, avec lui je me vois condamnée.
Lorsqu'un danger commun vous menaçoit tous deux,
Entre vous, il est vrai, j'ai partagé mes vœux.
Si le succès avoit favorisé son crime,
De mon zèle pour vous j'eusse été la victime.
Je vous vengeois sur moi de mon pere inhumain,
Et rien n'auroit alors pû retenir ma main.
Il est seul à présent, Seigneur; tout l'abandonne;
Peut-être que sa mort doit affermir le Trône.
Il faut bien que sa fille, en ces affreux momens,
Tâche, en les partageant, d'adoucir ses tourmens;
Et dans ce jour terrible où le Destin l'accable,
Je vois un malheureux, & non pas un coupable.

ZULICA.

Quel langage! Ah! Seigneur! & vous pourriez souffrir
Qu'avec tant de vertus on la laissât périr!
Je ne puis plus cacher la flamme la plus vive;
Quelque soit son destin, il faut que je la suive.

TIMUR.

Suis-je! Au sang de Zéhangir,
Instruit, l'Amour a pû t'unir!
Tous deux ont paru légitimes!

ZULICA.

Ah ! j'ai plus fait encor; apprenez tous mes crimes....
Ciel ! Zéhangir paroît. Quel objet, Ametis !

AMETIS.

De quel trouble nouveau tous mes ſens ſont ſaiſis !

SCENE IV.

ZEHANGIR *enchaîné*, TIMUR, ZULICA, AMETIS, OMAR, GARDES.

TIMUR.

Approche, malheureux. Quelle aveugle furie,
Après tant de bienfaits, t'armoit contre ma vie?
Tu prétendois régner; te voilà dans les fers,
Et je puis te punir aux yeux de l'univers.
De ton ambition vois le terme funeſte,
La honte, le remords, c'eſt tout ce qui te reſte.

ZEHANGIR.

La honte! .... Mais jouis de la faveur du Sort.
Au fond de ton Palais je t'apportois la mort.
Accablé par les tiens, mon parti m'abandonne;
La foudre m'a frappé ſur les dégrés du Trône:
Le Ciel en un moment renverſe mes deſſeins.

N'importe, je te laiſſe entouré d'aſſaſſins.
Puiſſent les noirs ſoupçons augmenter ton ſupplice!
Je ne veux ni trahir, ni nommer mon complice.
Tu frémis..... Je triomphe..... Ordonne mon trépas.
Conduiſez-moi, j'y cours.

TIMUR.

Retenez le, Soldats.
Quel eſt donc, Zulica, ce ſecret que j'ignore?
Quel piége m'environne, & qu'ai-je à craindre encore?
Quels ſont ces aſſaſſins & ce complice?

ZULICA.

Moi.

TIMUR.

Tu me trahis?

ZULICA.

Je tombe aux genoux de mon Roi.
Il eſt tems qu'à vos yeux je me faſſe connoître,
Oui, je ſuis criminel, & je frémis de l'être.
A Zéhangir, Seigneur, pour vous percer le ſein,
Pour vous aſſaſſiner, j'avois promis ma main:
Vous ſçavez mon amour; me pourſuivant ſans ceſſe,
Il ſurprit dans mon cœur un inſtant de foibleſſe.
Je n'ai pu l'accuſer, & je dois aujourd'hui,
Si vous le puniſſez, expirer avec lui.
Je mérite la mort, & ne veux point de grace.

TIMUR.

Ton crime eſt oublié, ton repentir l'efface.

ZULICA.

Ah! ne ſéparez point deux coupables ſujets:
Ou daignez mettre enfin le comble à vos bienfaits.

AMETIS.

Laiſſez-vous attendrir, écoutez ma priere:
Vous me voyez encor tremblante pour un pere;
Pourriez-vous rejetter dans ce funeſte jour,
Les pleurs de la nature, & les pleurs de l'amour?

ZÉHANGIR.

Va, ceſſe de tenter un effort inutile:
Je ne crains pas la mort, elle eſt mon ſeul aſile.

AMETIS.

Seigneur....

TIMUR *ſortant de ſa rêverie.*

A Amétis. *A Zéhangir.*

Raſſurez-vous. Par tout ce que tu vois,
Juge enfin, Zéhangir, quel eſt le ſort des Rois.
Je porte en frémiſſant, alors que l'on m'envie,
Et le fardeau du Trône, & le poids de la vie.
Environné d'écueils, accablé, ſans ſecours,
Tout, juſqu'à l'amitié, s'arme contre mes jours.
Oſe vouloir régner. Sujets ingrats que j'aime,
Arrachez de mon front ce ſanglant Diadême;
Ou pour mieux vous venger de mes juſtes rigueurs,

Venez dans mon Palais contempler mes malheurs.
Il s'arrête un moment.
Qu'on détache ſes fers.

AMETIS.

Dois-je le croire encore ?
Quel eſpoir tout-à-coup dans mon cœur vient d'éclore ?

TIMUR *à Zéhangir.*

Une ſeconde fois jouis de mes bontés ;
Je te pardonne.

ZEHANGIR.

A moi ?

ZULICA.

Mes vœux ſont écoutés.

TIMUR.

Mais ce n'eſt pas aſſez ; jaloux de la Couronne,
Tu voulois me ravir & le jour & le Trône ;
Prends ce poignard ; tiens.

ZÉHANGIR.

Donne.

AMETIS.

O moment plein d'effroi !

TIMUR.

Te voilà libre, frappe ; oſe immoler ton Roi.

ZÉHANGIR *ſe frappant.*

Tu dictes mon Arrêt.

TIMUR.

Ciel !

ZULICA.

Amétis!

AMETIS.

Mon Pere!

ZÉHANGIR.

A Amétis.

Cache tes pleurs; j'ai fait ce que je devois faire.
Et toi, Timur, apprends qu'un cœur ambitieux,
Et même criminel, peut être généreux.
Humilié par toi je dois haïr la vie;
Mais je rougirois trop de te l'avoir ravie.
Ta clémence a pourtant enchaîné mes fureurs;
Va, le Trône t'eſt dû, je t'admire.... Je meurs.

On l'emmene, Amétis ſort avec lui.

SCENE V. & DERNIERE.

TIMUR, ZULICA.

TIMUR *à Zulica qui veut la ſuivre.*

RESPECTE, Zulica, ſes premieres allarmes.
L'Hymen & mes bienfaits peuvent tarir ſes larmes.
Son déſeſpoir me touche: allons, & que ce jour
Signale l'amitié, la clémence & l'amour.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier *Zulica*, *Tragédie*; je crois que l'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris ce 26 Janvier 1760. CREBILLON.

Le Privilége & l'enregiſtrement ſe trouvent au Nouveau Recueil des Pièces de Théâtre François & Italien.

CATALOGUE

Des Livres nouveaux ou nouvellement réimprimés pendant les années 1758, 1759, & 1760.

L'Année politique, contenant l'état préſent de l'Europe, ſes guerres, ſes révolutions, & généralement tout ce qui intéreſſe la politique des Gouvernemens, & les intérêts des Princes, pour ſervir à l'hiſtoire de 1758, 2 l. 10 ſ.

Abrégé Chronologique de l'Hiſtoire d'Eſpagne, depuis la fondation juſqu'à préſent, *in*-12 5 vol. 12 l. 10 ſ.

Bibliothéque des jeunes Négocians, applicable ſur tous les ſujets du Commerce, *in*-4. 2 vol. 24 l.

Bachelier (le) de Salamanque, ou les Mémoires & Avantures de Don Cherubin de la Ronda, nouvelle édition, augmentée de la vie de l'Auteur 3 vol. *in*-12. figures, 6 l.

La Capitale des Gaules, ou la Nouvelle Babilonne, par M. de Montbron, avec la réponſe 3 parties 2 l. 8.

L'expédition du Prétendant en Ecoſſe, les Siéges de Pondicheri & de Madras, *in*-12. avec les plans des Batailles 2 l. 10 ſ.

Conſeil d'un vieux Auteur à un jeune, ou l'art de parvenir dans la République des Lettres, 1 l. 4 ſ.

Débats en Parlement d'Angleterre au ſujet des affaires de l'Europe, où l'on voit les differentes opinions des Lords pour continuer la Guerre ou faire la paix, 1 l. 4 ſ.

Dictionnaire de Richelet, 3 vol. *in fol.* 72 l.

Dictionnaire Militaire, 3 vol. *in*-8. 15 l.

Le Supplément au Dictionaire Généalogique, 3 vol. *ſous preſſe.*

Diſcours ſur une nouvelle maniere d'enſeigner & d'apprendre la Géographie d'après une ſuite d'opérations Typographiques, *in*-12 2 l. 10.

Les hommes tels qu'ils ſont & devroient être, ouvrage de ſentiment, 2 l.

Eloge de M. le Maréchal de Saxe, préſenté à l'Académie, par M. du Clairon, *in*-8. 1 l. 4 ſ.

Epitre à l'Amitié, & d'Héloiſe à Abaillard, 1 l. 10 ſ.

Eſſais hiſtoriques ſur Paris, par M. de Saintfoix, nouvelle Edition, conſidérablement augmentée, *in*-12, 3 vol. 7 l 10 ſ.

Eſprit de l'Abbé des Fontaines, contenant les Jugemens ſur quelques Ouvrages tant anciens que modernes, par M. l'Abbé de la Porte, *in*-12, 4. vol. 12 l.

Fables de M. Gay ſuivies du Poëme de l'Evantail traduction de l'Anglois, par Madame de Keralio. *in*-12. 2 l. 10.

Hiſtoire des Conjurations, Conſpirations & révolutions célebres de l'Univers, *in*-12, 8 vol. 20 l.
Les Tomes 9 & 10. ſont ſous preſſe.

Heroïde, Renaud à Armide, par M. Colardeau, 12 ſ.

Hiſtoire du Vicomte de Turenne, par l'Abbé Raguenet, 2 Parties, 2 l. 10 ſ.

Hiſtoire des Grecs, ou de ceux qui ſçavent corriger la fortune du jeu, *in*-12. 3 l.

Hiſtoire de la République de Veniſe depuis ſa fondation juſ préſent, par l'Abbé Laugier, 3 vol. *in*-12, 7 l. 10 ſ. l eſt ſous preſſe.

Les Spectacles de Paris, ou le Calendrier Hiſtorique & Chronologique de tous les Théâtres, neuvième Partie pour 1788.

Chaque Partie ſe vend ſéparément. 1 l. 4 ſ.

Hiſtoire du Théâtre de l'Académie Royale de Muſique en France, depuis ſon établiſſement juſqu'à préſent, nouvelle édition conſidérablement augmentée, 4 vol. in-8. 1757. 9 l.

ZULIME,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES:

Par M. DE VOLTAIRE;

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Français Ordinaires du Roi, le 8 Juin 1740.

NOUVELLE ÉDITION,
Revue & corrigée par l'Auteur.

Le prix eſt de 30 ſols.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques; au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

BÉNASSAR, *Roi de Trémizène.*

ZULIME, *Fille de Bénaſſar.*

RAMIRE, *Roi de Valence en Eſpagne, Epoux d'Atide, priſonnier de Bénaſſar.*

ATIDE, *Epouſe de Ramire.*

IDAMORE, *Confident de Ramire.*

MOHADIR, *ancien Officier de Bénaſſar.*

SERAME, *Suivante de Zulime.*

SOLDATS.

La Scène eſt à Arzénie, dans le Palais de Zulime.

ZULIME,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZULIME, MOHADIR, ATIDE, IDAMORE, *Suite*, SÉRAME.

ZULIME.

ALLEZ, laiſſez Zulime aux remparts d'Arzénie :
Partez ; loin de vos yeux je vais cacher ma vie.
Je vais mettre à jamais dans un autre Univers,
Entre mon pere & moi, la barriere des mers.

Je n'ai plus de patrie, & mon deſtin m'entraîne.
Retourne, Mohadir, aux murs de Trémizène,
Conſolez les vieux ans de mon pere affligé :
Je l'offenſe, & je l'aime : il eſt aſſez vengé.
Puiſſent les juſtes cieux changer ſa deſtinée !
Puiſſe-t-il oublier ſa fille infortunée !

MOHADIR.

Qui ? lui ! vous oublier ! grand Dieu ! qu'il en eſt loin !
Que vous prenez, Zulime, un déplorable ſoin !
Outragez-vous ainſi le pere le plus tendre,
Qui pour vous de ſon thrône était prêt à deſcendre ;
Qui vous laiſſant le choix de tant de ſouverains,
De ſon ſceptre avec joie aurait orné vos mains ?
Quoi ! dans vous, dans ſa fille, il trouve une ennemie !
Dans cet affreux deſſein ſeriez-vous affermie ?
Ah ! ne l'irritez point : revenez dans ſes bras....
Mes conſeils autrefois ne vous révoltaient pas.
Cette voix d'un vieillard qui nourrit votre enfance,
Quelquefois de Zulime obtint plus d'indulgence.
Bénaſſar, votre pere, eſperait aujourd'hui
Que mes ſoins plus heureux pourraient vous rendre à lui.
A ſon cœur ulceré que faut-il que j'annonce.

ZULIME.

Porte-lui mes ſoupirs & mes pleurs pour réponſe.
C'eſt tout ce que je puis ; & c'eſt t'en dire aſſez.

MOHADIR.

Vous pleurez, vous, Zulime ! & vous le trahiſſez !

ZULIME.

Je ne le trahis point : le Deſtin qui l'outrage
Aux cruels Turcomans livrait ſon héritage.
Par ces brigands nouveaux, preſſé de toutes parts.
De Trémizène en cendre il quitta les remparts.
Et quel que ſoit l'objet du ſoin qui me dévore,
J'ai ſuivi ſon exemple.

MOHADIR.

Hélas ! ſuivez-le encore ;
Il revient ; revenez : diſſipez tant d'ennuis ;
Rempliſſez vos devoirs, croyez-moi.

ZULIME.

Je ne puis.

MOHADIR.

Vous le pouvez. Sçachez que nos triſtes rivages
Ont vu fuir, à la fin, nos deſtructeurs ſauvages,
Diſperſés, affaiblis, & laſſés déſormais
Des maux qu'ils ont ſoufferts, & des maux qu'ils ont faits ?
Trémizène renaît, & va revoir ſon maître.
Sans ſa fille, ſans vous, le verrons-nous paraître ?
Vous avez dans ces murs entraîné ſes ſoldats.
Des eſclaves d'Europe accompagnent vos pas.
Ces Chrétiens, ces captifs, ce prix de ſon courage,
Dont jadis la victoire avait fait ſon partage,
Ont arraché Zulime à ſes bras paternels !
Avec qui fuyez-vous ?

ZULIME.

Ah ! reproches cruels !
Mohadir, arrêtez.

MOHADIR.

Non ; je ne puis me taire.
Le reproche eſt trop juſte, & vous m'êtes trop chere.
Non, je ne puis penſer ſans honte & ſans horreur
Que l'eſclave Ramire a fait votre malheur.

ZULIME.

Ramire eſclave !

MOHADIR.

Il l'eſt ; il était fait pour l'être.
Il naquit dans nos fers ; Bénaſſar eſt ſon maître.
N'eſt-il pas deſcendu de ces Goths odieux,
Dans leurs propres foyers, vaincus par nos ayeux ?
Son pere à Trémizène eſt mort dans l'eſclavage ;
Et la bonté d'un maître eſt ſon ſeul héritage.

ZULIME.

Ramire eſclave ! lui !

MOHADIR.

C'eſt un titre qui rend
Notre affront plus ſenſible, & ſon crime plus grand.
Quoi donc ! un Eſpagnol ici commande en maître !
A peine devant vous m'a-t-on laiſſé paraître ;
A peine j'ai percé la foule des ſoldats
Qui veillent à ſa garde & qui ſuivent vos pas.
Vous détournez la vue, au lieu de me répondre !
Pourquoi cet embarras qui ſert à vous confondre ?

A vos juſtes remords n'oſez-vous vous livrer ?
Quand on pleure ſa faute, on va la réparer.

ATIDE.

Reſpectez plus ſes pleurs, & calmez votre zele.
Il ne m'appartient pas de répondre pour elle :
Mais je ſuis dans le rang de ces infortunés
Qu'un maître redemande, & que vous condamnez.
Je ſuis, comme eux, eſclave ; & de leur innocence
Peut-être il m'appartient de prendre la défenſe.
Oui, Ramire a d'un maître éprouvé les bienfaits ;
Mais vous lui devez plus qu'il ne vous dut jamais.
C'eſt Ramire, c'eſt lui dont l'étonnant courage,
Dans vos murs pris d'aſſaut, & fumans de carnage,
Délivra votre Emir, & lui donna le tems
De dérober ſa tête au fer des Turcomans.
C'eſt lui qui, comme un Dieu, veillant ſur ſa famille,
Ayant ſauvé le pere, a défendu la fille.
C'eſt par ſes ſeuls exploits, enfin, que vous vivez.
Quel prix a-t-il reçu ? Seigneur, vous le ſçavez.
Loin des murs tout ſanglans de ſa ville allarmée,
Bénaſſar avec peine aſſemblait une armée ;
Et quand vos citoyens, par nos ſoins, reſpirans,
A quelque ombre de paix ont porté vos tyrans,
Ces Turcs imperieux, qu'aucun devoir n'arrête,
De Ramire & des ſiens ont demandé la tête ;
Et de votre Divan la baſſe cruauté
Souſcrivait, en tremblant, à cet affreux traité.

De Zulime, pour nous, la bonté généreuſe
Vous épargna, du moins, une paix ſi honteuſe.
Elle acquitte envers nous ce que vous nous devez.
N'inſultez point ici ceux qui vous ont ſauvés:
Reſpectez plus Ramire & ces guerriers ſi braves;
Ils ſont vos défenſeurs, & non pas vos eſclaves.

MOHADIR, *à Zulime.*

Votre ſecret, Zulime, eſt enfin révélé.
Ainſi donc par ſa voix votre cœur a parlé.

ZULIME.

Je ne le cache point, ce cœur eſt trop ſincere.
Mais, après cet aveu que je viens de vous faire,
Pour jamais, Mohadir, il faut nous ſéparer.
Je ſens qu'il eſt des maux qu'on ne peut réparer.
J'en gémis: mais partez.

MOHADIR.

Hélas! je vais peut-être
Porter les derniers coups au ſein qui vous fit naître.

SCENE II.

ZULIME, ATIDE.

ZULIME.

AH! je ſuccombe, Atide, & ce cœur partagé
Ne ſoutient plus le poids dont il eſt trop chargé.

Vous voyez ce que j'aime & ce que je redoute :
Une patrie, un pere ! Atide, ah ! qu'il en coûte !
Que de retours ſur moi ! que de triſtes efforts !
Je n'ai, dans mon amour, ſenti que des remords.
D'un pere infortuné vous concevez l'injure.
Il eſt affreux pour moi d'offenſer la nature.
Mais Ramire expirait ; vous etiez en danger.
Eſt-ce un crime, après tout, que de vous protéger ?
Je dois tout à Ramire ; il a ſauvé ma vie ;
A ce départ enfin vous m'avez enhardie.
Vos périls, vos vertus, vos amis malheureux ;
Tant de motifs puiſſans : l'amour plus puiſſant qu'eux ;
L'Amour qui me conduit : hélas ! ſi l'on m'accuſe,
Voilà tous mes forfaits, mais voilà mon excuſe.
Je tremble cependant : de pleurs toujours noyés,
De l'abyme où je ſuis mes yeux ſont effrayés.

ATIDE.

Hélas ! Ramire & moi nous vous devons la vie,
Vous rendez un Héros, un Prince à ſa patrie.
Le Ciel peut-il haïr un ſoin ſi généreux ?
Arrachez votre Amant à ces bords dangereux.
Ma vie eſt peu de choſe, & je ne ſuis encore
Qu'une eſclave tremblante au rivage du Maure :
Quoique d'aſſez grands Rois mes ayeux ſoient iſſus,
Tout ce que vous quittez eſt encore au-deſſus.
J'étais votre captive, & vous ma protectrice ;
Je ne pouvais prétendre à ce grand ſacrifice :

Mais Ramire ... un Héros du ciel abandonné ;
Lui qui, de Bénaſſar eſclave infortuné,
A prodigué ſon ſang pour Bénaſſar lui-même ;
Enfin, que vous aimez....

ZULIME.

Atide, ſi je l'aime !
C'eſt toi qui découvris dans mes eſprits troublés
De mon ſecret penchant les traits mal démêlés.
C'eſt toi qui les nourris, chere Atide ; & peut-être ;
En me parlant de lui, c'eſt toi qui les fis naître.
C'eſt toi qui commenças mon téméraire amour.
Ramire a fait le reſte, en me ſauvant le jour.
J'ai cru fuir nos tyrans, & j'ai ſuivi Ramire.
J'abandonne, pour lui, parens, peuples, empire ;
Et, frémiſſant encor de ſes périls paſſés,
J'ai craint, dans mon amour, de n'en point faire aſſez.
Cependant, loin de moi ſe peut-il qu'il s'arrête ?
Quoi ! Ramire aujourd'hui, trop ſûr de ſa conquête,
Ne prévient point mes pas, ne vient point conſoler
Ce cœur trop aſſervi que lui ſeul peut troubler !

ATIDE.

Eh ! ne voyez-vous pas avec quelle prudence
De l'envoyé d'un pere il fuyait la préſence ?

ZULIME.

J'ai tort, je te l'avoue, il a dû s'écarter.
Mais pourquoi ſi longtems ? ...

ATIDE.

A ne vous point flatter ;

Tant d'amour, tant de crainte & de délicateſſe
Conviennent mal peut-être au péril qui nous preſſe ;
Un moment peut nous perdre, & vous ravir le prix
De tant d'heureux travaux par l'amour entrepris.
Entre cet océan, ces rochers & l'armée,
Ce jour, ce même jour peut vous voir enfermée.
Trop d'amour vous égare ; & les cœurs ſi troublés
Sur leurs vrais intérêts ſont toujours aveuglés.

ZULIME.

Non, ſur mes intérêts c'eſt l'amour qui m'éclaire.
Ramire va preſſer ce départ néceſſaire ;
L'ordre dépend de lui, tout eſt entre ſes mains ;
Souverain de mon cœur, il l'eſt de mes deſtins.
Que fait-il ? Eſt-ce vous, eſt-ce moi qu'il évite ?

ATIDE.

Le voici . . . Ciel, témoin du trouble qui m'agite !
Ciel ! renferme à jamais dans ce ſein malheureux
Le funeſte ſecret qui nous perdrait tous deux.

SCENE III.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE.

RAMIRE.

MADAME, enfin des cieux la clémence ſuprême
Semble, en notre défenſe, agir comme nous-même ;
Et les mers & les vents ſecondant vos bontés,
Vont nous conduire aux bords ſi longtems ſouhaités.

J'ai vû, de ces rochers dont la cîme élevée
Commande à ces deux mers dont l'Europe eſt lavée,
Un vaiſſeau que les vents font voler en ces lieux;
Les pavillons d'Eſpagne éclataient à nos yeux.
Valence, de ma race autrefois l'héritage,
A vos pieds, plus qu'aux miens, va porter ſon hommage.
Madame, Atide & moi, libres par vos ſecours,
Nous ſommes vos Sujets; nous le ſerons toujours.
Quoi! vos yeux à ma voix répondent par des larmes!

ZULIME.

Eh! pouvez vous penſer que je ſois ſans allarmes?
L'amour veut que je parte, il lui faut obéir.
Vous ſçavez qui je quitte, & qui j'ai pû trahir!
J'ai mis entre vos mains ma fortune, ma vie;
Ma gloire encor plus chere, & que je vous confie.
Je dépens de vous ſeul... Ah! Prince, avant ce jour,
Plus d'un cœur a gémi d'écouter trop d'amour.
Plus d'une femme, hélas! cruellement ſéduite,
A pleuré vainement ſa faibleſſe & ſa fuite.

RAMIRE.

Je ne condamne point de ſi juſtes terreurs:
Vous faites tout pour nous; oui, Madame, & nos cœurs
N'ont, pour vous raſſurer dans votre défiance,
Qu'un hommage inutile, & beaucoup d'eſpérance.
Eſclave auprès de vous, mes yeux, à peine ouverts,
Ont connu vos grandeurs, ma miſere & des fers.
Mais j'atteſte le Dieu qui ſoutient mon courage,
Et qui donne à ſon gré l'empire & l'eſclavage,

Que ma reconnoiſſance & mes engagemens....

ZULIME.

Pour me prouver vos feux, vous faut-il des ſermens ?
En ai-je demandé, quand cette main tremblante
A détourné la mort à vos regards préſente ?
Si mon ame aux frayeurs ſe peut abandonner,
Je ne crains que mon ſort ; puis-je vous ſoupçonner ?
Ahlles ſermens ſont faits pour un cœur qui peut feindre ;
Si j'en avais beſoin, nous ſerions trop à plaindre.

RAMIRE.

Que mes jours immolés à votre ſûreté....

ZULIME.

Conſervez-les, cher Prince ; ils m'ont aſſez coûté.
Peut-être que je ſuis trop faible & trop ſenſible :
Mais enfin tout m'allarme en ce ſéjour horrible.
Vous-même, devant moi, triſte, ſombre, égaré,
Vous reſſentez le trouble où mon cœur eſt livré.

ATIDE.

Vous vous faites tous deux une pénible étude
De nourrir vos chagrins & votre inquiétude.
Dérobez-vous, Madame, aux peuples irrités,
Qui pourſuivent ſur nous l'excès de vos bontés.
Ce Palais eſt peut-être un rempart inutile.
L'océan vous attend ; Valence eſt votre aſyle.
Calmez de vos chagrins l'importune douleur,
Vous avez tant de droits ſur nous ... & ſur ſon cœur !
Vous condamnez ſans doute une crainte odieuſe ;
Votre amant vous doit tout : vous êtes trop heureuſe !

ZULIME.

Je dois l'être, & l'hymen qui va nous engager....

SCENE IV.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE, IDAMORE.

IDAMORE.

DANS ce moment, Madame, on vient vous aſſiéger.

ATIDE.

Ciel !

IDAMORE.

On entend de loin la trompette guerriere ;
On voit des tourbillons de flamme, de pouſſiere :
D'Africains réunis les champs ſont inondés.
Le peu de nos amis dont ces murs ſont gardés,
Sur ces bords eſcarpés qu'a formé la nature,
Et qui de ce palais entourent la ſtructure,
En défendent l'approche, & ſeront glorieux
De chercher un trépas honoré par vos yeux.

RAMIRE.

Dans ce malheur preſſant, je goûte quelque joie.
Eh ! bien, pour vous ſervir, le ciel m'ouvre un voie.
De vos peuples unis, je brave le courroux :
J'ai combattu pour eux, je combattrai pour vous.
Pour mériter vos ſoins, je peux tout entreprendre ;
Et mon ſort, en tout tems, ſera de vous défendre.

ZULIME.

Que dis-tu ? Contre un pere ! arrête, épargne-moi.
L'amour n'entraîne-t-il que le crime après ſoi ?

Tombe ſur moi des Cieux l'éternelle colere,
Plutôt que mon amant oſe attaquer mon pere !
Avant que ſes ſoldats environnent nos tours,
Les flots nous offriront un plus juſte ſecours :
Mon ſéjour en ces lieux me rendrait trop coupable.
D'un pere courroucé fuyons l'œil reſpectable.
Je vais hâter ma fuite, & j'y cours de ce pas.

RAMIRE, *à Atide.*

Moi, je vais fuir la honte, & hâter mon trépas.

SCENE V.

RAMIRE, ATIDE.

ATIDE.

VOus n'irez point ſans moi ; non, cruel que vous êtes,
Je ne ſouffrirai point vos fureurs inquiettes :
Cher objet de ma crainte, arbitre de mon ſort,
Cher époux, commencez par me donner la mort:
Au nom des nœuds ſecrets qu'à ſon heure derniere,
De ſes mourantes mains, vient de former mon pere ;
De ces nœuds dangereux dont nous avons promis
De dérober le charme à des yeux ennemis ;
Songez aux droits ſacrés que j'ai ſur votre vie ;
Songez qu'elle eſt à moi, qu'elle eſt à la patrie ;

Que Valence, dans vous, redemande un vengeur.
Allez la délivrer de l'Arabe oppreſſeur ;
Et quittant, ſans tarder, cette rive fatale ;
Partez, vivez, regnez, fût-ce avec ma rivale.

RAMIRE.

Ah ! nos jours ſont chargés d'opprobre & de douleur.
Ceſſez d'appeſantir notre commun malheur.
Mon cœur eſt dans vos mains; le vôtre en eſt le maître;
Il fut digne de vous ; en feriez-vous un traître ?
J'ai ſubi l'eſclavage & ſon poids rigoureux :
Le fardeau de la feinte eſt cent fois plus affreux.
J'ai connu tous les maux ; la vertu les ſurmonte :
Mais quel cœur généreux peut ſupporter la honte ?
Quel ſupplice effroyable, alors qu'il faut tromper,
Et que tout mon ſecret eſt prêt à m'échapper !

ATIDE.

Eh ! bien, allez, parlez, armez ſa jalouſie.
J'y conſens : mais, cruel, n'expoſez que ma vie.
N'immolez que l'objet pour qui vous rougiſſez,
Qui vous forçait à feindre, & que vous haïſſez.

RAMIRE.

Je vous adore, Atide ! & l'amour qui m'enflamme
Ferme à tout autre objet tout accès dans mon ame :
Mais plus je vous adore, & plus je dois rougir
De fuir avec Zulime, afin de la trahir.
Je ſuis bien malheureux, ſi votre jalouſie
Joint ſes nouveaux poiſons aux horreurs de ma vie !

Entouré de forfaits & d'infidélités,
Je les commets pour vous, & vous ſeule en doutez !
Ah ! mon crime eſt trop vrai, trop affreux envers elle ;
Ce cœur eſt un perfide, & c'eſt pour vous, cruelle !

ATIDE.

Non, il eſt généreux ; le mien n'eſt point jaloux :
La fraude & les ſoupçons ne ſont point faits pour nous.
Zulime, en écoutant ſon amour malheureuſe,
N'a point reçu de vous de promeſſe trompeuſe.
Idamore a parlé ; sûre de ſes appas
Elle a cru des diſcours que vous ne dictiez pas.
Eh ! peut-on s'étonner, ſi vous avez ſçu plaire ?
Peut-on vous reprocher ce charme involontaire
Qui vous ſoumit un cœur prompt à ſe déſarmer ?
Ah ! le mien m'eſt témoin que l'on doit vous aimer.

RAMIRE.

Eh ! pourquoi, profanant de ſi ſaintes tendreſſes,
De Zulime abuſée enhardir les faibleſſes ?
Pourquoi, déshonorant votre amant, votre époux,
Promettre à d'autres yeux un cœur qui n'eſt qu'à vous ?
Dans quel piége Idamore a conduit l'innocence !
Des bienfaits de Zulime affreuſe récompenſe !
Ah ! cruelle, à quel prix le jour m'eſt conſervé !

ATIDE.

Eh ! bien, puniſſez-moi de vous avoir ſauvé.
Idamore, il eſt vrai n'eſt pas le ſeul coupable :
J'ai parlé comme lui ; comme lui, condamnable,

J'engageai trop Ramire, & ſans le conſulter.
Je n'y ſurvivrai pas : vous n'en pouvez douter.
Je ſens qu'à vos vertus je faiſais trop d'injure.
Je vous épargnerai la honte d'un parjure.
Vivez ; il me ſuffit... Ciel ! quel tumulte affreux !

RAMIRE.

Il m'annonce un combat moins grand, moins douloureux.
Le Ciel m'y peut, au moins, accorder quelque gloire.
J'y vole....

ATIDE.

Je vous ſuis : la chûte ou la victoire ;
Les fers ou le trépas ; je ſçais tout partager.
Puis-je être loin de vous ? vous etes en danger !

RAMIRE.

Ah ! ne laiſſez qu'à moi le Deſtin qui m'opprime.
Chere épouſe, craignez....

ATIDE.

Je ne crains que Zulime.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

RAMIRE, IDAMORE.

IDAMORE.

OUI, Dieu même eſt pour nous ; oui, ce Dieu de la guerre
Nous appelle ſur l'onde, & déſarme la terre.
Vous voyez les Sujets du triſte Bénaſſar
Suſpendre leurs fureurs au pied de ce rempart.
Ils ont quitté ces traits, ces funeſtes machines
Qui des murs d'Arzénie apportaient les ruines ;
Tout ce grand appareil, qui dans quelques momens
Pouvait de ce Palais briſer les fondemens.
Cependant l'heure approche, où la mer favorable
Va quitter avec nous ce rivage effroyable.
Seigneur, au nom d'Atide, au nom de nos malheurs,
Et de tant de périls, & de tant de douleurs,
Par le ſalut public, devant qui tout s'efface,
Par ce premier devoir des Rois de votre race,
Ne ſongez qu'à partir, & ne rougiſſez pas
Des bontés de Zulime & de ſes attentats.

Ne fuyez point les dons de ſa main bienfaiſante ;
Envers ſes ſiens coupable, envers vous innocente,
Entouré d'ennemis dans ce ſéjour d'horreur,
Craignez. . . .

RAMIRE.

Mes ennemis ſont au fond de mon cœur.
Atide l'a voulu : c'eſt aſſez, Idamore.

IDAMORE.

Comment ! quel repentir peut vous preſſer encore ?
Quel trouble vous retient ?

RAMIRE.

Crois-tu qu'il ſoit permis
D'être injuſte, infidele, & traître à ſes amis ?

IDAMORE.

Non, ſans doute, Seigneur ; & ce crime eſt infâme.

RAMIRE.

Eſt-il donc plus permis de trahir une femme,
De la conduire au piége, & de l'abandonner ?

IDAMORE.

Un plus grand intérêt doit vous déterminer.
Voudriez-vous livrer à l'horreur des ſupplices
Ceux qui vous ont voué leur vie & leurs ſervices ?
Entre Zulime & nous il eſt tems de choiſir.

RAMIRE.

Eh ! bien, qui de vous tous me faut-il donc trahir ?
Faut-il, que, malgré nous, il ſoit des conjonctures
Où le cœur égaré flotte entre les parjures ;
Où la vertu ſans force, & prête à ſuccomber
Ne voit que des écueils, & tremble d'y tomber ?
Tu ſçais ce que pour nous Zulime a daigné faire :
Elle renonce à tout, à ſon thrône, à ſon pere ;

A ſa gloire, en un mot : il faut en convenir.
Armé de ſes bienfaits, moi j'irais l'en punir !
Je rougis, je frémis ; plains ma douleur mortelle.

IDAMORE.

Rougiſſez de tarder : Valence vous appelle,
Les moments ſont bien chers ; & ſi vous héſitez. . . .

RAMIRE.

Non ; je vais m'expliquer, & lui dire. . . .

IDAMORE.

Arrêtez.
Gardez-vous d'arracher un voile néceſſaire :
Laiſſez-lui ſon erreur ; cette erreur eſt trop chere.
Pour entraîner Zulime à ſes égaremens,
Vous n'employâtes point l'art trompeur des amans.
Senſible, généreuſe, & ſans experience,
Elle a cru n'écouter que la reconnoiſſance ;
Elle ne ſçavait pas qu'elle écoutait l'amour.
Tous vos ſoins empreſſés la perdaient ſans retour.
Dans ſon illuſion nous l'avons confirmée ;
Enfin elle vous aime, elle ſe croit aimée.
De quel jour odieux ſes yeux ſeraient frappés !
Il n'eſt de malheureux que les cœurs détrompés.
Réſervez pour un tems plus sûr & plus tranquille
De ſes droits délicats l'examen difficile.
Lorſque vous ſerez Roi, regnez & décidez ;
Ici Zulime regne, & vous en dépendez.

RAMIRE.

Je dépends de l'honneur : votre diſcours m'offenſe.
Je crains l'ingratitude, & non pas ſa vengeance.

Quoi qu'il puiſſe arriver, un cœur tel que le mien
Lui tiendra ſa parole, ou ne promettra rien.

IDAMORE.

Tremblez donc : ſon amour peut ſe tourner en rage ;
Atide de ſon ſang peut payer cet outrage.

RAMIRE.

Cher Idamore, au bruit de ſon moindre danger,
De ces lieux ennemis, va, cours la dégager ;
Sois ſûr que de Zulime arrêtant la pourſuite,
Avant que d'expirer, j'aſſurerai ſa fuite.

IDAMORE.

Vous nous connaiſſez mal ; en ces extrémités,
Atide & vos amis mourront à vos côtés.
Mais non ; votre prudence & la faveur céleſte
Ne nous annoncent point une fin ſi funeſte.
Zulime eſt encor loin de vouloir ſe venger.
Peut-elle craindre, hélas ! qu'on la veuille outrager ?
Son âme toute entiere à ſon eſpoir livrée,
Aveugle en ſes bontés & d'amour enyvrée,
Goûte d'un calme heureux le dangereux ſommeil.

RAMIRE.

Que je crains le moment de ſon affreux réveil !

IDAMORE.

Cachez donc à ſes yeux la vérité cruelle ;
Au nom de la patrie... On approche... C'eſt elle.

RAMIRE.

Va, cours après Atide, & reviens m'avertir
Si les mers & les vents m'ordonnent de partir.

SCENE II.

ZULIME, RAMIRE, SÉRAME.

ZULIME.

OUI, nous touchons, Ramire, à ce moment prospere,
Qui met en sûreté cette tête si chere.
En vain nos ennemis (car j'ose ainsi nommer
Qui voudrait désunir deux cœurs nés pour s'aimer;)
En vain tous ces guerriers, ces peuples que j'offense
De mon malheureux pere ont armé la vengeance:
Profitons des instans qui nous sont accordés:
L'Amour nous conduira, puisqu'il nous a gardés;
Et je puis, dès demain, rendre à votre patrie
Ce dépôt précieux qu'à moi seul il confie.
Il ne me reste plus qu'à m'attacher à vous,
Par les nœuds éternels & de femme, & d'époux:
Grace à ces noms si saints, ma tendresse épurée
En est plus respectable, & non plus assurée.
Le pere, les amis que j'ose abandonner,
Le Ciel, tout l'Univers doivent me pardonner;
Si de tant de Héros la déplorable fille,
Pour un époux si cher, oublia sa famille.
Prenons donc à témoin ce Dieu de l'Univers,
Que nous servons tous deux par des cultes divers;

Atteſtons cet Auteur de l'amour qui nous lie,
Non que votre grande ame à la mienne eſt unie,
(Nos cœurs n'ont pas beſoin de ces vœux ſolemnels,)
Mais que bientôt, Seigneur, aux pieds de vos autels,
Vos peuples béniront, dans la même journée,
Et votre heureux retour, & ce grand hyménée.
Mettons près des humains ma gloire en ſûreté;
Du Dieu qui nous entend méritons la bonté;
Et ceſſons de mêler, par trop de prévoyance,
Le poiſon de la crainte à la douce eſpérance.

RAMIRE.

Ah! vous percez un cœur deſtiné déſormais
A d'éternels tourmens plus grands que vos bienfaits.

ZULIME.

Eh! qui peut vous troubler, quand vous m'avez ſçu plaire?
Les chagrins ſont pour moi; la douleur de mon pere,
Sa vertu, cet opprobre à ma fuite attaché;
Voilà les déplaiſirs dont mon cœur eſt touché.
Mais vous qui retrouvez un Sceptre, une Couronne,
Vos parents, vos amis, tout ce que jabandonne,
Qui de votre bonheur n'avez point à rougir,
Vous qui m'aimez enfin!...

RAMIRE.

(*A part.*) Pourrai-je vous trahir?...
Non, je ne puis....

ZULIME.

Hélas! je vous en crois ſans peine.
Vous

Vous ſauvâtes mes jours ; je briſai votre chaîne.
Je vois en vous, Ramire, un vengeur, un époux :
Vos bienfaits & les miens, tout me répond de vous.

RAMIRE.

Sous un ciel inconnu le Deſtin vous envoie...

ZULIME.

Je le ſçais, je le veux, je le cherche avec joie.
C'eſt vous qui m'y guidez.

RAMIRE.

C'eſt à vous de juger
Qu'on a tout à ſouffrir chez un peuple étranger :
Coûtumes, préjugés, mœurs, contraintes nouvelles ;
Abus devenus droits, & loix ſouvent cruelles.

ZULIME.

Pourquoi m'effrayez-vous? Votre peuple eſt le mien.
Vos loix ſeront mes loix ; vous le ſçavez trop bien.
J'en ai quitté pour vous, hélas ! de plus ſacrées ;
Et qu'ai-je à redouter des mœurs de vos contrées ?
Quels ſont donc les humains qui peuplent vos Etats ?
Auraient-ils fait des loix pour former des ingrats ?

RAMIRE.

Je ſuis loin d'être ingrat : non, mon cœur ne peut l'être.

ZULIME.

Sans doute.

RAMIRE.

Mais en moi vous ne verriez qu'un traître,
Si tout prêt à partir, je cachais à vos yeux
Un obſtacle fatal, oppoſé par les Cieux.

ZULIME.

Un obſtacle !

RAMIRE.

Une loi formidable, éternelle.

ZULIME.

Vous m'arrachez le cœur ! achevez ; quelle eſt-elle ?

RAMIRE, *embarraſſé.*

C'eſt ... la Religion. .. Je ſçais qu'en vos climats,
Où vingt peuples mêlés ont changé tant d'Etats,
L'hymen unit ſouvent ceux que leur loi diviſe.
En Eſpagne autrefois cette indulgence admiſe
Déſormais parmi nous eſt un crime odieux.
La loi dépend toujours & des tems & des lieux.
Mon ſang, dans mes Etats, m'appelle au rang ſuprême:
Mais il eſt un pouvoir au deſſus de moi-même.

ZULIME.

Je t'entends, cher Ramire, il faut t'ouvrir mon cœur;
Pour ma Religion j'ai connu ton horreur.
J'en ai ſouvent gémi : mais, s'il ne faut rien taire,
A mon ame en ſecret tu la rendis moins chere.
Soit erreur ou raiſon, ſoit ou crime ou devoir,
Soit du plus tendre amour l'invincible pouvoir ;
(Puiſſe le juſte Ciel excuſer mes faibleſſes !)
Du ſang, en ta faveur, j'ai bravé les tendreſſes ;
Je pourrai t'immoler, par de plus grands efforts ;
Ce culte trop chéri de ce ſang dont je ſors.
Puiſqu'il t'eſt odieux, il doit un jour me l'être.
Fidéle à mon époux, & ſoumiſe à mon maître,

J'attendrai tout du tems, & d'un ſi cher lien.
Mon cœur ſervirait-il d'autre Dieu que le tien?
Je vois couler tes pleurs; tant de ſoins, tant de flâme,
Tant d'abandonnement ont pénétré ton ame;
Adreſſons l'un & l'autre au Dieu de tes Autels
Ces pleurs que l'amour verſe, & ces vœux ſolemnels.
Qu'Atide y ſoit préſente: elle approche, elle m'aime.
Que ſon amitié tendre ajoûte à l'amour même!
Atide....

RAMIRE.

C'en eſt trop, & mon cœur déchiré....

SCENE III.

ZULIME, RAMIRE, ATIDE, SÉRAME.

ATIDE.

MADAME, dans ces murs votre pere eſt entré;

ZULIME.

Mon pere!

RAMIRE.

Lui!

ZULIME.

Grand Dieu!

ATIDE.

Sans ſoldats, ſans eſcorte;
Sa voix de ce palais s'eſt fait ouvrir la porte.

A l'aſpect de ſes pleurs & de ſes cheveux blancs,
De ce front couronné reſpecté ſi-longtems,
Vos gardes interdits, baiſſant pour lui les armes,
N'ont pas cru vous trahir en partageant ſes larmes.
Il approche, il vous cherche.

ZULIME.

O mon pere! ô mon Roi!
Devoir, nature, amour, qu'exigez-vous de moi?

ATIDE.

Il va, n'en doutez point, demander notre vie.

RAMIRE.

Donnez-lui tout mon ſang, je vous le ſacrifie:
Mais conſervez du moins....

ZULIME.

Dans l'état où je ſuis,
Pouvez-vous bien, cruel, irriter mes ennuis?
Tombent, tombent ſur moi les traits de ſa vengeance!
Allez, Atide & vous, évitez ſa préſence.
C'eſt le premier moment où j'ai pu ſouhaiter
De me voir ſans Ramire, & de vous éviter.
Allez, trop digne époux de la triſte Zulime;
Ce titre ſi ſacré me laiſſe au moins ſans crime.

ATIDE.

Qu'entends-je? Son époux!

RAMIRE.

On vient. Suivez mes pas.
Plaignez mon ſort, Atide, & ne m'accuſez pas.

SCENE IV.

ZULIME, BÉNASSAR, SÉRAME.

ZULIME.

LE voici, je friſſonne, & mes yeux s'obſcurciſſent.
Terre, que devant lui tes gouffres m'engloutiſſent !
Sérame, ſoutiens-moi.

BÉNASSAR.

C'eſt elle !

ZULIME.

O déſeſpoir !

BÉNASSAR.

Tu détournes les yeux, & tu crains de me voir !

ZULIME.

Je me meurs.... Ah ! mon pere !

BÉNASSAR.

O toi, qui fus ma fille ;
Toi, l'eſpoir & l'horreur de ma triſte famille ;
Toi, qui dans mes chagrins étais mon ſeul recours,
Tu ne me connais plus !

ZULIME, *ſe jettant à genoux.*

Je vous connais toujours ;
Je tombe en frémiſſant à ces pieds que j'embraſſe,
Je les baigne de pleurs, & je n'ai point l'audace
D'élever juſqu'à vous un regard criminel,
Qui ferait trop rougir votre front paternel.

BÉNASSAR.

Sçais tu quelle eſt l'horreur dont ton crime m'accable ?

ZULIME.

Je ſçais trop qu'à vos yeux il eſt inexcuſable.

BÉNASSAR.

J'aurais pû te punir, j'aurais pû, dans ces Tours,
Enſevelir ma honte & tes coupables jours.

ZULIME.

Votre colere eſt juſte, & je l'ai méritée.

BÉNASSAR.

Tu vois trop que mon cœur ne l'a point écoutée.
Leve-toi ; ta douleur commence à m'attendrir,
Et le cœur de ton pere attend ton repentir.
Tu ſçais ſi dans ce cœur trop indulgent, trop tendre,
Les cris de la nature ont ſçu ſe faire entendre.
Je vivais dans toi ſeule, & juſques à ce jour
Jamais pere à ſon ſang n'a marqué tant d'amour.
Tu ſçais ſi j'attendais qu'au bout de ma carriere
Ma bouche en expirant nommât ſon héritiere,
Et cédât, malgré moi, par des ſoins ſuperflus,
Ce qui dans ces momens ne nous appartient plus.
Je n'ai que trop vécu ; ma prodigue tendreſſe
Prévenait par ſes dons ma caduque vieilleſſe ;
Je te donnais pour dot, en engageant ta foi,
Ces Tréſors, ces Etats que je quittais pour toi ;
Et tu pouvais choiſir entre les plus grand Princes
Qui des bords Africains gouvernent les provinces.

Et c'eſt dans ces momens que, fuyant de mes bras,
Toi ſeule à la révolte excites mes ſoldats,
M'arraches mes Sujets, m'enleves mes Eſclaves,
Outrages mes vieux ans, m'abandonnes, me braves!
Quel Démon t'a conduit à cet excès d'horreur?
Quel monſtre a corrompu les vertus de ton cœur?
Veux-tu ravir un rang que je te ſacrifie?
Veux-tu me dépouiller de ce reſte de vie?
Ah! Zulime! ah! mon ſang! par tant de cruauté
Veux-tu punir ainſi l'excès de ma bonté?

ZULIME.

Seigneur, mon Souverain, j'oſe dire, mon pere,
Je vous aime encor plus que je ne vous fus chere:
Regnez, vivez heureux, ne vous conſumez plus,
Pour cette criminelle, en regrets ſuperflus.
De mon aveuglement moi-même épouvantée,
Expirant des regrets dont je ſuis tourmentée,
Et de votre tendreſſe & de votre courroux,
Je pleure ici mon crime à vos ſacrés genoux.
Mais ce crime ſi cher a ſur moi trop d'empire....
Vous n'avez plus de fille, & je ſuis à Ramire.

BÉNASSAR.

Que dis-tu? malheureuſe, opprobre de mon ſort;
Quoi! tu joins tant de honte à l'horreur de ma mort!
Qui? Ramire! un captif! Ramire t'a ſéduite!
Un Barbare t'enleve, & te force à la fuite!
Non; dans ton cœur ſéduit, d'un fol amour atteint,
Tout l'honneur de mon ſang n'eſt pas encore éteint.

Tu ne ſouilleras point d'une tache ſi noire
La race des héros, ma vieilleſſe & ma gloire.
Quelle honte, grand Dieu ! ſuivrait un ſort ſi beau ?
Veux-tu deshonorer ma vie & mon tombeau ?
De mes folles bontés quel horrible ſalaire !
Ma fille, un ſéducteur l'emporte ſur un pere !
Repens-toi, ſuis mes pas, viens ſans plus m'outrager.

ZULIME.

Je voudrois obéir ; mon ſort ne peut changer.
Approuvée en Europe, en vos climats flétrie ;
Il n'eſt plus de retour pour moi dans ma patrie.
Mais ſi le nom d'eſclave aigrit votre courroux,
Songez que cet eſclave a combattu pour vous ;
Qu'il vous a délivré d'une main ennemie ;
Que vos perſécuteurs ont demandé ſa vie ;
Que j'acquitte envers lui ce que vous lui devez ;
Qu'à d'aſſez grands honneurs ſes jours ſont réſervés ;
Qu'il eſt du ſang des Rois ; & qu'un héros pour gendre,
Un prince vertueux. . . ;

BÉNASSAR.

Je ne veux plus t'entendre,
Barbare ! que les Cieux partagent ma douleur ;
Que ton indigne amant ſoit un jour mon vengeur :
Il le ſera ſans doute, & j'en reçois l'augure ;
Tous les enlevemens ſont ſuivis du parjure.
Puiſſent la perfidie & la diviſion
Etre le digne fruit d'une telle union.

J'eſpere que le ciel, ſenſible à mon outrage,
Accourcira bien-tôt, dans les pleurs, dans la rage,
Ces jours infortunés que ma bouche a maudits;
Et qu'on te trahira comme tu me trahis.
Coupable de ma mort, qu'ici tu me prépares,
Lâche! tu périras par des mains plus barbares.
Je le demande aux Cieux; perfide, tu mourras
Aux pieds de ton amant, qui ne te plaindra pas.
Mais avant de combler ton opprobre & ſa rage,
Avant que le cruel t'arrache à ce rivage,
J'y cours, & nous verrons ſi tes lâches ſoldats
Seront aſſez hardis pour t'ôter de mes bras;
Et ſi, pour ſe ranger ſous les drapeaux d'un traître,
Ils fouleront aux pieds, & ton pere, & leur maître.

SCENE V.

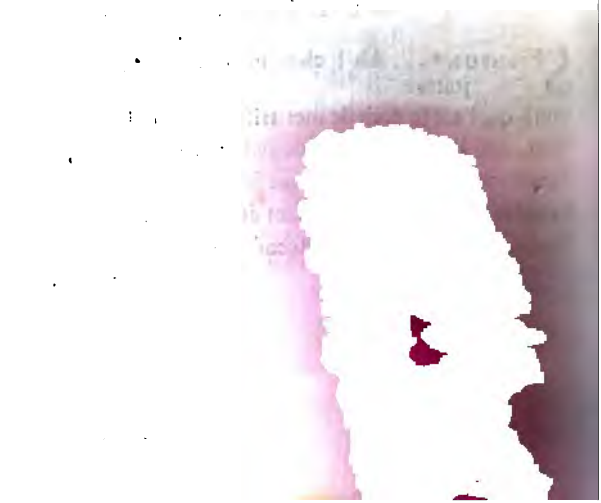
ZULIME, SÉRAME.

ZULIME.

SEIGNEUR!... Ah! cher auteur de mes coupables jours!
Voilà quel eſt le fruit de mes triſtes amours!
Dieu, qui l'as entendu; Dieu puiſſant, que j'irrite;
Aurais-tu confirmé l'arrêt que je mérite?
La mort & les enfers paraiſſent devant moi.
Ramire, avec plaiſir j'y deſcendrai pour toi.

Tu me plaindras, ſans doute... Ah ! paſſion funeſte !
Quoi ! les larmes d'un pere, & le courroux céleſte ;
Les malédictions prêtes à m'accabler,
Tout irrite les feux dont je me ſens brûler !
Dieu, je me livre à toi : ſi tu veux que j'expire,
Frappe ; mais réponds-moi des larmes de Ramire.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ZULIME, ATIDE.

ZULIME.

HÉLAS ! vous n'aimez point : vous ne concevez pas
Tous ces ſoulevemens, ces craintes, ces combats;
Ce reflux orageux du remords & du crime.
Que je me hais ! j'outrage un pere magnanime,
Un pere qui m'eſt cher, & qui me tend les bras.
Que dis-je ? l'outrager ! j'avance ſon trépas.
Malheureuſe !

ATIDE.

Après tout, ſi votre ame attendrie
Craint d'accabler un pere & tremble pour ſa vie...
Pardonnez, mais je ſens qu'en de tels déplaiſirs,
Un grand cœur quelquefois commande à ſes ſoupirs;
Qu'on peut ſacrifier....

ZULIME.

Que prétends-tu me dire ?
Sacrifier l'amour qui m'enchaîne à Ramire !

A quels conſeils, grand Dieu! faut-il s'abandonner?
Ai-je pu les entendre? Oſe-t-on les donner?
Toute prête à partir, vous propoſez, barbare!
Que moi qui l'ai conduit, de lui je me ſépare!
Non; mon pere en courroux, mes remords, ma douleur,
De ce conſeil affreux n'égalent point l'horreur.

ATIDE.

Mais vous-même, à l'inſtant, à vos devoirs fidelle,
Vous diſiez que l'amour vous rend trop criminelle.

ZULIME.

Non, je ne l'ai point dit, mon trouble m'emportait;
Si je parlais ainſi, mon cœur me démentait.

ATIDE.

Qui ne connait l'état d'une ame combattue?
J'éprouve en frémiſſant le chagrin qui vous tue;
Et ma triſte amitié....

ZULIME.

Vous m'en devez du moins;
Mais que cette amitié prend de funeſte ſoins!
Ne me parlez jamais que d'adorer Ramire;
Redoublez dans mon cœur tout l'amour qu'il m'inſpire.
Hélas! m'aſſurez-vous qu'il réponde à mes vœux,
Comme il le doit, Atide, & comme je le veux?

ATIDE.

Ce n'eſt point à des cœurs nourris dans l'amertume;
Que la crainte a glacés, que la douleur conſume;

Ce n'eſt point à des yeux aux larmes condamnés,
A lire dans les cœurs des amans fortunés.
Eſt-ce à moi d'obſerver leur joie & leur caprice ?
Ne vous ſuffit-il pas qu'on vous rende juſtice ;
Qu'on ſoit à vos bontés aſſervi pour jamais ?

ZULIME.

Non ; il ſemble accablé du poids de mes bienfaits ;
Son ame eſt inquiette, & non pas attendrie.
Atide, il me parloit des loix de ſa Patrie.
Il eſt tranquille aſſez, maître aſſez de ſes vœux ;
Pour voir, en ma préſence, un obſtacle à nos feux.
Ma tendreſſe un moment s'eſt ſentie allarmée ;
Chere Atide, eſt-ce ainſi que je dois être aimée ?
Après ce que j'ai fait, après ma fuite, hélas !
Atide, il me trahit, s'il ne m'adore pas.
Si de quelqu'intérêt ſon ame eſt occupée,
Si je n'y ſuis pas ſeule, Atide, il m'a trompée.

SCENE II.

ZULIME, ATIDE, IDAMORE.

IDAMORE.

MADAME, votre pere appelle ſes ſoldats ;
Reſolvez votre fuite, & ne differez pas.
Déjà quelques guerriers qui devaient vous défendre ;
Aux pleurs de Bénaſſar étaient prêts à ſe rendre.

Honteux de vous prêter un ſacrilége appui,
Leurs fronts, en rougiſſant, ſe baiſſaient devant lui.
De ces murs odieux je garde le paſſage ;
Ce ſentier détourné nous conduit au rivage.
Ramire impatient, de vous ſeule occupé,
De vos bontés rempli, de vos charmes frappé,
Et prêt pour ſon épouſe à prodiguer ſa vie,
Diſpoſe en ce moment votre heureuſe ſortie.

ZULIME.

Ramire, dites-vous ?

IDAMORE.

Ardent, rempli d'eſpoir,
Il revient vous ſervir : ſurtout il veut vous voir.

ZULIME.

Ah ! je renais, Atide, & mon ame eſt en proie
A tout l'emportement de l'excès de ma joie.
Pardonne à des ſoupçons indignement conçus ;
Ils ſont évanouis : ils ne renaîtront plus.
Ah ! Prince.

SCENE III.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE, IDAMORE.

IDAMORE, *à Ramire.*

HATEZ l'inſtant de notre délivrance.
Rien ne nous retient plus : je cours, je vous devance.

RAMIRE.

Nous voici parvenus à ce moment fatal,
Où d'un départ trop lent on donne le ſignal.
Bénaſſar de ces lieux n'eſt point encor le maître.
Pour peu que nous tardions, Madame, il pourrait l'être.
Vous voulez de l'Afrique abandonner les bords :
Venez, ne craignez point ſes impuiſſans efforts.

ZULIME.

Moi craindre ! ah ! c'eſt pour vous que j'ai connu la crainte.
Croyez-moi, je commande encor dans cette enceinte.
La porte de la mer ne s'ouvre qu'à ma voix.
Sauvez ma gloire, au moins, pour la derniere fois.
Apprenons à mon pere, à l'Afrique jalouſe,
Que je ſuis mon devoir, en partant votre épouſe.

RAMIRE.

C'eſt braver votre pere, & le déſeſperer....
Pour le ſalut des miens je ne puis differer.

ZULIME.

Ramire !

RAMIRE.

Si le ciel me rend mon héritage ;
Valence eſt à vos pieds ; je ne puis davantage ;
Et je ne réponds pas....

ZULIME.

Ciel ! qu'eſt-ce que j'entends ?
De quelle bouche, hélas ! en quels lieux, en quel tems !
Pour m'annoncer un doute à tous deux ſi funeſte,
Ramire, attendais-tu qu'immolant tout le reſte,
Perfide à ma patrie, à mon pere, à mon Roi,
Je n'euſſe en ces climats d'autre maître que toi ?
Sur ces rochers déſerts, ingrat ! m'as-tu conduite,
Pour traîner en Europe une eſclave à ta ſuite ?

RAMIRE.

Je vous y mene en Reine ; & mon peuple à genoux,
En imitant ſon Roi, fléchira devant vous.

ZULIME.

Ton peuple ! tes reſpects ! quel prix de ma tendreſſe !
Va, périſſent les noms de Reine, de Princeſſe :
Le nom de ton épouſe eſt le ſeul qui m'eſt dû,
Le ſeul qui me rendait l'honneur que j'ai perdu,
Le ſeul que je voulais : ah ! barbare que j'aime,
Peux-tu me propoſer d'autre prix que toi-même ?
Triſte & ſoudain effet, où j'aurais du penſer,
Des malédictions qu'on vient de prononcer.

Loin de me raſſurer, tu gardes le ſilence !
Eſt-ce confuſion, remords, indifference ?
Ramire ! Atide ! eh quoi ! vous détournez les yeux !
Vous, pour qui j'ai tout fait, me trompiez-vous tous deux ?
Je te rends grace, ô Ciel, dont la main ſalutaire
Au devant de mon crime a fait courir mon pere ;
Un pere que pour eux j'avais deshonoré,
Et qui n'a pû haïr ce cœur dénaturé !
Du devoir, il eſt vrai, la barriere eſt franchie ;
Mais il reſte un retour à ma vertu trahie.
J'irai me joindre à lui, j'y vole de ce pas.
Il plaindra des douleurs qui ne te touchent pas ;
Ou de ſa main, du moins, il faudra que j'obtienne,
Dirai-je, hélas ! ta mort ? Non, ingrat, mais la mienne ;
Tu le veux ? C'en eſt fait.

ATIDE.

Madame !

RAMIRE.

Atide ! ô Ciel !

ATIDE.

Madame, écoutez-vous ce déſeſpoir mortel ?
C'eſt votre ouvrage, hélas ! que vous voulez détruire ;
Vous vous perdez. Eh ! quoi ! vous balancez, Ramire ?

ZULIME.

Madame, épargnez-vous ces tranſports empreſſés ;
Son ſilence & vos pleurs m'en ont appris aſſez.

Je vois ſur mon malheur ce qu'il faut que je penſe,
Et je n'ai pas beſoin de tant de confidence,
Ni des ſecours honteux d'une telle pitié.
J'ai prodigué pour vous la plus tendre amitié;
Vous m'en payez le prix: je vais le reconnaître.
Sortez, rentrez aux fers où vous avez dû naître.
Eſclave, recevez mes ordres abſolus;
A mes yeux indignés ne vous préſentez plus,
Laiſſez-moi.

RAMIRE.

Non, Madame; & je perdrai la vie
Avant d'être témoin de tant d'ignominie.
Vous ne flétrirez point cet Objet malheureux,
Ce cœur digne de vous, comme vous généreux.
Si vous le connaiſſiez; ſi vous ſçaviez....

ZULIME.

Parjure,
Ta fureur à ce point inſulte à mon injure!
Tu m'outrages pour elle! ah! vil couple d'ingrats,
Du fruit de mes douleurs vous ne jouirez pas.
Vous expierez tous deux mes feux illégitimes.
Tremblez, ce jour affreux ſera le jour des crimes.
Je n'en ai commis qu'un, ce fut de vous ſervir;
Ce fut de vous ſauver: je cours vous en punir....
Tu me braves encore! & tu préſumes, traître!
Que des lieux où je ſuis tu t'es rendu le maître,
Ainſi que tu l'étais de mes vœux égarés!
Tu te trompes, barbare!... à moi, gardes; courez;

Suivez-moi tous ; ouvrez aux ſoldats de mon pere.
Que mon ſang ſatisfaſſe à ſa juſte colere.
Qu'il efface ma honte, & que mes yeux mourans
Contemplent deux ingrats à mes pieds expirans.

SCENE IV.

RAMIRE, ATIDE.

RAMIRE.

AH ! fuyez ſa vengeance, Atide ; & que je meure.

ATIDE.

Non, je veux qu'à ſes pieds vous vous jettiez ſur l'heure.
Ramire, il faut me perdre & vous juſtifier,
Laiſſer périr Atide, & même l'oublier.

RAMIRE.

Vous !

ATIDE.

Vos jours, vos devoirs, votre reconnaiſſance ;
Avec ce triſte hymen n'entrent point en balance ;
Nos liens ſont ſacrés, & je les briſe tous :
Mon cœur vous idolâtre, ... & je renonce à vous.

RAMIRE.

Vous, Atide !

ATIDE.

Il le faut : partez ſous ces auſpices.
Ma rivale aura fait de moindres ſacrifices ;

Mes mains auront briſé de plus puiſſans liens,
Et mes derniers bienfaits ſont au-deſſus des ſiens.

RAMIRE.

Vos bienfaits ſont affreux ; l'idée en eſt un crime.
Ô chere & tendre épouſe ! ô cœur trop magnanime !
Il faut périr enſemble ; il faut qu'un même effort
Aſſure la retraite, ou nous mene à la mort.

ATIDE.

Je mourrai, j'y conſens ; mais eſperez encore :
Tout eſt entre vos mains ; Zulime vous adore.
Eſt-ce donc votre ſang qu'elle prétend verſer ?
Penſez-vous qu'à ſon pere elle oſât s'adreſſer ?
Vous voyez ces remparts qui ceignent notre aſyle.
Sont-ils pleins d'ennemis ? Tout n'eſt-il pas tranquille ?
A-t-elle ſeulement marché de ce côté ?
Sa colere trompait ſon eſprit agité.
Confiez-vous à moi : mon amour le mérite.
Je vous réponds de tout ; ſouffrez que je vous quitte ;
Souffrez....

RAMIRE.

Non ; je vous ſuis.

SCENE V.

RAMIRE, BÉNASSAR.

BÉNASSAR.

DEmeure, malheureux !

RAMIRE.

Que veux-tu ?

BÉNASSAR.

Cruel ! ce que je veux ?
Après tes attentats, après ta fuite infâme,
L'humanité, l'honneur entrent-ils dans ton ame ?

RAMIRE.

Crois-moi ; l'humanité regne au fond de ce cœur,
Qui pardonne à ton doute, & qui plaint ton malheur.
L'honneur eſt dans ce cœur qui brava la miſere.

BÉNASSAR.

Tu ne braves, ingrat ! que les larmes d'un pere.
Tu laiſſes le poignard dans ce cœur déchiré ;
Tu pars, & cet aſſaut eſt encor différé.
La mer s'ouvre ſes flots pour enlever ta proie :
Eh ! bien, prends donc pitié des pleurs où je me noie ;
Prends pitié d'un vieillard, & d'un pere, & d'un Roi,
Trahi, déshonoré par ſa fille & par toi.
Je te crus vertueux, Ramire, autant que brave ;
Je corrigeai le ſort qui te fit mon eſclave :

Je te devais beaucoup ; je t'en donnais le prix ;
J'allais avec les tiens te rendre à ton pays.
Le Ciel ſçait ſi mon cœur abhorrait l'injuſtice
Qui voulait de ton ſang le fatal ſacrifice.
Ma fille a cru, ſans doute, une indigne terreur ;
Et ſon aveuglement a cauſé ſon erreur.
Je t'adreſſe, cruel ! une plainte impuiſſante.
Ta folle amour inſulte à ma voix expirante.
Contre les paſſions que peut mon déſeſpoir ?
Que veux tu ? Je me mets moi-même en ton pouvoir.
Accepte tous mes biens ; je te les ſacrifie :
Rends-moi mon ſang ; rends-moi mon honneur & ma vie.
Tu ne me réponds rien, barbare !

RAMIRE.

Écoute moi :
Tes tréſors, tes bienfaits, ta fille, ſont à toi.
Soit vertu, ſoit pitié, ſoit intérêt plus tendre,
Au péril de ſa gloire, elle oſa nous défendre.
Pour toi de mille morts elle eût bravé les coups ;
Elle adore ſon pere, & le trahit pour nous :
Et je crois la payer du plus noble ſalaire.
En la rendant aux mains d'un ſi vertueux pere.

BÉNASSAR.

Toi, Ramire !

RAMIRE.

Zulime eſt un objet ſacré
Que mes profanes yeux n'ont point deshonoré.

Tu coûtas plus de pleurs à ſon ame ſéduite,
Que n'en coûte à tes yeux ſa déplorable fuite.
Le tems fera le reſte ; & tu verras un jour
Qu'il ſoutient la nature, & qu'il détruit l'amour.
Et ſi, dans ton courroux, je te croyais capable
D'oublier pour jamais que Zulime eſt coupable :
Si ton cœur généreux pouvait ſe déſarmer ;
Cherir encor Zulime....

BÉNASSAR.

Ah ! ſi je puis l'aimer !
Que me demandes-tu ? Conçois-tu bien la joie
Du plus ſenſible pere, au déſeſpoir en proie,
Qui, noyé ſi longtems dans des pleurs ſuperflus,
Reprend ſa fille enfin, quand il ne l'attend plus ?
Moi, ne la pas chérir ! va, ma chere Zulime
Peut, avec un remords, effacer tout ſon crime.
Va, tout eſt oublié ; j'en jure mon amour.
Mais puis-je à tes ſermens me fier à mon tour ?
Zulime m'a trompé : quel cœur n'eſt point parjure ?
Quel cœur n'eſt point ingrat ?

RAMIRE.

Que le tien ſe raſſure.
Atide eſt dans ces lieux ; Atide eſt, comme moi,
Du ſang infortuné de notre premier Roi.
Nos captifs malheureux, brûlant du même zele,
N'ont tout fait avec moi, tout tenté que pour elle ;
Je la livre en ôtage, & la mets dans tes mains.
Toi, ſi je fais un pas contraire à tes deſſeins,

Sur mon corps tout ſanglant verſe le ſang d'Atide.
Mais ſi je ſuis fidele, & ſi l'honneur me guide,
Toi-même arrache Atide à ces bords ennemis;
Appelle tous les tiens; délivre nos amis:
Le tems preſſe. Peux-tu me donner ta parole?
Peux-tu me ſeconder?

BÉNASSAR.

Je le puis, & j'y vole.
Déjà quelques guerriers, honteux de me trahir,
Reconnaiſſent leur maître, & ſont prêts d'obéir.
Mais aurais-tu, Ramire, une ame aſſez cruelle,
Pour abuſer encor mon amour paternelle?
Pardonne à mes ſoupçons.

RAMIRE.

Va, ne ſoupçonne rien;
Mon plus cher intérêt s'accorde avec le tien.
Je te vois comme un pere....

BÉNASSAR.

A toi je m'abandonne;
Dieu, vois du haut des cieux la foi que je te donne.

RAMIRE.

Adieu: reçois la mienne.

SCENE

SCENE VI.

RAMIRE, ATIDE.

ATIDE, *arrêtant Ramire.*

AH! Prince, on vous attend:
Il n'eſt plus de danger; l'amour ſeul vous défend.
Zulime eſt appaiſée, & tant de violences,
Tant de tranſports affreux, tant d'apprêts de vengeance,
Tout céde à la douceur d'un repentir profond.
L'orage était ſoudain; le calme eſt auſſi prompt.
J'ai dit ce que j'ai dû pour adoucir ſa rage,
Et l'amour à ſon cœur en diſoit davantage,
Ses yeux, auparavant ſi fiers, ſi courroucés,
Mêloient des pleurs de joye aux pleurs que j'ai verſés.
J'ai ſaiſi cet inſtant favorable à la fuite:
Juſqu'au bord du vaiſſeau ſoudain je l'ai conduite.
J'ai hâté vos amis; la moitié ſuit mes pas;
L'autre moitié s'embarque ainſi que vos ſoldats:
On n'attend plus que vous; la voile ſe deploye.

RAMIRE.

Ah! Ciel! qu'avez vous fait?

ATIDE.

Les pleurs où je me noye

Seront les derniers pleurs que vous verrez couler.
C'en eſt fait, cher amant : je ne veux plus troubler
Le bonheur de Zulime, & le vôtre peut-être.
Vous êtes trop aimé ; vous méritez de l'être.
Allez, de ma rivale heureux & cher époux,
Remplir tous les ſermens qu'Atide a faits pour vous.

RAMIRE.

Quoi ! vous l'avez conduite à ce vaiſſeau funeſte ?

ATIDE.

Elle vous y demande.

RAMIRE.

O puiſſance céleſte !
Elle part, dites-vous ?

ATIDE.

Oui ; ſauvez-la, Seigneur,
Des lieux que pour vous ſeul elle avait en horreur.

RAMIRE.

Atide, en ce moment, c'eſt fait de votre vie.

ATIDE.

Eh ! ne ſçavez-vous pas que je la ſacrifie ?

RAMIRE.

Vous êtes en ôtage auprès de Bénaſſar :
Il n'eſt plus d'eſpérance ; il n'eſt plus de départ.
Tout eſt perdu.

ATIDE.

Comment !

RAMIRE.

Où courir & que faire ?
Et comment réparer mon crime involontaire ?

ATIDE.

Que dites-vous ? Quel crime, & quel engagement ? ...

RAMIRE.

Ah ! Ciel !

ATIDE.

Qu'ai-je donc fait ?

SCENE VII.

RAMIRE, ATIDE, IDAMORE.

IDAMORE.

EN ce même moment,
Bénaſſar vous pourſuit, vous, Atide, & Zulime.
Le péril le plus grand eſt celui qui m'anime.
Seigneur, je viens combattre, & mourir avec vous:
J'ai vû ce Bénaſſar, enflammé de courroux,
Aux ſiens qui l'attendoient, lui-même ouvrir la porte;
Rentrer accompagné de leur fatale eſcorte,
Courir à nos vaiſſeaux la flamme dans les mains.
Il atteſtait le Ciel vengeur des Souverains.
Sa fureur échauffait les glaces de ſon âge.
Déjà de tous côtés commençait le carnage :

Je me fraye un chemin ; je revole en ces lieux :
Sortons... Entendez-vous tous ces cris furieux ?
D'où vient que Bénaſſar, au fort de la mêlée,
Accuſe votre foi lâchement violée ?
Des ſoldats de Zulime ont quitté ſes drapeaux :
Ils ont ſuivi ſon pere ; ils marchent aux vaiſſeaux.
D'où peut naître un revers ſi prompt & ſi funeſte ?

RAMIRE.

Allons le réparer : le déſeſpoir nous reſte.
Sauvons du moins Atide, & le fer à la main,
Parmi ces malheureux ouvrons-nous un chemin.
Suivez-moi... Dieu puiſſant ! daignez enfin défendre
La vertu la plus pure, & l'amour le plus tendre.
Suivez-moi, dis-je.

ATIDE.

O Ciel ! Ramire ! ah ! jour affreux !

RAMIRE.

Si vous vivez, ce jour eſt encor trop heureux.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ZULIME, SÉRAME.

SÉRAME.

REMERCIEZ le Ciel, au comble des tourmens,
D'avoir longtems perdu l'uſage de vos ſens.
Il vous a dérobé, propice en ſa colere,
Ce combat effrayant d'un amant & d'un pere.

ZULIME, *dans un fauteuil revenant de ſon évanouiſſement.*

O jour, tu luis encore à mes yeux allarmés,
Qu'une éternelle nuit devrait avoir fermés!
O ſommeil des douleurs, mort douce & paſſagere,
Seul moment de repos goûté dans ma miſere,
Que n'es-tu plus durable? Et pourquoi laiſſes-tu
Rentrer encor la vie en ce cœur abattu?
(*Se relevant.*)
Où ſuis-je? qu'a-t-on fait? ô crime! ô perfidie!
Ramire va perir! quel monſtre m'a trahie!
J'ai tout fait, malheureuſe! & moi ſeule en un jour
J'ai bravé la nature, & j'ai trahi l'amour.

Quoi ! mon pere, dis-tu, défend que je l'approche ?

SÉRAME.

Plus le combat, Madame, & le péril eſt proche,
Plus il veut vous ſauver de ces objets d'horreur,
Qui, préſentés de près à votre foible cœur,
Et redoublant les maux dont l'excès vous dévore,
Peut-être vous rendraient plus criminelle encore.

ZULIME.

Informe-moi, du moins, des funeſtes effets,
Et des crimes nouveaux qu'ont produit mes forfaits.
Juſte Ciel ! je partais ; & ſur la foi d'Atide.
M'aurait-elle trahie ? On m'arrête... Ah ! perfide !
N'importe ; apprends-moi tout.

SÉRAME.

Autour de ce rempart,
On ſe raſſemble, on court, on combat au hazard.
La mort vole en tous lieux. Votre eſclave perfide
Partout oppoſe au nombre une audace intrépide.
Preſſé de tous côtés, Ramire allait périr.
Croiriez-vous quelle main vient de le ſecourir ?
Atide....

ZULIME.

Atide ! ô ciel !

SÉRAME.

Au milieu du carnage,
D'un pas déterminé, d'un œil plein de courage,
S'élançant dans la foule, étonnant les ſoldats,
Sa beauté, ſon audace, ont arrêté leurs bras.

Vos guerriers, qui penſaient venger votre querelle,
Unis avec les ſiens, ſe rangent autour d'elle.
Voilà ce qu'on m'a dit, & j'en frémis d'effroi.

ZULIME.

Ramire vit encore, & ne vit point pour moi !
Ramire doit la vie à d'autres qu'à moi-même !
Un autre le défend ! c'eſt une autre qu'il aime !
Et c'eſt Atide ! allons ; le charme eſt diſſipé ;
Je déchire un bandeau de mes larmes trempé :
Je revois la lumiere, & je ſors de l'abyme,
Où me précipitaient ma faibleſſe & leur crime.
Ciel ! quel tiſſu d'horreurs ! ah ! j'en avais beſoin.
De guérir ma bleſſure ils ont pris l'heureux ſoin.
Va, je renonce à tout, & même à la vengeance.
Je verrai leur ſupplice avec l'indifference
Qu'inſpirent des forfaits qui ne nous touchent pas.
Que m'importe en effet leur vie ou leur trépas ?
C'en eſt fait.

SCENE II.

ZULIME, MOHADIR, SÉRAME.

ZULIME.

MOHADIR, parlez ; que fait mon pere ?
Puiſſe ſur moi le Ciel épuiſant ſa colere,

A ſes jours vertueux prodiguer ſa faveur !
Qu'il ſoit vengé ſurtout.

MOHADIR.

Madame, il eſt vainqueur.

ZULIME.

Ah ! Ramire eſt donc mort ?

MOHADIR.

Sa valeur malheureuſe
A cherché vainement une mort glorieuſe.
Laſſé, couvert de ſang, l'eſclave révolté
Eſt tombé dans les mains de ſon maître irrité.
Je ne vous nierai point que ſon cœur magnanime
Semblait juſtifier les fautes de Zulime.
Madame, je l'ai vu, maître de ſon courroux,
Reſpecter votre pere, en détourner ſes coups.
Je l'ai vu, des ſiens même arrêtant la vengeance,
Abandonner le ſoin de ſa propre défenſe.

ZULIME.

Lui !

MOHADIR.

Cependant, on dit qu'il nous a trahis tous ;
Qu'il trompait à la fois & Bénaſſar & vous.
Mais ſans approfondir tant de ſujets d'allarmes,
Sans plus empoiſonner la ſource de vos larmes,
Il faut de votre pere obtenir le pardon,
Il le faut mériter. Je vais, en votre nom,
Des rebelles armés pourſuivre ce qui reſte.
Terminons ſans retour un trouble ſi funeſte.
Zulime, avec un pere il n'eſt point de traité ;
Votre repentir ſeul eſt votre ſûreté.

La Nature dans lui reprendra ſon empire,
Quand elle aura dans vous triomphé de Ramire.

ZULIME.

Il me ſuffit : je ſçais tout ce que j'ai commis,
Et combien de devoirs en un jour j'ai trahis.
Aux pieds de Bénaſſar il faut que je me jette.
Hâtons-nous.

MOHADIR.

Retenez cette ardeur indiſcrette.
Gardez, en ce moment, de vous y préſenter.

ZULIME.

Mohadir ! & c'eſt vous qui m'oſez arrêter !

MOHADIR.

Reſpectez la défenſe heureuſe & néceſſaire
D'un pere au déſeſpoir, & d'un maître en colere.
Vous devez obéir, & ſurtout épargner
Sa bleſſure trop vive, & trop prompte à ſaigner.
Il vous aime, il eſt vrai : mais après tant d'injures,
Si vos reſſentimens s'échappaient en murmures,
Frémiſſez pour vous-même ; un affront ſi cruel
Serait le dernier coup à ce cœur paternel.
Dans Ramire & dans vous il confondrait peut-être...

ZULIME.

Oſez-vous bien penſer que je protege un traître ?

MOHADIR.

Madame, pardonnez un injuſte ſoupçon.
Votre ame détrompée a repris ſa raiſon :
Je le vois, & je cours, en ſerviteur fidele,
Apprendre à Bénaſſar le ſuccès de mon zele.
Daignez de ſa juſtice attendre ici l'effet.

SCENE III.

ZULIME, SÉRAME.

ZULIME.

AH ! j'attends le trépas. Juſte ciel ! qu'ai-je fait ?

SÉRAME.

Vous laiſſez un perfide au deſtin qui l'accable :
Vos jours ſont à ce prix.

ZULIME.

Dieu ! qu'Atide eſt coupable !
Atide me tromper avec tant de noirceur !
Quoi ! les pleurs quelquefois ne partent point du cœur !

SÉRAME.

Eh ! bien : de leurs forfaits ſéparez votre cauſe.
Quelque punition qu'un pere ſe propoſe,
Aux traits de ſon courroux ſon ſang doit échapper,
Et ſa main s'amolit ſur le point de frapper.
Détournez....

ZULIME.

Il ne voit en moi qu'une ennemie,
Il ne ſçait pas, hélas ! combien je ſuis punie !
Mon châtiment, Sérame, eſt dans mes attentats :
J'étais dénaturée, & j'ai fait des ingrats.

SÉRAME

Uniſſez-vous à lui pour venger ſon injure :
Obtenez qu'il vous voye ; & votre grace eſt ſûre.

Abandonnez les jours juſtement menacés
De ce parjure amant qu'enfin vous haïſſez.

ZULIME.

De Ramire !

SÉRAME.

De lui. Son indigne artifice
Vous faiſait ſa victime, ainſi que ſa complice.

ZULIME.

Oui ; je le ſçais.

SÉRAME.

Atide avait ſeule ſa foi.

ZULIME.

Sans la perfide Atide il eût vécu pour moi.

SÉRAME.

Des pleurs que vous verſez ſa vanité s'honore :
Il vous trompe, il vous hait.

ZULIME.

Sérame... je l'adore.

SÉRAME.

Qui ? Vous !

ZULIME.

Un Dieu barbare aſſemble dans mon cœur
L'excès de la faibleſſe, & celui de l'horreur.
C'eſt en vain que j'ai cru triompher de moi-même :
Je déteſte mon crime, & je ſens que je l'aime.
Je n'y réſiſte plus : ce poiſon déteſté,
Par mes tremblantes mains aujourd'hui rejetté,
De toutes les fureurs m'embraſe & me déchire.
Au bord de mon tombeau, j'idolâtre Ramire.

Tel eſt dans les replis de ce cœur dévoré
Ce pouvoir malheureux, de moi-même abhorré,
Que, ſi pour couronner ſa lâche perfidie,
Ramire, en me quittant, eût demandé ma vie;
S'il m'eût, aux pieds d'Atide, immolée en fuyant;
S'il eût inſulté même à mon dernier moment,
Je l'euſſe aimé toujours: & mes mains défaillantes
Auraient cherché ſes mains de mon ſang dégoutantes.
Quoi! c'eſt ainſi que j'aime; & c'eſt moi qu'il trahit!
Et c'eſt moi qui le perds! c'eſt par moi qu'il périt!
Non: je le ſauverai, le parjure que j'aime:
Dût-il me déteſter, & m'en punir lui-même.
Mais Atide eſt aimée. (*Sérame ſort.*)

SCENE IV.

ZULIME, ATIDE, *amenée par des Gardes.*

ZULIME.

AH! qu'eſt-ce que je voi,
Ma rivale à mes yeux! Atide devant moi!

ATIDE.

Oui, Madame; il eſt vrai: je ſuis votre rivale.
Le malheur nous rejoint, le Deſtin nous égale.
Je ſens les mêmes feux, je meurs des mêmes coups;
Et Ramire eſt perdu pour moi, comme pour vous.

ZULIME.

Avez-vous vu Ramire ?

ATIDE.

Oui ; je l'ai vu combattre ;
Et braver ſon deſtin qui ne pouvait l'abattre.
Mais je ne l'ai point vu, depuis qu'il eſt chargé
De ces indignes fers où vous l'avez plongé.
On prépare pour lui la mort la plus ſanglante :
Vous le voulez, Madame ; & vous ſerez contente.
Il ne vous reſte plus qu'à terminer mon ſort,
Avant d'avoir appris s'il vit, ou s'il eſt mort.

ZULIME.

S'il eſt mort, je ſçais trop le parti qu'il faut prendre.

ATIDE.

Ah ! ſi vous le vouliez, vous pourriez le défendre.
Madame, vous l'aimez ; & je connais l'amour :
Vous périrez des coups dont il perdra le jour ;
Et quelque ſentiment qu'un pere vous inſpire,
Le plus grand des forfaits eſt de trahir Ramire,
Il n'eut jamais que vous & le Ciel pour appui :
Et n'eſt-ce pas à vous d'avoir pitié de lui ?
Quelques amis encore, échappés au carnage,
Vendent bien cher leur vie, & marchent au rivage ;
Vous êtes mal gardée ; on peut les réunir.

ZULIME.

Et vous me commandez encor de vous ſervir !

ATIDE.

Quand je vous l'ai cedé, quand vous donnant ma vie,
Je me ſuis immolée à votre jalouſie;
Quand j'oſais en ces lieux vous prier à genoux
De m'abandonner ſeule, & de ſuivre un époux,
Puis-je encor mériter vos fureurs inquiettes?
Que voulez-vous? Parlez, cruelle que vous êtes.
Quel fruit retirez-vous de toutes vos erreurs?
Et qui peut contre moi vous irriter.

ZULIME.

Vos pleurs,
Votre attendriſſement, votre excès de courage,
Votre crainte pour lui, vos yeux, votre langage,
Vos charmes, mon malheur, & mes tranſports jaloux,
Tout m'irrite, cruelle, & m'arme contre vous.
Vous avez mérité que Ramire vous aime.
Vous me forcez enfin d'immoler pour vous-même
Et l'amour paternel, & l'honneur de mes jours.
Je vous ſers, vous, Madame: il le faut, & j'y cours,
Mais vous me répondrez....

ATIDE.

Ah! c'en eſt trop, barbare!
Eh! bien: j'aime Ramire: oui, je vous le déclare;
Je l'aime, je le cede; & vous vous indignez!
J'ai ſauvé votre amant; & vous vous en plaignez!
Quel tems pour les fureurs de votre jalouſie!
Quel tems pour le reproche! il s'agit de ſa vie.

Je jure ici par lui, par ce commun effroi ;
J'en atteſte le jour, ce jour que je vous doi,
Que vous n'aurez jamais à redouter Atide.
Ne vous figurez pas que ma douleur timide,
S'exhale en vains ſermens qu'arrache le danger.
Je jure encor ce ciel, lent à nous protéger,
Que, s'il me permettait de délivrer Ramire,
S'il oſait me donner ſon cœur & ſon empire,
Si du plus tendre amour il écoutait l'erreur,
Je vous ſacrifierais ſon empire & ſon cœur.
Conſervez-le à ce prix, au prix de mon ſang même.
Que voulez-vous de plus, s'il vit & s'il vous aime ?
Je ne diſpute rien, Madame, à votre amour ;
Non pas même l'honneur de lui ſauver le jour.
Vous en aurez la gloire, ayez-en l'avantage.

ZULIME.

Non, je ne vous crois point ; je vois tout mon outrage.
Je vois juſqu'en vos pleurs un triomphe odieux ;
La douceur d'être aimée éclate dans vos yeux....
Mais ceſſez de prétendre au ſuperbe partage,
A l'honneur inſultant d'exciter mon courage.
Ce courage intrépide, autant qu'il eſt jaloux,
Pour braver cent trépas, n'a pas beſoin de vous.
Suivez-moi ſeulement ; je vous ferai connaître
Que je ſçais tout tenter, & même pour un traître.
Je devrais l'oublier, je devrais le punir ;
Et je cours le ſauver, le venger, ou périr.
Sérame, quelle horreur a glacé ton viſage !

SCENE V.

ZULIME, ATIDE, SERAME

SERAME.

Madame, l'heure m'ordonne pour l'ouvrage.
Il faut à mes vœux tremblans offrir un cœur intrépide.
Vous, implacable Nature, horrible & puissante,
Qui soutenez l'univers à terminer la guerre,
Vous, et mers, prêtez-moi votre horrible audace,
Et vous, infernale Madame, à mes mourans accens,
Relâchez un des bras pour les grands criminels.
Il vous doit immoler tout un monde de Héros.

ZULIME.

Je ne mourrai pas lui, je saurai qu'il expire...

SERAME.

Madame, n'arrêtez plus d'un remuant effort!

ATIDE.

Vous l'abandonnerez à cette indigne mort!
Oublierez-vous ainsi la grandeur de votre ame?

ZULIME.

Je prévenois vos conseils; n'en doutez point, Madame.
Vous en pourrez juger... Et toi, Nature, & toi!
Droits éternels du sang, toujours sacrés pour moi!
Dans cet égarement, dont la fureur m'anime,
Soutenez bien mon cœur, & gardez-moi d'un crime.

Fin du quatrie Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BÉNASSAR, MOHADIR.

MOHADIR.

CE dernier trait, ſans doute, eſt le plus criminel.
Je ſens le déſeſpoir de ce cœur paternel :
Je partage, en pleurant, ſon trouble & ſa colere.
Mais vous avez toujours des entrailles de pere ;
Et tous les attentats de ce funeſte jour
Ne ſont qu'un même crime ; & ce crime eſt l'amour.
Dans ſon aveuglement, Zulime enſevelie,
Mérite d'être plainte encor plus que punie ;
Et ſi votre bonté parlait à votre cœur....

BÉNASSAR.

Ma bonté fit ſon crime, & fit tout mon malheur.
Je me reproche aſſez mon excès d'indulgence.
Ciel ! tu m'en as donné l'horrible récompenſe.
Ma fille étoit l'idole à qui mon amitié,
Cette amitié fatale a tout ſacrifié.
Je lui tendois les bras, quand ſa main ennemie
Me plongeoit au tombeau, chargé d'ignominie.
Ah ! l'homme inexorable eſt le ſeul reſpecté ;
Si j'euſſe été cruel, on eût moins attenté.
La dureté de cœur eſt le frein légitime
Qui peut épouvanter l'inſolence & le crime.
Ma facile tendreſſe enhardit aux forfaits ;
Le tems de la clémence eſt paſſé déſormais.
Je vais, en puniſſant leurs fureurs inſenſées,

[illegible]

[illegible] R

[illegible] ſon cœur

[illegible]

[illegible] mais puis-je au moins

[illegible] Ramire,

[illegible]

[illegible] vertu:

[illegible] horrible,

[illegible] inflexible,

[illegible]

[illegible] peres,

[illegible] défendre,

[illegible] & tendre,

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] pere.

[illegible]

[illegible] flanc

[illegible] de mon ſang?

[illegible] deshonore?

[illegible] encore,

[illegible]

[illegible] dénaturé;

[illegible]

[illegible] crimes.

[illegible] viens, en ſon nom,

[illegible] pardon,

[illegible] aux armes.

[illegible] larmes

[illegible] commis;

[illegible]

[illegible] le parricide!

[illegible] immolons la perfide.

SCENE II.

BÉNASSAR, MOHADIR, ZULIME, *Suite de ſoldats après Zulime.*

ZULIME, *armée.* (*Elle voit ſon pere, & jette ſes armes.*)

NON, n'allez pas plus loin ; frappez... & vous, ſoldats,
Laiſſez périr Zulime, & ne la vengez pas.
Il ſuffit ; trop de zele a ſervi mon audace.
(*Aux ſoldats.*)
J'ai mérité la mort. Méritez votre grace.
Sortez, dis-je.

BÉNASSAR.

Ah ! cruelle, eſt-ce toi que je voi ?

ZULIME.

Pour la derniere fois, Seigneur, écoutez-moi.
Oui, toutes les fureurs ont embrâſé Zulime.
La Nature en tremblait : mais je volais au crime.
Je vous vois : un regard a détruit mes fureurs ;
Le fer meſt échappé : je n'ai plus que des pleurs ;
Et ce cœur, tout brûlant d'amour & de colere,
Tout forcené qu'il eſt, voit un Dieu dans ſon pere.
Que ce Dieu tonne enfin ; qu'il frappe de ſes coups
L'objet, le ſeul objet d'un ſi juſte courroux.
Faut-il, pour mes forfaits que Ramire périſſe ?
Ah ! peut-être il eſt loin d'en être le complice.
Peut être, pour combler l'horreur où je me voi,
Si Ramire eſt un traître, il ne l'eſt que pour moi.
Étouffez dans mon ſang ce doute que j'abhorre,
Qui déchire mes ſens, qui vous outrage encore.

Arrachez-moi ce cœur que vous m'avez donné,
De tous les cœurs, hélas ! le plus infortuné.
Je baiſe cette main dont il faut que j'expire.
Mais, pour prix de mon ſang, pardonnez à Ramire.
Ayez cette pitié pour mon dernier moment ;
Et que Zulime, au moins, expire en vous aimant.

BÉNASSAR.

O Ciel qui l'entendez ! ô foibleſſe d'un pere !
Quoi ! ſes pleurs à ce point fléchiroient ma colere !
Me faudra-t-il les perdre, ou les ſauver tous deux ?
Faut-il, dans mon courroux, faire trois malheureux ?
Ciel, prête tes clartés à mon ame attendrie.
L'une eſt ma fille, hélas ! l'autre a ſauvé ma vie.
La mort, la ſeule mort peut briſer leurs liens....
Gardes, que l'on m'amene & Ramire & les ſiens.

MOHADIR.

Seigneur, vous la voyez à vos pieds éperdue,
Soumiſe, déſarmée, à vos ordres rendue.
Vous l'avez trop aimée, hélas ! pour la haïr.
Mais on conduit Ramire, & je le vois venir.

SCENE DERNIERE.

BÉNASSAR, ZULIME, MOHADIR, RAMIRE, ATIDE, *Suite.*

(Bénaſſar occupe le milieu, Zulime & Sérame à ſa droite, Ramire, Atide, Suite, à ſa gauche.)

RAMIRE, *enchaîné.*

ACHEVE de m'ôter cette vie importune.
Depuis que je ſuis né, trahi par la fortune,
Sorti du ſang des Rois, j'ai vécu dans les fers,
Et je meurs en coupable au fond de ces déſerts.

Mais de mon triſte état l'outrage & la baſſeſſe
N'ont point de mon courage avili la nobleſſe.
Ce cœur impénetrable aux coups qui l'ont frappé ;
Ne t'ayant jamais craint, ne t'a jamais trompé !
Pour ôtage, en tes mains, je remettais Atide :
Ni ſon cœur, ni le mien ne peut être perfide.
Va, Ramire était loin de te manquer de foi.
Bénaſſar, nos ſermens m'étaient plus chers qu'à toi.
Je ſentais tes chagrins ; j'effaçais ton injure ;
De ce cœur paternel je fermais la bleſſure.
Tout était réparé : mes funeſtes deſtins
Ont tourné contre moi mes innocents deſſeins.
Tu m'as trop mal connu ; c'eſt ta ſeule injuſtice.
Que ce ſoit la derniere ; & que dans mon ſupplice,
Des cœurs pleins de vertu ne ſoient point entraînés !

BÉNASSAR.

Le Ciel à d'autres ſoins nous a tous deſtinés.
J'ai droit de te haïr : mais, malgré moi, Ramire,
Je reconnais en toi des vertus que j'admire.
Je n'ai point oublié tes ſervices paſſés ;
Et, quoique par ton crime ils fuſſent effacés,
J'ai vû, je te l'avoue, en ce combat funeſte,
Que de ce ſang glacé tu reſpectais le reſte.
Un amour emporté, ſource de nos malheurs,
Plu fort que mes bontés, plus puiſſant que mes pleurs ;
M'arracha, par tes mains, & ma gloire, & ma fille.
C'eſt par toi que mon nom, mon état, ma famille,
Sont accablés de honte ; &, pour comble d'horreur,
Il faut verſer mon ſang, pour venger mon honneur !
Après l'horrible éclat d'une amour effrénée,
Il ne reſte qu'un choix : la mort ou l'hymenée
(*A Zulime.*)
Je dois tous deux vous perdre...ou le mettre en tes bras.
Sois ſon époux, Ramire ; & regne en mes Etats.

RAMIRE.

Moi !

ZULIME.

Mon pere!

ATIDE.

Ah! grand Dieu!

BÉNASSAR.

Souvent dans nos provinces,
On a vu nos Emirs unis avec vos princes.
L'intérêt de l'Etat l'emporta ſur la loi;
Et tous les intérêts parlent ici pour toi.
J'ai beſoin d'un appui: combats pour nous défendre,
Sois mon libérateur, ſois mon fils; ſois mon gendre.

RAMIRE.

Votre fille ſans doute eſt d'un prix à mes yeux
Au-deſſus des Etats fondés par ſes ayeux;
Mais, pour combler nos maux, apprenez l'un & l'autre
Le ſecret de ma vie, & mon ſort & le vôtre.
Quand Zulime a daigné, par un ſi noble effort,
Sauver Atide & moi des fers & de la mort,
Idamore, un ami qu'aveuglait trop de zele
Séduiſait ſa pitié qui la rendait criminelle.
Il promettait mon cœur, il promettait ma foi;
Il n'en était plus tems; je n'étais plus à moi.
Le Ciel mit entre nous d'éternelles barrieres.
En vain j'adore en vous le plus tendre des peres;
En vain vous m'accablez de gloire & de bienfaits;
Je ne puis réparer les malheurs que j'ai faits.
(*A Zulime.*)
Madame; ainſi le veut la fortune jalouſe....
Vengez-vous ſur moi ſeul; Atide eſt mon épouſe.

ZULIME.

Ton épouſe, perfide!

RAMIRE.

Elevés dans vos fers,
Nos yeux ſur nos malheurs à peine étaient ouverts,
Quand ſon pere, uniſſant notre eſpoir & nos larmes
Attacha pour jamais mes deſtins à ſes charmes.

Lui même a reſſerré, dans les derniers momens,
Ces nœuds infortunés, préparés dès longtems;
Et la loi du ſecret nous était impoſée.

ZULIME.

Ton épouſe! A ce point ils m'auraient abuſée!
Ils auront triomphé de ma crédulité!
Seigneur, à vos bienfaits ils auront inſulté!
Vous ſouffrirez qu'Atide, à ma honte, jouiſſe
Du fruit de tant d'audace & de tant d'artifice!
Vous ne puniſſez pas cet objet odieux!

ATIDE.

Vous devez me punir; mais connaiſſez-moi mieux.
Avant de me haïr, entendez ma réponſe
Votre pere eſt préſent; qu'il juge, & qu'il prononce.

BÉNASSAR.

O Ciel!

ATIDE.

Ramire & moi, Seigneur, ſi nous vivons,
C'eſt votre auguſte fille, à qui nous le devons.
(*A Zulime.*)
Je l'avoue à vos pieds; & moi, pour récompenſe,
Je vous coûte à la fois la gloire & l'innocence.
Trahiſſant l'amitié, combattant vos attraits,
Je m'armais contre vous de vos propres bienfaits.
J'enlevais à vos bras, j'arrachais à vos charmes,
L'objet de tant de ſoins, le prix de tant de larmes;
Et lorſque vous ſortez de ce gouffre d'horreur,
Ma main vous y replonge, & vous perce le cœur.
Tout ſemble s'élever contre ma perfidie.
Mais j'aimais comme vous: ce mot me juſtifie;
Et d'un lien ſacré l'invincible pouvoir
Accrut cet amour même, & m'en fit un devoir.
Il faut dire encor plus: vous le ſçavez; on m'aime.
Mais malgré mon hymen, & malgré l'amour même,
Je vous immolai tout, je vous ai fait ſerment
Ce jour même, en ces lieux, de céder mon amant.
J'ai promis de ſervir votre fatale flamme:
Le ſerment eſt affreux; vous le ſentez, Madame.
Renoncer à Ramire, & le voir en vos bras,